
MUSIC - UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 07915117 1

[illegible], 212, 221

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DU

CONSERVATOIRE

DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DU

CONSERVATOIRE

DE MUSIQUE

ET DE DÉCLAMATION

PAR

ANDRÉ MARTINET

Préface de RICHARD O'MONROY



PARIS
ERNEST KOLB, ÉDITEUR
8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

A MON MAITRE

J. MASSENET

PRÉFACE

Ce n'est pas sans une grande timidité que je me décide à répondre au désir de mon ami André Martinet me demandant à moi, profane, une préface pour son intéressant volume : *Histoire du Conservatoire de musique... et de déclamation.*

Il a écrit MUSIQUE en grosses lettres, tandis que la *déclamation* n'est qu'en tout petit caractère. Ça n'a l'air de rien, et cependant toute notre divergence est là. J'ai été bien souvent au Conservatoire, Caroline Manchaballe

pourrait vous l'affirmer, mais je me suis surtout occupé de nos futurs artistes dramatiques. Martinet, lui, est avant tout un musicien. Il a pris le Conservatoire depuis le roi David confiant à Idythun la direction des musiciens réunis autour de l'autel — un autel devant lequel on dansait — et il l'a suivi pas à pas dans ses fortunes diverses à travers les âges en passant par l'école de l'Opéra, l'école royale de chant et de déclamation, l'institut national de musique... jusqu'aux dernières années du second Empire.

« Les Gaulois ne sont pas aptes à la musique sacrée », écrivait paraît-il le diacre Jean, non sans une pointe de mélancolie. Peut-être faut-il attribuer à cette infériorité le goût que nous professons pour les opérettes d'aujourd'hui, surtout lorsqu'elles sont très gauloises. Cependant je ne saurais vous dire avec quel intérêt j'ai lu cette étude bourrée de faits, de documents et d'anecdotes, faisant comprendre toute une époque par un mot échappé à tel ou tel personnage.

Et en effet, fragment de dialogue entre Francœur et Sophie Arnould, plan de réformes sociales, vers badins, leçon aux rois, projets de religion ou de réformes nouvelles concordant avec les progrès de la raison, les besoins du cœur, et la voix de la nature, que de choses dans ces petites têtes poudrées, dont quelques-unes devaient tomber si noblement aux accents de la *Marseillaise*, alors que les cuivres de Rouget de l'Isle étouffaient les flûtes de Lulli.

La République en effet veut multiplier les fêtes, les cérémonies imitées de l'antique et la musique figure toujours dans ses programmes.

Lisez plutôt ce libretto qui ferait pâlir de jalousie notre directeur actuel du Châtelet : « Les jeunes filles jetteront des fleurs vers le ciel et simultanément, les adolescents tireront leur sabre et jureront de rendre partout leurs armes victorieuses. Les vieillards ravis apposeront leurs mains sur leurs têtes. Après la dernière strophe, tous les Français confon-

dant leurs sentiments dans un embrassement fraternel feront retentir les airs du cri de : « Vive la République ! »

Sous le Directoire, le Conservatoire célèbre les succès de nos armées, mais les jours sombres vont arriver, et le gouvernement sait qu'il a encore plus besoin de flottes que de concerts et que notre marine importe plus que la musique au bonheur de tous. Est-ce que pendant la tourmente glorieuse de l'Empire, on a le temps de s'occuper d'art? C'est à peine si entre deux campagnes l'Empereur peut séjourner quelques jours aux Tuileries. On ne pense qu'aux bulletins de la Grande-Armée et aux décrets signés de Varsovie. La poudre fait trop de bruit pour qu'on entende Mozart ou Beethoven, et la mort d'Haydn passe presque inaperçue, grâce à la nouvelle de l'entrée de Napoléon à Vienne.

Ce cygne dont la gloire avait rempli le monde
Expire en murmurant des sons harmonieux.

Sarrette, le directeur du Conservatoire, tra-

verse une passe difficile au milieu des époques troublées de 1814 et de 1815 et Louis XVIII lui fait payer par une révocation sa fidélité à l'Empire.

Et alors nous entrons dans une époque de calme, et par conséquent de prospérité musicale. On a assez de la gloire, et les traîneurs de sabre sont mal vus du côté de la Loire. Adoucissons enfin nos mœurs brutales et pour cela ayons recours à la musique : Représentations à bénéfice, enfants d'Apollon, gymnase musical, toutes ces sociétés ont un succès fou et les amateurs se pressent en foule aux concerts d'émulation de la rue Bergère.

Réduits au silence par la fusillade des *trois glorieuses*, les archets ne tardent pas à prendre leur revanche ; tout célèbre le culte de l'Empereur, et les théâtres nous montrent le héros personnifié par Virginie Déjazet, Gobert, Francisque et Frédérick. Mais écoutez ces fragments de dialogue, et dites-nous s'ils ne paraissent pas dater d'hier.

— On parle de la réforme du Conservatoire.

— Elle se borne à refuser cinq professeurs.

Et Liszt, le grand Liszt, nous apprend dans la *Gazette musicale* qu'on a baptisé le Conservatoire « la salle d'asile des momies et le Conservatoire des perruques ». Mais n'aimons-nous pas toujours en France à dénigrer un peu même ce que nous aimons le mieux? Auber, Halévy, Adam écrivent des marches qui résonnent sur le passage du char ramenant les cendres de Napoléon aux Invalides. Des noms bien connus de la génération qui nous a précédés commencent à résonner : Duprez, Rubini, Ponchard, Lablache, Tamburini ; mesdames Damoreau, Dorus, Grisi, Pauline Garcia, sans oublier un violoncelliste dont notre vieux cœur gaulois salue l'avènement en prévision des joies qu'il devait donner plus tard à notre prime jeunesse. J'ai nommé Jacques Offenbach.

En 1842, Chérubini prend sa retraite, et nous voyons arriver son successeur Auber qui devait garder si longtemps un succès incontesté, pendant les années d'une vieillesse

aimable et souriante. Un seul survivant parmi tous ces noms glorieux qui apparaissent sous nos yeux, au fur et à mesure des pages coupées, est celui de M. Got, lauréat du Conservatoire en 1842, et depuis ce temps, c'est-à-dire de plus de cinquante ans, toujours sur la brèche.

· Passons rapidement sur l'époque de la Révolution de 1848 qui, jalouse d'imiter son aînée, célèbre au Champ-de-Mars le triomphe de la Concorde, et arrivons à 1850. N'êtes-vous pas émus en lisant cette appréciation de Jules Janin sur Madeleine Brohan, celle que nous verrons encore sous les traits charmants de la duchesse de Reville dans le *Monde où l'on s'ennuie :*

« Mademoiselle Madeleine Brohana quatorze ou quinze ans à peine ; elle est jolie à dire d'experts, jolie sans contradiction comme la Suzanne de *Figaro,* riante, verdissante, pleine de gaieté et d'esprit. »

Savez-vous comment, à cette époque, étaient habillés les élèves : Redingote bleue, la lyre d'or brodée au collet, des lyres encore

sur les boutons, vêtement qui rappelait peut-être un peu trop le collège, mais qui était certainement aussi seyant que l'affreux habit noir d'aujourd'hui.

Après nous entrons dans la période brillante du second Empire. La guerre de Crimée, l'exposition ne font pas oublier la musique, et nous assistons au défilé des opéras et des pièces interprétés par des noms qui ont si souvent retenti à nos oreilles. Je ne saurais dire la grâce mélancolique évoquée par cette exhumation d'un passé si récent. Nos mères en crinoline, et en beaux bandeaux dits à l'impératrice, ont assisté à ces représentations, et nos oreilles enfantines ont cent fois entendu parler du *Pardon de Ploermel*, d'*Herculanum*, des *Noces de Figaro* et de *Lalla-Rouck*, etc. L'Empereur, par l'entremise du maréchal Vaillant, témoigne à l'hôtel de la rue Bergère la plus grande bienveillance, et Morny est là pour soutenir les débutantes.

Mais nous arrivons à la fin de cette apothéose, de ce finale à grand orchestre. Pen-

dant l'exposition de 1867, les violons de Johann Strauss firent tourbillonner tout Paris. Le *Lyrique* donne *Roméo et Juliette*; l'*Opéra* déploie des splendeurs incomparables et joue son répertoire devant un parterre de rois. Hortense Schneider triomphe sous la couronne ducale de Gerolstein, et les archiducs télégraphient de Vienne pour retenir des avant-scènes aux *Variétés*. Partout l'on s'amuse, c'est un délire général, et Rossini lui-même, organisant le grand concert du palais de l'Industrie, mêle en souriant de l'artillerie à l'orchestre, en ajoutant avec sa bonhomie narquoise : Excusez du peu.

Mais hélas les jours sombres arrivent : Comme l'avait dit le marquis de Massa dans les *Commentaires de César* :

> Ayons toujours du canon dans nos poches
> On ne sait pas ce qui peut arriver.

Et de fait, ce qui arrive c'est la guerre, et aux airs joyeux d'Offenbach succède de nouveau la *Marseillaise* qui va résonner à tra-

vers Paris chantée par Galli-Marié, Capoul, Marie Sasse, Marie Roze et par M. Faure, dite par Agar, jetée à la foule par Thérésa ; et l'écho lointain des batailles nous arrive déjà par bouffées.

L'auteur s'arrête ici ; faisons comme lui. Évidemment nous n'avons pu dans ce voyage à vol d'oiseau vous donner une idée exacte de ce livre intéressant, complet, documenté. Mais au lieu de lire le préfacier, lisez Martinet, suivez avec lui pas à pas cette histoire de notre Conservatoire, et je suis sûr que vous y trouverez un plaisir extrême, et que vous me serez très reconnaissant des bons moments que l'auteur vous a fait passer au milieu du grand art et des choses de l'esprit.

Quand les voix ont fraternisé,
Les cœurs sont bien près de s'entendre.

RICHARD O'MONROY.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DU

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE

ET DE DÉCLAMATION

INTRODUCTION

LE CHANT RELIGIEUX — L'ÉCOLE DE CHANT DE L'OPÉRA — LE MAGASIN

Les encyclopédies les plus diverses s'accordent à faire remonter aux maîtrises les origines du Conservatoire, mais sont moins unanimes à nous fixer sur la fondation de ces maîtrises.

Sans vouloir, par delà le cours des siècles, redire l'histoire du roi David confiant à Idy-

thun la direction des musiciens réunis autour de l'autel, on peut citer au passage les traditions attribuant la création du chant religieux tour à tour à saint Ignace, évêque d'Antioche, en 68, aux papes Silvestre (330) ou Hilaire (460), à saint Ambroise.

Le règne de Grégoire le Grand (590-604) n'aurait donc été qu'une restauration pour les hymnes sacrées, si les soins que le pontife prodigua à ses écoles, « *l'Antiphonaire Centon* », sur lequel il écrivit tous les chants de l'Église, ne suffisaient à le consacrer comme le père de la musique religieuse.

Se vouant tout entier à l'œuvre entreprise, il vit, avant de mourir, l'école romaine briller de tout son éclat.

Établie à Paris par saint Germain, la musique y traverse des épreuves diverses et s'éloigne souvent du but rêvé par le pieux évêque.

Séduit par la voix de deux suivantes d'Ingoberge, Charibert répudie la reine pour épouser les cantatrices ; Dagobert, après avoir entendu Nantilde, l'enlève de l'abbaye de Romilly.

* *

« Les Gaulois ne sont pas aptes à la musique sacrée, écrivait le diacre Jean ; leurs gosiers habitués aux boissons enivrantes ne peuvent se plier aux tours de voix que réclame l'exécution d'une mélodie suave et douce ». Et ils s'écartent si bien de la version primitive que force fut à Pépin, en l'an 752, de demander au pape Étienne l'envoi de douze musiciens qui répareraient les dommages causés à l'*Antiphonaire*.

Des chantres francs ont accompagné Charlemagne dans un de ses voyages à Rome. Deux d'entre eux y demeurent quelques

années, puis, maîtres de la tradition, emportant la copie de l'*Antiphonaire*, regagnent leur patrie pour fonder, l'un, Romain, l'école de Saint-Gall, l'autre, Pierre, l'école de Metz.

Désormais la musique aura tous les soins des rois de France : leur chapelle les suit jusque dans les guerres. A Bouvines, les chantres entonnent le psaume *Benedictus* ; c'est aux accents du *Veni Creator* que la flotte de saint Louis sort d'Aigues-Mortes ; après Agnadel, un *Te Deum* est célébré sur le champ de bataille.

Elle figurera solennellement dans des circonstances moins meurtrières : à Bologne, lors de l'entrevue du pape Léon X avec François Ier, au camp du Drap d'Or, où les voix françaises et anglaises alternent durant la messe du cardinal Wolsey.

*
* *

Chaque cathédrale a son école, et le chanoine Jean de Bordenave, dans son volumineux ouvrage sur « l'Estat des Eglises », dépeint le travail des élèves, « des enfants du chœur, qui, comme l'âme de la musique, tiennent le dessus, sous la direction de leurs maîtres symphoniaques. Ils donnent tant de grâce au chant et une vigueur si grande pour exciter le peuple à la dévotion qu'ils ornent et accomplissent toute l'harmonie par leurs tons angéliques. »

L'auteur semble tenir en médiocre estime le caractère des musiciens de son temps, « de leur nature fantasques et capricieux, en telle sorte qu'ils assomment ces petits corps, pour un pied de mouche ; n'y ayant condition plus misérable et à regretter, qu'est celle d'un enfant du chœur novice et apprentif. »

Sous Charles IX, Baïf fonde, dans son réduit du faubourg Saint-Marcel, une académie

de musique et de poésie aux séances de laquelle le roi se plaît à assister une fois la semaine ; Henri III suit l'exemple de son frère.

Le goût du chant s'est répandu en France : les mélodies populaires abondent et telle est bientôt leur vogue, que, pour se conformer au goût du jour et attirer plus sûrement les fidèles, les Pères de l'Oratoire font célébrer l'Office sur les vaudevilles à la mode. Ainsi, au dire de Castil-Blaze, les musiciens d'une église chantaient tour à tour les messes et les motets de *Madelon*, de *Videz vos flacons*, *A l'ombre d'un buissonnet*, *Amour me bat.*

La recherche de l'actualité est poussée à tel point que lorsque Louis XIII envoie des secours en Crète, le Kyrie s'attaque sur le motif, partout fredonné dans les rues, « *Allons à Candie* ».

∴

Mais voici venir l'ancêtre direct de notre Conservatoire : en 1669, l'abbé Perrin obtient des lettres-patentes « portant permission d'établir dans la ville de Paris et autres du royaume, des académies de musique pour chanter en public des pièces de théâtre, comme il se pratique en Italie, en Allemagne et en Angleterre. »

Aidé de son associé Cambert, il appelle du Languedoc les plus illustres musiciens des églises cathédrales ; parmi eux Beaumavielle et Cledière, qui, l'un et l'autre, furent les soutiens les plus solides de son théâtre.

Pendant que se construit la salle de la rue Mazarine, les répétitions ont lieu à l'hôtel de Nevers. Mais ce que les chanteurs de lutrin avaient de moins contestable, c'était la sonorité du timbre, leur unique visée ayant été jusque-là de remplir la nef des cathédrales ; et quand Lully prend possession du théâtre (1672)

il se hâte d'y fonder une école de chant et de déclamation.

« Lully, écrit Durey de Noirville, n'excellait pas seulement dans l'art de la composition de ses opéras ; il savait aussi parfaitement les faire exécuter et en gouverner les exécuteurs. Du moment qu'un chanteur ou une chanteuse de la voix desquels il était content, lui étaient tombés entre les mains, il s'attachait à les dresser avec une affection merveilleuse, il leur enseignait lui-même à marcher sur le théâtre, à leur donner la grâce du geste et de l'action.»

En tête des interprètes formés par le maître italien, citons Duménil, mademoiselle Saint-Christophe, et surtout Marthe Le Rochois, la créatrice d'*Armide*.

Retirée du théâtre en 1698, avec une pension de l'Opéra, elle ouvrit une école de chant dans son appartement de la rue Saint-Honoré et consacra le reste de sa vie à ses élèves.

Quelques-unes s'illustrèrent : Louison et Fanchon Moreau ; mademoiselle Maupin, de tapageuse mémoire ; mademoiselle Antier, qui couronna le maréchal de Villars quand il parut à l'Opéra après la victoire de Denain et reçut une tabatière d'or en échange de ses lauriers ; enfin cette triomphante mademoiselle Desmatins, à laquelle on attribue le joli billet : « Notre enfan ai maure ; vien de boneure, le mien ai de te voire. »

Lully voulait le chant si uni, qu'on prétend « qu'il allait se le former à la Comédie-Française sur les tons de la Champmêlé. » — Ce fut donc comme une révélation quand mademoiselle Carle Van Loo, la femme du peintre, et musicienne de race, ouvrit une école vers la même époque et enseigna les vocalises à mesdemoiselles Fel et Petitpas.

*
* *

N'ayant plus Lully pour le conduire, l'Opéra, à peine né, semblait déjà menacé d'une mort prochaine, et le 11 janvier 1713, Louis XIV signait à Versailles un règlement, véritable cri d'alarme.

« Sa Majesté étant informée que, depuis le décès du feu sieur Lully, on s'est relâché insensiblement de la règle et du bon ordre dans l'intérieur de l'Académie Royale de Musique... et que le public est exposé à la privation d'un spectacle qui depuis longtemps lui est toujours également agréable, Décrète :

» 1° Le sieur de Francine, Donataire du privilège de ladite Académie et Directeur, aura soin de choisir les meilleurs sujets qu'il pourra trouver, tant pour la voix que pour la danse et les instruments. Aucun desdits sujets ne sera reçu sans l'approbation du sieur Destouches, Inspecteur général.

» 2° Pour parvenir à élever des sujets pro-

pres à remplir ceux qui manqueront, sera établie une école de musique, une de danse et une d'instruments ; et ceux qui y auront été admis y seront enseignés gratuitement, etc. »

Ainsi fut officiellement fondée l'Ecole de l'Opéra dite *le Magasin*, du nom de l'hôtel où logeaient, rue Saint-Nicaise, le directeur et les personnes attachées à l'Académie Royale.

En novembre, autre ordonnance qui fixe l'emploi du maître de musique. Il se trouvera, au moins trois fois la semaine, le matin, à 9 heures précises, à son poste. Dans une salle destinée aux répétitions il fera étudier leurs rôles aux actrices et devra montrer la musique à celles qui ne la savent pas. Même prescription au maître des salles, chargé de l'éducation des danseuses.

Sont dès lors baptisées *filles du magasin*, toutes les élèves qui, n'ayant pas achevé leurs études, figuraient sur la scène avant leur

engagement définitif. Le seuil de l'hôtel franchi, elles échappaient à l'autorité de leur famille, devenaient sujettes de l'Opéra, qui avait hâte de les utiliser, bien ou mal dégrossies.

Le remède semble accroître le mal, puisque les historiens de Gluck se confondent en lamentations sur les tracas multipliés dont abondèrent ses premières répétitions. A grand'peine le maître autrichien secoua cette masse inerte, fit déclamer avec sincérité.

Ginguené, retraçant la vie de Piccinni, est plein d'amertume pour les voix pesantes et volumineuses des premiers sujets, les chœurs discordants et immobiles, l'orchestre inhabile, assourdissant et monotone, même pour le public habitué à des cris dépourvus de chant, de rythme et de mesure.

Sur ce point, nous avons encore le témoignage de Grétry. Une anecdote de ses *Essais*

prouve combien la mesure était chose secondaire dans le Temple de la musique : c'est un fragment de dialogue entre Francœur, à la tête de son orchestre, et Sophie Arnould.

Le batteur de mesure répond à un reproche de la cantatrice : « — Cependant, mademoiselle, nous allons de mesure! »

— « De mesure! quelle bête est-ce là? Suivez-moi, monsieur, et sachez que votre symphonie est la très humble servante de l'actrice qui récite. »

*
* *

Si du magasin étaient sortis des artistes comme Larrivée (1755), Laînez (1773), présenté par Berton (frappé de la voix qu'il déployait en vendant des bottes d'asperges), semblable aubaine était rare. Une viole à la main, Rodolphe prodiguait en vain des leçons;

il y avait disette de chanteurs à l'Académie, menacée d'une famine complète.

En 1772, n'ayant point de haute-contre, l'Opéra avait, usant de son droit de réquisition, enlevé à la cathédrale de La Rochelle, par lettre de cachet en bonne et due forme, un chantre dont la réputation était parvenue jusqu'à Paris.

Et la débâcle financière menaçait plus encore que la ruine artistique; les combinaisons les plus diverses étaient tentées, on essayait sans succès des modes variés de direction.

Quand vient 1784, il faut augmenter le tribut exigé des théâtres par l'Opéra! « L'homme ventriloque paiera 24 livres par an, le sieur Nicoud, 6 livres pour avoir droit de faire voir son singe; la machine hydraulique, 2 sous par jour. » Montreurs de puces savantes, jouteurs, saltimbanques, tous étaient mis à rançon sans ralentir la marche du péril,

quand Gossec effrayé sollicita une audience de M. de Breteuil et réclama son appui pour la réalisation d'un projet qui pourrait conjurer la catastrophe prochaine.

CHAPITRE PREMIER

L'ÉCOLE ROYALE DE CHANT ET DE DÉCLAMATION

Ministre de la Maison du Roi, après avoir brillamment représenté la France dans la conclusion du traité de Teschen, le baron de Breteuil s'était rapidement attiré la sympathie des artistes.

En ces temps où les gazettes semblaient imprimées au Parnasse, l'encens des sonnets s'élevait fréquemment jusqu'à lui, les poètes le chantaient; le *Mercure*, inaugurant l'année 1784, offrait au fils d'Apollon un chapelet

d'hémistiches dont il suffit de citer la chute :

Sage Breteuil, de votre ministère!
Que le destin protège l'heureux cours!
Que la santé de sa coupe légère
Verse longtemps le nectar sur vos jours!
Ami des arts, comblez leur espérance,
Vivez pour eux, pour Louis et la France.

Un tel ministre devait sans hésitation appuyer les plans de Gossec, prendre en main les intérêts des Muses menacées de l'exil; aussi le 3 janvier, obtenait-il de Louis XVI l'ordonnance appelée, croyait-on, à sauver l'Opéra.

« Le Roi ayant reconnu que ce qui pourrait contribuer le plus efficacement à donner à un spectacle aussi intéressant pour le public, un nouveau degré de perfection, ce serait d'établir une école où l'on pût former tout à la fois des sujets utiles à l'Académie nationale de Musique et des élèves propres au ser-

vice de la chapelle de Sa Majesté... Ordonne :

ARTICLE PREMIER. — A compter du 1er août prochain, il sera pourvu à l'établissement d'une Ecole tenue par d'habiles maîtres de musique, de clavecin, de déclamation, de langue française, et autres, chargés d'y enseigner la musique, la composition et, en général, tout ce qui peut servir à perfectionner les différents talents propres à la musique du Roi et de l'Opéra. »

* * *

Le premier nom mis en avant pour le poste d'administrateur avait été celui de Piccinni.

A la lettre de M. de la Ferté, intendant des Menus, qui lui en faisait l'offre, le maître italien répondit qu'il désirait avoir le titre de directeur et être logé avec sa famille. Les

négociations furent vites rompues sur l'ordre du baron de Breteuil. — « Il faut en rester là vis-à-vis de cet artiste et ne pas le presser davantage sur la place qu'on lui a offerte. Je ne regretterai point du tout qu'il ne l'accepte pas, parce que, comme je le sais l'avidité italienne, il y trouverait sans cesse de nouveaux motifs d'augmenter ses demandes. » — Et le choix du ministre se porta sur Gossec.

Sont nommés maîtres pour la perfection et le goût du chant, Piccinni, Langlès et Guichard ; Rigel, Saint-Amand et Méon pour le solfège ; Gobert et Rodolphe sont titulaires du clavecin et de la composition ; Mollé et Pillot enseigneront la déclamation et le jeu du théâtre, Guérin le violon, et Rochez la basse. La langue française et l'histoire sont confiées à Rosset, les armes à Donadieu et la danse à Deshays.

*
* *

Ainsi composée, l'École ouvre ses portes le 1er avril 1784, en l'hôtel des Menus-Plaisirs, rue Poissonnière, et le *Journal de Paris* songe le 19 mai seulement à annoncer cet événement à ses lecteurs.

Les *Tablettes de renommée des musiciens*, parues vers la fin de l'année, donnent quelques renseignements aux aspirants chanteurs :

« L'École tient, excepté les dimanches et fêtes, tous les jours de la semaine : le matin, depuis 8 heures jusqu'à 1 heure, et l'après-dîner, depuis 3 heures jusqu'à 5 heures.

» On admet à cette école des jeunes gens des deux sexes, toutefois qu'ils se présentent avec une belle voix, d'heureuses dispositions pour le chant et qu'ils tiennent à d'honnêtes gens qui répondent de leur conduite et de leur assiduité. Les sujets ne peuvent être reçus qu'après avoir été présentés à M. Gossec et avoir été entendus par tous les maîtres de

chant et de musique : et l'ordre le plus sévère règne à cette École, tant du côté du devoir que de celui de l'honnêteté et de la décence. »

*
* *

A peine inaugurée, la nouvelle institution vient au secours de l'Opéra. Les débuts de mademoiselle Dozon dans *Chimène*, le 17 septembre, sont salués avec enthousiasme : il n'est bruit que de sa voix, de sa sensibilité, de son aisance : déjà on s'extasie sur l'utilité de l'École où a été formée cette émule de la Saint-Huberti, on oublie que, depuis deux ans, elle reçoit les conseils de Laÿs.

Puis, tout ce bruit s'apaise, et 1785 s'écoule sans que l'hôtel des Menus-Plaisirs semble occuper outre mesure l'attention du public.

Nous retrouvons trace de son existence le 5 avril de l'année suivante, quand on essaie pour la première fois devant le public le

talent des élèves dans une représentation de *Roland*, donnée sur le théâtre des Menus.

MM. Dessaules et Lefèvre chantent Roland et Médor; les rôles d'Angélique et de Thémire sont échus à mesdemoiselles Mulot et Delillette. Les chœurs sont le partage des élèves dont beaucoup n'ont pas dépassé la douzième année — et le succès de cette tentative est tel que Piccinni avoue qu'il vient, pour la première fois, de reconnaître dans l'exécution de sa musique les intentions qu'il y avait mises.

Aux promesses de l'École royale, l'Opéra répond par un appel au pays. Les journaux de juillet insèrent une note, réclamant une voix de haute-contre; on s'adresse à Paris, aux provinces, on fait miroirer une rente viagère de 300 livres pour qui présentera l'oiseau rare.

Mais que de qualités exigées! Savoir la musique au point de solfier couramment, ne

pas dépasser 22 à 23 ans, avoir atteint au moins sa 18e année, taille de cinq pieds quatre pouces, figure agréable, des yeux sans défauts, la jambe bien faite, moyennant quoi, le maître assez heureux pour contenter l'Académie aura voyage et séjour payés, plus la pension promise.

* * *

L'école de chant a entraîné de nombreuses dépenses et on saisit avec empressement la première occasion qui s'offre de subvenir à ses besoins sans aggraver plus longtemps l'état désastreux du budget.

Le 15 septembre 1786, le Roi, désireux d'éviter à l'avenir les contrefaçons dont se plaignent les compositeurs et les marchands de musique, établit à l'hôtel des Menus-Plaisirs un bureau où sera timbrée toute pièce destinée à la vente. Un professeur y fera le service

tous les jours ouvrables de 10 heures à 2 heures. Le produit du timbre et des amendes infligées aux contrevenants sera employé à l'entretien de l'école.

Les charges en effet augmentent chaque jour. Un règlement du 24 mai avait ajouté une classe de déclamation confiée à Molé, Dugazon et Fleury. Le cours où les trois célèbres comédiens donnaient, à tour de rôle, leçon à tous les élèves, est inauguré, le 18 mai et le nom de Talma figure au nombre des inscriptions.

*
* *

L'École a traversé deux années de calme; maintenant elle va connaître les luttes, et la première escarmouche est soulevée par un des siens.

Il n'est pire ennemi qu'un ami maladroit. M. le Prévôt d'Exmes, professeur de langue

française aux Menus-Plaisirs, n'a pas suffisamment médité cet axiome le jour où piqué du silence gardé par le *Mercure* lors de l'exercice public, il lui adresse un long mémoire vantant les élèves, chantant la méthode, glorifiant les maîtres.

« ... Les chœurs ont été entendus avec un intérêt si vif qu'il allait jusqu'à l'attendrissement... Si mademoiselle Delillette a paru inférieure à sa camarade, cela peut provenir de ce que son rôle de suivante n'exigeait pas qu'elle développât entièrement sa voix... »

Quelques réflexions du journal suivent le plaidoyer : « Nous sommes loin d'improuver ces éloges : nous aurions désiré seulement qu'ils eussent été dispensés avec plus de réflexion. Il fallait, par exemple, louer M. Gossec de sa grande habileté, de son intelligence dans la conduite des élèves, de sa prudence, toutes qualités essentielles pour la place de di-

recteur; mais il est fort indifférent pour cet emploi que son *O salutaris* sans accompagnement soit un chef-d'œuvre ou simplement un morceau bien fait... Loin d'être étonné de ce que cette école, au bout de deux ans, ait déjà produit des sujets capables d'exécuter un opéra tout entier, on pourrait l'être que parmi tant d'élèves il ne s'en soit pu trouver que deux, au bout d'un pareil terme, qui méritassent d'être distingués, et l'on se demanderait si l'avantage que procureront ces sujets peut balancer les sommes que cet établissement coûte. »

⁂

Le 28 novembre, débuts à l'Académie de Musique des élèves de l'école dans le *Roland* de Piccinni, déjà joué sur la scène des Menus-Plaisirs.

Grand scandale et cris d'indignation parmi

les pensionnaires de l'Opéra qui déclarent qu'en cas d'indisposition des intrus, personne ne consentira à les doubler. Plutôt que de se compromettre aux côtés du sieur Dessaules, la dame Saint-Amand, qui représente Logistille, veut être hissée dans une gloire pour attaquer les derniers vers de l'ouvrage :

Roland, courez aux armes!
Que la gloire a de charmes!

Malgré tant de mauvais vouloir, en dépit de ces obstacles, le succès a été complet pour Dessaules et mademoiselle Mulot; même accueil favorable à Lefèvre, élève de l'école depuis dix-huit mois seulement, enlevé au régiment de dragons de Ségur. — « On sait, écrit fort ingénûment un gazetier, quelle est la manière de chanter des garnisons et combien l'éducation ordinaire d'un dragon est différente de celle qu'on exige au théâtre. »

*
* *

Le calme renaît et si on travaille avec ardeur à l'hôtel des Menus, le public ne semble y prendre qu'un intérêt médiocre, à en juger par le silence des journaux. Ils tiennent leurs lecteurs au courant des événements de l'Opéra, sont remplis de lettes d'amateurs de théâtre, mais l'École y est oubliée jusqu'au 21 novembre 1787, signalé par l'entrée de Talma à la Comédie-Française.

« Un acteur qui n'a paru sur aucun théâtre débutera par le rôle de Séïde dans la tragédie. (*Mahomet.*) »

Le jeune acteur a été goûté; on croit qu'avec du travail il peut espérer de brillants succès, son jeu a plu généralement : telle est, en résumé, l'impression des gazettes. Et, à l'occasion du début, on reparle de l'École avec une pointe d'amertume.

« Un avantage de cet établissement, c'est qu'une foule de jeunes gens de l'un et l'autre

sexe, qui prennent tous les jours pour le talent des dispositions équivoques ou une facilité d'imitation très commune, souvent même le seul goût de l'indépendance, y seront bientôt détrompés de leur illusion et pourront rentrer dans des professions où ils exerceront des talents utiles. »

La semaine suivante, deux autres recrues des Menus-Plaisirs paraissent avec éclat à l'Opéra : mademoiselle Lillette dans Dardanus ; M. Renaud, haute-contre de dix-huit ans, dans Phèdre.

En même temps, les élèves sont demandés dans les églises, aux fêtes particulières, réclamés par le Théâtre-Français quand son programme exige la présence d'un chœur.

*
* *

Désormais, silence complet autour de l'Ecole

de chant et de déclamation. Sauf quelques lignes qu'ils lui consacrent à l'apparition d'un des siens sur la scène de l'Académie ou de la Comédie, les journaux semblent ignorer son existence.

Mademoiselle des Garsins entre triomphalement au Théâtre-Français en mars 1788. Les poésies s'amoncellent à ses pieds et l'hôtel des Menus-Plaisirs resterait oublié dans l'enthousiasme général si la débutante, rappelée à grands cris, ne paraissait « conduite par un des maîtres de l'Ecole, M. Molé, qui a joui d'une des plus douces récompenses du talent en voyant les transports qu'excitait cette jeune élève. »

Arrive 1789. La lettre du roi convoquant les Etats-Généraux paraît le 6 février ; chaque semaine apporte une liste de réformes faites au buget : le froid le plus affreux désole Paris menacé de famine.

C'est au milieu de toutes ces tristesses que débute à l'Opéra, le 20 mars, mademoiselle Delatour, la dernière élève sortie de l'Ecole royale.

CHAPITRE II

L'INSTITUT NATIONAL DE MUSIQUE

(1790-1795)

Les théâtres marchent de concert avec les manifestations populaires ; leurs programmes en sont comme un écho. Voici que les comédiens du Roi représentent en janvier, *Épiménide ou le Reveil de la Liberté ;* tandis que s'entasse à la Monnaie, la vaisselle d'argent sacrifiée à l'envi par le clergé, par la noblesse et la bourgeoisie, les *Dangers de l'opinion* apparaissent sur l'affiche de la *Nation.*

Bientôt, à l'Opéra, on osera mettre Louis IX

en scène; Talma adressera une plainte contre le curé de Saint-Sulpice qui a refusé de le marier.

La misère grandit et, par ordre de la Municipalité, on multiplie les représentations au profit des pauvres. Puis les journaux, tout entiers au formidable bouleversement qui menace, abandonnent musique et théâtres. Une note apprend que dans *le Despotisme renversé*, l'orchestre a joué le *Ça ira*, mais on néglige de rendre compte des opéras nouveaux; on nous annonce que, le 2 avril 1791, toutes les scènes parisiennes font relâche à la nouvelles de la mort de Mirabeau, et on s'occupe à peine de la séparation survenue entre les comédiens.

*
* *

Quand commence l'année 1792, le sieur Dorfeuille réussit à intéresser quelques gazettes

à un projet gigantesque. Il veut fonder un grand théâtre embrassant tous les genres, théâtre de la Réunion des Arts, auquel serait attachée une École de chant, de déclamation et de danse. Il suffirait, pour réaliser ce plan, d'une souscription de 3,000 billets à 3,000 livres.

Le versement proposé rencontre peu d'amateurs; il n'était plus question de musique.

La garde nationale a tous les sourires de la foule ; c'est son uniforme que porte le Dauphin, lors de la dernière revue passée par le Roi et la Reine dans les Champs-Élysées; c'est pour sa musique, que dès la fin de 1789, Bernard Sarrette, capitaine d'état-major, a réuni quarante-cinq hommes, leur a donné des maîtres, les a fait instruire. L'année suivante, la Municipalité les prend à sa charge.

Un arrêté de la Commune, daté du 9 juin 1792, institue : *l'École gratuite de Musique de la Garde nationale parisienne.*

Les soixante bataillons présentent cent vingt élèves, fils de gardes nationaux. Les uns, âgés de 10 à 16 ans, n'ont encore aucune connaissance musicale, tandis qu'une certaine instruction est exigée des autres ayant de 18 à 20 ans.

Les élèves doivent se pourvoir d'un uniforme, se fournir d'instruments, de papier à musique sur lequel ils transcriront durant une heure, chaque jour, les ouvrages nécessaires à leurs études. Ils recevront, par semaine, deux leçons de solfège, trois d'instruments.

*
* *

La République veut multiplier les fêtes, les cérémonies imitées de l'antique, et la musique figurera au premier rang de ses programmes.

Le 20 brumaire, an II (10 novembre 1793), dans Notre-Dame, *nouvellement épurée*, un

hymne à la déesse Raison souligne l'enthousiasme des adorateurs.

Dix jours plus tard, l'École de la Garde Nationale donne son premier exercice public sur le théâtre de la rue Feydeau. Un discours de Sarrette, vantant les mérites et l'utilité de l'institution, remplit l'entr'acte du concert dans lequel on a remarqué une ouverture de Catel, « élève de Gossec si universellement connu, soit comme le premier harmoniste de France, soit comme excellent républicain. » Accueillis avec une faveur marquée le *ci-devant O Salutaris* de Gossec encore, exécuté à trois cors, et, du même, une symphonie concertante pour onze instruments à vent.

La prise de Toulon est célébrée le 10 nivôse (30 décembre). Dans le cortège, organisé par David, prennent place 50 tambours, les musiques de la force armée parisienne, les artistes chargés de l'exécution des hymnes.

Chœur au départ, chœur au temple de l'Humanité, où les invalides se joignent au défilé, chœur au Champ-de-Mars devant l'autel de l'Immortalité.

*
* *

Chants et instruments vont prendre une telle importance dans les cérémonies, qu'un *magasin de musique à l'usage des fêtes nationales* s'établit rue Joseph, section de Brutus. On y annonce la publication de *l'hymne à la Divinité* par Bruni, de *l'hymne à l'Être suprême* composé par Gossec :

Ton temple est sur les monts, dans les airs, sur les ondes,
Tu n'as point de passé, tu n'as point d'avenir.
Et sans les occuper tu remplis tous les mondes
Qui ne peuvent te contenir.

La mise en scène de la fête du 19 prairial a été minutieusement réglée d'avance par David. Cent tambours et les élèves de l'Ins-

titut national, qui vient, par décret de la Convention, de remplacer l'École de Musique, accompagneront le peuple dans l'hommage rendu à l'Être suprême. « Les jeunes filles jetteront des fleurs vers le ciel et, simultanément, les adolescents tireront leurs sabres et jureront de rendre partout leurs armes victorieuses. Les vieillards ravis apposeront leurs mains sur leurs têtes. Après la dernière strophe, tous les Français confondant leurs sentiments dans un embrassement fraternel, termineront la fête en faisant retentir les airs du cri général : Vive la République ! »

La victoire de Fleurus donne prétexte à une fête à laquelle est convié l'Institut national ; Catel est désigné pour écrire le chœur patriotique :

Soleil, témoin de la victoire,
Sois fier d'éclairer des Français !

Les élèves de la Patrie qui apprennent la natation à l'école du citoyen Tarquin, réclament, eux aussi, un orchestre pour célébrer, comme leurs aînés, les lauriers de Fleurus. « Il y a eu danse dans le bassin par un grand nombre de nageurs, ce qui a rendu cette fête des plus agréables. »

Hymne de Méhul pour la fête de Barra et de Viala, chœur de Catel le 23 thermidor, chants de victoire, fanfares de trompettes se suivent de près.

Le deuxième jour des sans-culottides, apparaît le nom de Cherubini, célébrant, sur une pièce de Chénier, la gloire des martyrs de la Liberté et de ses défenseurs. Le corps de Marat est porté au Panthéon; « une musique mélodieuse, dont le caractère doux et tranquille peindra l'immortalité », salue le cortège à l'entrée du Temple.

*
* *

Vient, avec l'an III, le tour de Rousseau. Ses restes vont être transportés sous le dôme consacré aux grands hommes ; on veut honorer à la fois l'auteur d'*Émile* et le compositeur du *Devin du village.*

La fête débute aux Tuileries, où le corps a passé la nuit sur un bassin orné de lampions, rappelant par une décoration ingénieuse l'île d'Ermenonville.

Le rôle de l'Institut national commence dès l'arrivée de la Convention, saluée par l'air : « *J'ai perdu tout mon bonheur.* » Après la lecture du décret accordant aux cendres les honneurs de l'apothéose, autre mélodie empruntée, elle aussi, à l'œuvre de Jean-Jacques : « *Dans ma cabane obscure* ». Enfin, quand le cercueil paraît à l'entrée du Panthéon,

éclate le motif connu : « *Je l'ai planté, je l'ai vu naître* ».

Pour terminer la cérémonie, hymne de Gossec :

Toi qui d'Emile et de Sophie
Dessinas les traits ingénus,

dont les différentes strophes sont chantées tour à tour par les vieillards et les mères de famille, les représentants du peuple, les enfants, les jeunes filles et les Génevois.

*
* *

Nous retrouvons l'Institut national donnant, le 18 brumaire, un exercice public ; « tirant les larmes des yeux attendris de la Convention et renouvelant par ses accents la tristesse dans tous les cœurs », le jour où on célèbre pompeusement les funérailles de Féraud ; exécutant, dans d'innombrables céré-

monies, les œuvres de circonstance dues à Lesueur, Gossec, Méhul, Catel, jusqu'au 16 thermidor, où Chénier, au nom du Comité d'instruction publique, propose le décret, aussitôt adopté, qui organise le Conservatoire national de musique.

CHAPITRE III

LE DIRECTOIRE ET LE CONSULAT

Batailles et victoires sont devenues l'unique préoccupation de la France. L'apaisement se fait à l'intérieur, bientôt le Directoire va, avec ses allures de carnaval grec, ramener le luxe et l'éclat dans Paris; mais vers les armées, par delà la frontière s'envolent les pensées.

Odes ou impromptus s'abattent autour de Bonaparte, son nom inspire poètes ou rimeurs, dont les journaux accueillent à l'envi les improvisations.

Animé, lui aussi, par l'enthousiasme guerrier, Chénier, dans son rapport à la Convention, insistait sur ce point que « de l'Ecole de musique étaient partis ceux qui, par leurs accents belliqueux, animaient l'intrépide courage de nos armées », et un crédit de 240,000 fr. avait assuré l'existence du Conservatoire.

* * *

En récompense de nombreux services rendus à l'art, Sarrette était nommé commissaire chargé de l'organisation. A Gossec, Grétry, Lesueur, Méhul, Cherubini on confiait l'inspection de l'enseignement, et quatre professeurs leur étaient adjoints pour les aider dans l'administration du Conservatoire.

Une collection complète des partitions et ouvrages relatifs à la musique, une réunion d'instruments antiques et modernes formaient

la Bibliothèque, remise aux mains de Frédéric Eler.

Le nombre des professeurs est ainsi fixé : le solfège a 14 titulaires, la clarinette 19 ; 6 pour la flûte, 4 pour le hautbois. Le basson en possède 12, le premier cor 6 ; même nombre pour le second cor. Moins favorisés sont le serpent avec 4 maîtres, les trompettes avec 2 seulement. Un pour les buccines, et 1 pour les timbales. Huit au violon, 4 à la basse, 1 à la contrebasse. Six artistes d'élite guideront les études des clavecinistes. Ceux-là qui aspirent à la succession de Lays ou de la Saint-Huberty auront 3 maîtres de vocalisation, 4 pour le chant simple, 2 pour le chant déclamé. — Pour terminer la liste, 7 professeurs de composition, 13 d'accompagnement, 1 organiste. — L'étude de la harpe est admise, mais les élèves entretiendront l'instrument confié à leurs soins.

D'après le règlement du 15 Messidor an IV, les membres du Conservatoire doivent contribuer à l'exécution des fêtes, assurer le service de la musique auprès du Corps législatif.

Quatre leçons par décade sont assurées aux élèves, pour lesquels un examen d'admission est établi chaque trimestre.

Dans les deux mois qui suivirent la publication de la loi, les inscriptions se multiplièrent. La Seine envoya 131 concurrents; Seine-et-Oise, la Seine-Inférieure, la Gironde, les Ardennes, la Marne, l'Oise, le Jura se distinguent à sa suite.

* * *

Les amis de la musique attendent avec impatience l'ouverture de la nouvelle École, et déjà ils escomptent ses résultats. C'est en elle qu'ils mettent leur espoir, c'est à elle

qu'ils demandent de leur rendre les œuvres des grands maîtres, « car bientôt, pour en prendre une idée, il faudra les lire et renoncer à les entendre. »

« Dans quel spectacle nous est venue cette réflexion ?... A l'Opéra. On ne reconnaît plus rien aux morceaux... L'orchestre non plus n'est pas irréprochable. Quand Rey le conduit, la pièce finit une demi-heure plus tôt que quand c'est Rochefort. Lequel des deux a le mouvement juste ? ou le mouvement vrai est-il entre l'un et l'autre ?... » — (*Journal de Paris.*)

*
* *

Le premier brumaire an V (samedi 22 octobre), inauguration solennelle du Conservatoire.

A dix heures du matin, le ministre de l'intérieur arrive rue Bergère, suivi d'une dépu-

tation de l'Institut National. On y vante à l'envi l'organisation de l'École, « d'où seront bannis et le dévergondage des innovations et la tyrannie des routines, où on maintiendra le respect dû aux œuvres des maîtres, sans refuser un bon accueil aux hardiesses du génie. »

Viennent ensuite un interminable discours de Sarrette et un manifeste de Gossec, qui a oublié déjà et l'École Royale et les bienfaits de Louis XVI. — « Mes collègues, s'écrie-t-il, une honorable carrière est ouverte et c'est nous qui sommes appelés à la parcourir, nous qui avons su conserver notre art avili par le despotisme en le vouant au triomphe de la Liberté. »

* * *

Première apparition en public, le 26 messidor. On fête l'anniversaire du 14 juillet et

ne estrade est élevée pour le Conservatoire lans la petite cour du Palais directorial (le Luxembourg), aux côtés des ministres et du corps diplomatique.

Le chœur inévitable de Chénier et Gossec, puis le *Chant du départ* sont au programme.

« Cinquante jeunes filles de douze à dix-huit ans, vêtues de blanc, la plupart couronnées de fleurs et annonçant par leur maintien la décence et la pudeur, écrit un témoin de la cérémonie, ont paru, accompagnées de leurs parents, au milieu des professeurs du Conservatoire dont elles sont élèves; derrière elles était un égal nombre de jeunes garçons à peu près du même âge. Il est difficile d'exprimer la sensation que la réunion de ces voix fraîches et pures, accompagnées par leurs habiles professeurs, a produite sur l'auditoire; elle rappelait ces chœurs divins que les Grecs employaient dans leurs fêtes, et qui sont décrits

avec tant de charme par l'auteur du *Voyage d'Anacharsis.* »

La première semaine de l'an VI revoit les mêmes robes blanches agrémentées cette fois d'une ceinture de crêpe, à la cérémonie funèbre de Hoche.

*
* *

Après avoir brillamment contribué à l'éclat des fêtes politiques, après s'être promené des Tuileries à l'École Militaire, des Menus-Plaisirs au Luxembourg, le Conservatoire se chante lui-même, convie Paris à son apothéose, à la distribution des prix, célébrée le 3 brumaire dans la salle de l'Odéon.

Le Directoire et le Corps diplomatique occupent une vaste tribune construite pour la circonstance; les loges environnantes sont distribuées à l'Institut, aux autorités constituées.

« Le reste de la salle est rempli par une grande quantité de femmes, dont la beauté et la parure ajoutaient au spectacle, et par une affluence considérable qui éclate en applaudissements quand les directeurs apparaissent, précédés de leur cortège. On se rappelait les services rendus à la Révolution par le Conservatoire et on était touché de la reconnaissance du Gouvernement. »

Sur la scène, ornée de colonnes reliées entre elles par des guirlandes de fleurs, prennent place les professeurs et les meilleurs élèves, au nombre de cent cinquante.

L'ouverture du *Jeune Henri* commence le concert. La citoyenne Chevalier, premier prix de chant, se fait acclamer dans un air d'*Elisa* de Cherubini, accompagnée par le hautbois du citoyen Laurent. Grand succès aussi dans *Alceste*, pour la citoyenne Moreau. Cinquante jeunes filles attaquent le chœur des *Danaïdes*,

soulèvent les mêmes transports et, quand le ministre a terminé la distribution des prix et achevé son discours, on ne se lasse pas d'entendre les *airs civiques* entonnés par les ensembles.

La séance a duré quatre heures et demie.

*
* *

Après une semblable ovation, le Conservatoire aurait mauvaise grâce à résister au Corps Législatif, qui le réclame pour embellir de ses accents la fête offerte au vainqueur de l'Italie.

Paris est tout entier à Bonaparte, qui ne peut sortir sans être entouré ; si bien qu'il se dissimule au théâtre il est reconnu, et cette adoration grandira encore après le 9 thermidor, qui vit l'entrée triomphale des objets d'art recueillis en Italie.

Vingt-neuf chars s'avancent lentement,

escortés de toute une armée, suivis d'un peuple entier. Les premiers portent des plantes étrangères, des blocs de cristal, des lions, des dromadaires, des manuscrits et des livres rares.

La poésie contribue à l'éclat du cortège, comme en témoigne le distique brodé sur une bannière :

> La Grèce les céda ; Rome les a perdus ;
> Leur sort changea deux fois, il ne changera plus.

Les chevaux de la place Saint-Marc, le Gladiateur mourant, la Vénus du Capitole, l'Antinoüs, l'Apollon du Belvédère suivent l'oriflamme.

Second étendard et troisième vers :

> Artistes accourez! Vos maîtres sont ici !

Voici la « Transfiguration de Raphaël »,

des toiles du Titien, de Véronèse, enfin le buste de Brutus.

Au Champ-de-Mars, où tous les chars se réunissent, le Conservatoire exécute le *Poème séculaire d'Horace*, musique de Philidor, puis l'*Ode* de Lesueur.

Le lendemain, pour la continuation de la cérémonie, *Invocation à la Liberté*, *Symphonie*, deuxième audition du *Poème séculaire*, tandis que les Directeurs entassent des lauriers devant le buste de Brutus; enfin le *Chant du départ*, au moment où un magnifique aérostat s'élève au-dessus de l'autel.

*
* *

L'an VI a fini sur la première Exposition des produits de l'Industrie. Mars semble disposé à partager le sceptre de la France avec Apollon; on voit renaître les concerts olympiques, où les symphonies d'Haydn obtien-

ıent les suffrages des véritables amateurs.

Foule aux portes de l'Opéra, le 14 frimaire; c'est la seconde distribution des prix ıux élèves du Conservatoire, qui ouvrent la séance « par le chant sublime des combats ».

« Comme l'a si élégamment observé le citoyen François (de Neufchateau), écrit le *Courrier des spectacles*, cet hymne, pour avoir été chanté quelquefois par des bouches impures et sanglantes, n'en est pas moins un chef-d'œuvre, et les accents d'Apollon furent toujours des accents divins après que Néron eut touché la lyre. »

Piccinni, rentré la veille à Paris, se cachait modestement dans la foule; il est reconnu, conduit sur la scène où on l'acclame.

L'ex-rival de Gluck voit renaître ses jours de popularité à en juger par la réception solennelle qui lui est faite aux Menus-Plaisirs, le 9 nivôse suivant.

Pendant que Méhul, Cherubini, Lesueur vont à sa rencontre, Sarrette réunit les élèves dans la cour, leur retrace en quelques phrases la carrière du compositeur, son œuvre prodigieuse, ses cent quarante partitions. Des fanfares annoncent l'approche de Piccinni. Membres des deux conseils, délégation de l'Institut, musiciens célèbres l'attendent dans une salle ornée d'emblèmes; banquet, concert improvisé, échange de paroles émues, rien ne manque au programme.

*
* *

Le secrétariat de la rue Bergère n'enregistre pas seulement les demandes d'admission aux classes de l'Ecole; il inscrit également tous ceux qui aspirent à faire partie de l'Opéra. Il communique aux journaux la note demandant : « Une femme pour remplir les rôles d'enfants, tel que l'Amour dans

Orphée. » Il fait savoir que le théâtre de la République et des Arts est à la recherche d'un ténor; qu'une place est vacante dans l'orchestre.

Le Conservatoire nomme les jurés qui décideront le concours. « On voit ainsi se réaliser cette époque tant désirée où le talent, en obtenant tout de lui-même, ferme la porte à l'intrigue, à l'ignorance et aux caprices de l'homme puissant. »

*
* *

« Que les Beaux-Arts soient médiateurs entre les factions! Que la lyre d'Apollon fléchisse le cœur des Euménides! que le génie, la beauté, les vertus, les talents environnent enfin la République! » C'est en ces termes choisis que Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur, terminait son discours aux élèves du Conservatoire, le 29 nivôse de l'an VIII.

Le frère du premier Consul se livrait ce jour-là à un singulier gaspillage d'éloquence, et tout lui était matière à quelque phrase heureusement trouvée. Une scène de *Médée* ayant valu un triomphe à la citoyenne Chevalier, il lui remet en récompense les tragiques français et accompagne le prix de ces paroles chaleureusement applaudies : « Corneille à Médée vindicative, Racine à Médée suppliante ».

Suivant l'usage récemment établi, tout élève couronné est conduit par son professeur jusqu'à l'estrade occupée par le ministre sur la scène de l'Opéra; « ainsi le maître prend sa part d'une gloire dont il est le premier auteur. »

* * *

Deux musiciens disparaissent à quelques jours de distance : Della Maria, enlevé au

début d'une carrière marquée dès son aurore par l'éclatant succès du *Prisonnier* ; Piccinni, s'éteignant après des alternatives de triomphe et d'oubli, d'éclat et de misère.

Dès le lendemain du 18 Brumaire, Bonaparte avait créé, pour l'auteur de *Roland*, une sixième place d'inspecteur au Conservatoire. C'était, sous les dehors d'une récompense nationale, un don de 5,000 francs qui venaient adoucir ses derniers instants.

*
* *

L'an VIII assiste à une nouvelle organisation du Conservatoire, gouverné désormais par un directeur, cinq inspecteurs de l'enseignement (Méhul, Lesueur, Cherubini, Martini, Monsigny). On leur adjoint un secrétaire et un bibliothécaire (Langlé).

Trente professeurs de première classe, quarante-quatre de la seconde guident dans

les sentiers d'Apollon quatre cents élèves pris en nombre égal dans chaque département.

Catel et Berton sont titulaires de l'harmonie, Garat figure au nombre des maîtres de chant, Dugazon enseigne la déclamation. Piano : Boieldieu, Jadin, Ladurner. — Violon : Rode, Baillot, Kreutzer. — Flûte : Devienne, etc.

Les professeurs sont nommés à la suite d'un concours public passé devant le jury nommé par le ministre de l'intérieur. Déchiffrage dans toutes les clefs, exécution d'un morceau choisi par le candidat, interrogatoire sur la marche des accords, tel est le programme habituel de l'examen.

Le règlement intérieur a une certaine couleur militaire : les parents des élèves femmes exclus des classes, sauf de celles où la réunion des deux sexes est autorisée ; les délits punis par l'inscription sur le registre de police, dont

un extrait, affiché durant dix jours, est adressé à la famille des coupables. Quatre absences inexpliquées dans le mois entraînent le bannissement ; la même peine est infligée aux élèves qui manifesteraient des sentiments antirépublicains.

*
* *

Dans le cours de l'année suivante, le Conservatoire se signale par les fréquentes auditions de ses élèves.

Le 16 brumaire, en présence du premier Consul, accompagné de madame Bonaparte, dont chaque jour accroît la popularité, exécution du *Miserere* de Leo. Le *Journal de Paris* termine par une réflexion le compte rendu de la séance : « On a reproché au Conservatoire d'admettre les enfants des riches de préférence à ceux des pauvres. S'il était

vrai que les riches briguassent pour leurs enfants les places de notre Conservatoire, ce serait faire le plus bel éloge de l'enseignement qu'on y reçoit, ainsi que de la noblesse et de la bonne tenue de cet établissement. »

Nouveau concert le 23 nivôse; on y remarque le « citoyen Kalkbrenner, dont la *Décade* vanterait la grande supériorité si elle ne craignait d'ôter à cet intéressant élève l'idée qu'il peut s'élever encore plus haut. »

Le Conservatoire prête ses meilleurs élèves au Théâtre-Français pour les représentations du *Bourgeois gentilhomme*, mais le public ne se lasse pas de les entendre et accourt en foule, le 23 germinal, à leur troisième exercice.

Cette fois, le succès est pour le basson du citoyen Judas et le ministre de l'intérieur, adressant un ordre du jour aux jeunes gens artistes, fait don au triomphateur d'un instru-

ment « pour le dédommager de celui qu'il avait perdu à Marengo ».

En thermidor enfin, l'Ecole fête l'anniversaire de sa fondation et la pose de la première pierre de la Bibliothèque. Après le concert, un diner très brillant réunit musiciens et fonctionnaires publics, dont le ravissement est porté à son comble quand Dugazon improvise des couplets que l'assistance répète en chœur. Pour couronner la soirée, bal dans les jardins du Conservatoire.

L'an IX a été marqué d'une pierre blanche par les amis des Arts, et quand l'opéra fait entendre la *Création du Monde*, un gazetier, transporté par l'œuvre de Haydn, n'hésite pas à écrire : « Trois faits à jamais mémorables auront illustré la fin du dix-huitième siècle : le passage des Alpes, l'inauguration de l'Apollon du Belvédère et l'oratorio exécuté sur le théâtre de la République. »

* * *

Si grande est la foule, le 10 nivôse suivant à l'Opéra, que le représentant du *Journal des Débats* ne peut y trouver place, malgré les cinq billets dont il s'était prudemment muni.

A 6 heures et demie, des applaudissements enthousiastes saluent l'entrée du premier Consul dans la grande loge sur le théâtre : le commandant de sa garde et trois aides de camp l'accompagnent. Un peu plus loin, madame Bonaparte, avec sa famille et plusieurs généraux. L'ambassadeur ottoman et le prince de Nassau sont à peine remarqués.

Chaptal, ministre de l'intérieur, commence par les louanges de la paix le traditionnel discours ; mais sauf un éloge du cor, l'illustre chimiste fait dans son allocution la part très-mince à la musique ; il en explique le motif : « Je craindrais d'affaiblir les douces impres-

sions qu'ont laissées dans vos cœurs enivrés les sons harmonieux de la flûte, du hautbois, du basson, de la harpe, si j'essayais de vous en retracer le souvenir. »

Nicolas Roland, un Ardennais qui a triomphé à la classe de Garat, débute bientôt après dans la *Sémiramis* de Catel, à l'Opéra. On signale au même théâtre l'apparition du comédien Bonnet, qui chantait la haute-contre au Vaudeville pour gagner sa vie et la basse-taille au Conservatoire pour suivre sa vocation. Enfin, un autre élève est enlevé à coups de roubles par la Russie : c'est le premier hommage rendu à l'Ecole par l'étranger.

* * *

Mais le Conservatoire va connaître l'adversité. L'horizon se charge de nuées menaçantes; le gouvernement songe « qu'il a encore plus besoin de flottes que de concerts,

que notre marine importe plus que la musique au bonheur de tous », et l'an XI voit l'Ecole bien amoindrie.

Sarrette, qui en conserve la direction, n'a plus auprès de lui que trois inspecteurs : Gossec, Méhul et Cherubini. Le nombre des élèves est réduit à 300, celui des professeurs à 35, et encore faut-il, pour atteindre ce dernier chiffre, compter deux surveillants et le conservateur de la musique. Plus de classe de serpent ; le trombone et la trompette sont délaissés.

Le *Journal des Débats* s'abandonne au désespoir et, entraîné par l'indignation, l'écrivain se risque sur un terrain brûlant. « Si les anciennes maîtrises ont fourni des élèves de talent, c'est que les enfants de chœur, élevés à l'ombre du sanctuaire, se formaient une bonne constitution en même temps qu'ils recevaient de bons principes. Aujourd'hui, les

élèves du Conservatoire jetés au milieu d'une immense capitale avec une liberté dont, à leur âge, on ne sait encore qu'abuser, pourront devenir des musiciens, mais non pas des chanteurs..... » Après cette conclusion qu'ils sont de grands hommes à seize ans, des vieillards et des imbéciles à quarante, le moraliste, peu conséquent avec sa péroraison, se plaint que les plus vieux serviteurs aient été renvoyés.

*
* *

Silence complet autour du Conservatoire en 1803. — L'année suivante ne nous fournit plus d'anecdotes. — Puis vient le 18 mai, qui confère au premier Consul la dignité impériale ; la France entière suit les préparatifs du sacre, les journaux content, étape par étape, le voyage du souverain pontife.

Le 2 décembre, quand, dans Notre-Dame, l'Empereur reçoit la consécration du Pape, la

musique n'est pas oubliée. Trois cents artistes, dirigés par Rey et Persuis, exécutent les œuvres de Paisiello et de Lesueur. Aux côtés de Laïs, de l'Opéra, Kreutzer et Baillot, attachés à la chapelle impériale, représentent le Conservatoire.

CHAPITRE IV

LE PREMIER EMPIRE

Quelques jours avant le sacre, le bruit de la mort de Haydn s'était répandu dans Paris et le Conservatoire, jaloux d'honorer « le dieu de la symphonie », résolut de faire célébrer un service funèbre, d'y exécuter avec les plus belles œuvres du maître, le *Requiem* de Mozart, et le *De Profundis* de Gluck.

La nouvelle parvint aux oreilles de Haydn, fort surpris mais très-flatté de cet honneur prématuré. Le trépas fut démenti — mais le Conservatoire tenait son *Requiem* et le produi-

sit quand même, avec une succès prodigieux.

L'orchestre de la rue Bergère atteint à cette époque une telle renommée, le public montre un si vif désir d'applaudir le merveilleux ensemble des élèves de l'École, que les exercices se multiplient et deviennent de véritables concerts. On se dispute les places, dont le tarif est établi pour 1805 aux prix suivants :

Parquet et galerie du rez-de-chaussée : 3 francs.

Loges du rez-de-chaussée : 4 francs.

Premières loges : 5 francs.

Première galerie : 4 francs.

D'anciens élèves de la rue Bergère ne dédaignent pas de figurer au programme. Voulant prouver sa reconnaissance au Conservatoire, qu'elle a quitté pour l'Opéra, madame Branchu prend part au septième exercice de la rue Bergère.

Le 26 avril, à la demande des dilettantes qui n'ont pas trouvé place à la première exécution du *Requiem*, l'École réclame l'hospitalité de Saint-Germain l'Auxerrois. Un prix unique de 6 francs est établi pour toutes les places, et la recette est consacrée aux familles des artistes décédés.

En 1806, les exercices reprennent, aussi fréquents, mais toujours retardés « par les maladies régnantes, » par l'indisposition de madame Duret Saint-Aubin, par l'étude de la *Bataille d'Austerlitz*, symphonie militaire de M. Jadin.

Le 9 février, l'Empereur a accordé audience au directeur et aux inspecteurs du Conservatoire. Il assure que sa protection leur sera continuée, et accepte la collection des ouvrages élémentaires composés pour les différentes classes.

L'Italie, qui avait été l'inspiratrice de

l'école royale, prend, à son tour, exemple sur la rue Bergère. Au mois d'avril 1805, Marescalchi, ministre des relations extérieures, écrivait à Sarrette qu'un Conservatoire allait être établi à Milan et qu'il ne saurait prendre de plus parfait modèle que celui de Paris.

Un hommage plus précieux encore va être rendu par Haydn, dont les symphonies figurent à chaque exercice. Cherubini, chargé par le Conservatoire de lui remettre une médaille d'or, rapporte, en mars 1806, une lettre reconnaissante du maître autrichien. — « Je vous prie, messieurs, de recevoir mes remerciements et de les faire agréer aux membres du Conservatoire, au nom desquels vous avez eu la bonté de m'écrire. Ajoutez bien que tant qu'Haydn vivra, il portera dans son cœur le souvenir de l'intérêt et de la considération qu'ils lui ont témoignés. »

*
* *

Revues et journaux, au commencement de 1807, appartiennent aux bulletins de la Grande Armée, aux décrets signés de Varsovie. Les innombrables victoires, les triomphes ininterrompus de l'Empereur n'empêchent pourtant pas Paris de prendre, en rangs serrés, le chemin de la rue Bergère, où le premier exercice est donné le 11 janvier.

En février, l'encombrement est plus grand encore pour entendre le *Requiem* de Mozart et une symphonie de Beethoven; « il y avait dans la salle beaucoup de monde et de très beau monde, et, de l'avis général, les exercices acquièrent chaque jour un nouveau degré d'intérêt. » Au cinquième concert, l'affluence sera telle que le même programme doit être affiché pour le dimanche suivant.

Le *Journal de Paris* enregistre une attris-

tante nouvelle : « Le célèbre Haydn ne voit pas sans une mélancolie profonde s'éteindre le beau génie qu'il a reçu de la nature. »

Résultat inattendu de cette funèbre annonce : exécution d'une symphonie de Mozart et de l'ouverture de *la Clémence de Titus*.

Accompagnée des dames de la cour et du ministre de l'intérieur, l'Impératrice vient au neuvième exercice pour l'audition du *Stabat* de Pergolèse. La salle se lève et l'acclame quand elle paraît.

Retardée par la translation aux Invalides de l'épée de Frédéric le Grand, la douzième et dernière séance offre au public une sonate de piano composée et exécutée par Zimmermann, un air varié pour violon dont Habeneck aîné, auquel l'Impératrice venait d'accorder une pension de 1200 francs, est à la fois l'auteur et l'interprète. — Tout en blâmant l'étrangeté de cette exhibition, les critiques

n'ont pas assez de fleurs pour le Conservatoire, si bien que l'administration de l'école se plaint en une lettre adressée au *Journal de l'Empire* : « Les artistes ne verront-ils pas un outrage dans ces éloges accordés à des élèves ? »

*
* *

Décrété le 3 mars 1806, pour l'enseignement spécial du chant, le pensionnat ne date réellement que du 1er janvier 1808. — Douze hommes, six femmes sont instruits, nourris, logés rue Bergère par le gouvernement. Une circulaire adressée aux préfets les prie de signaler au ministère ceux de leurs administrés qui ont de la voix et désirent suivre la carrière lyrique.

Les exercices se succèdent, plus courus encore. Au troisième, on fait un bienveillant accueil à un concerto de violon joué par

M. Mazas; l'auteur, dont nous aurons plus d'une fois à reparler, est un jeune amateur : M. Auber.

Les élèves sont parfois autorisés à se faire entendre en dehors des murs de l'école ; ils sont le grand attrait du concert donné par Habeneck à la salle Olympique.

Des classes de déclamation ont été fondées, rue Bergère, l'année précédente et confiées à Monvel, Talma, Dazincourt, Lafond et Fleury. — Le 19 mai 1808 a eu lieu le premier examen; mesdemoiselles Rose Dupuis et Maillard s'y font remarquer, mais leur succès disparaît devant celui du jeune Bican, âgé de douze ans, « qui a un excellent masque de Crispin et une vérité parfaite ».

Un petit prodige chasse l'autre : on oublie Bican pour vanter Cornu, premier enfant de chœur de Notre-Dame, dont la chapelle a fait entendre une messe surprenante.

La distribution des prix est le dénouement obligé de toute année musicale. — Elle se célèbre à l'Institut. Élèves médecins, pharmaciens, lycéens, peintres, sculpteurs, architectes sont mêlés aux lauréats du Conservatoire. Satisfaire toutes ces républiques en un seul discours serait impraticable, et l'oraison ministérielle est remplacée par un petit concert longuement applaudi.

* * *

Le monde musical est en émoi. Des affiches posées à travers Paris annoncent que le sieur Dabasse, traiteur, rue des Prouvaires, offre des repas en musique sans rétribution spéciale; l'orchestre, qui se fait entendre de 1 heure à 10 dans ses salons, est composé d'élèves du Conservatoire. — Comment le ministre a-t-il accordé aux jeunes artistes la permission de charmer les clients du restaurateur ?

On fut vite rassuré : il s'agissait d'anciens élèves — et le 1er février 1809 les mélomanes retrouvaient leurs chers exercices, se pâmaient à un allegro d'Haydn et à un air *de la Création.*

Mais le maître viennois a un rival : Méhul veut se risquer dans la symphonie et les élèves ont la gloire d'interpréter cet essai déclaré sublime. La seconde symphonie est donnée une semaine après, avec un succès tel qu'on la redemande.

Méhul ne laisse pas refroidir l'enthousiasme des Parisiens ; la troisième symphonie leur est offerte le 21 mai et on s'accorde à dire qu'elle fait époque. Kreutzer, entraîné par l'exemple, confie aux musiciens favoris des fragments de son opéra d'*Abel.*

Le Conservatoire a une si haute réputation à présent qu'il fera seul les frais du concert donné par l'Hôtel de Ville pour l'anniversaire

du couronnement et d'Austerlitz. Devant l'Empereur et l'Impératrice, qu'entourent le Roi et la Reine de Westphalie, le Roi et la Reine de Hollande, la Reine d'Espagne, le Roi et la Reine de Naples, les Rois de Wurtemberg et de Saxe, l'orchestre et les chœurs des élèves attaquent le *Chant triomphal* de Catel.

*
* *

Le premier exercice donné en 1810 est une apothéose d'Haydn, mort au moment où Napoléon entrait dans Vienne.

Un écusson, soutenu par des guirlandes, suspend au-dessus de l'orchestre le nom du musicien, et le concert débute par un chant funèbre écrit pour la circonstance par Cherubini. — L'auteur du poème a voulu garder l'anonyme, malgré la beauté de vers fort appréciés, parmi lesquels on cite :

Ce cygne, dont la gloire avait rempli le monde,
Expire en murmurant des sons harmonieux.

Viennent ensuite les chœurs d'*Orfeo*, le *Benedictus*, un concerto de violon arrangé par Kreutzer sur des motifs du maestro.

A cette manifestation, Méhul riposte par une quatrième symphonie. Les habitués du Conservatoire, surpris à la première, transportés à la deuxième, ravis aux cieux par la troisième, semblent un peu apaisés cette fois, et quelques journaux declarent l'œuvre nouvelle inférieure aux productions allemandes.

Trois jours avant le mariage de l'Empereur avec l'archiduchesse Marie-Louise, sixième exercice, dont les honneurs sont faits aux compositeurs autrichiens.

Les attaques recommencent dans certaines feuilles contre le Conservatoire. On accorde que la musique instrumentale y est suffisante, mais, en revanche, quels sujets remarquables a-t-il donnés à la scène ? — Les partisans de l'École répondent par une kyrielle de noms

illustres. Mais la meilleure défense sera l'exercice du 6 mai, où nombre d'auditeurs ne peuvent pénétrer, et où des fragments d'*Idoménée* sont écoutés avec transports.

Une semaine après la douzième et dernière séance, les élèves et les pensionnaires sont convoqués de nouveau à l'Hôtel de Ville, où Leurs Majestés arrivent après avoir traversé aux flambeaux une partie de la capitale. Une cantate d'Arnault, mise en musique par Méhul, ouvre le concert.

*
* *

1811. — Paris, l'Empire entier attendant avec anxiété la prochaine délivrance de l'Impératrice, et les nouvelles du Conservatoire tiennent peu de place dans les journaux. — En s'écrasant devant la terrasse du bord de l'eau pour voir passer Marie-Louise, on raconte qu'au dernier exercice de longs applaudisse-

ments ont encouragé le jeune Herold, qui a supérieurement joué le concerto de Dussek.

Le 20 mars, les salves d'artillerie annoncent la naissance du Roi de Rome ; madame Blanchard s'élève en ballon pour répandre sur son chemin la bonne nouvelle ; Paris s'illumine, un feu d'artifice éclate place de la Concorde. On devine que le concert du 21 passe fort inaperçu.

Les huit séances suivantes se donnent devant des salles combles ; on en commente les programmes, mais ces monceaux de critiques, fort louangeuses d'ordinaire, présentent un médiocre intérêt.

Pour célébrer le baptême du Prince Impérial (9 juin), l'Hôtel de Ville reçoit les souverains. Le Conservatoire y interprète, avec Lays, le *Chant d'Ossian* de Méhul. Une partie des choristes est cachée dans une tribune élevée ; l'effet ainsi obtenu est fort admiré.

La semaine suivante, même cantate dans le même Hôtel de Ville devant le maire de Rome, le podestat de Milan, les députés des grandes cités de l'empire.

Inauguration de la nouvelle salle d'exercices, construite sur les plans de Delannoy, le 7 juillet. Une composition en l'honneur du Roi de Rome a été écrite par Cherubini, Méhul et Catel.

Les plus brillants artistes sortis de l'Ecole, mesdames Branchu et Duret, mesdemoiselles Himm et Goria, Nourrit, Eloy, Dérivis, ont tenu à honneur d'y reparaître ce jour-là.

C'est aussi dans la nouvelle salle qu'est célébrée la distribution des prix, présidée par M. de Rémusat.

*
* *

Il est temps d'apporter quelque variété aux séances ; le Conservatoire prévient les amis

de la musique qu'ils entendront chez lui des concerts « à grands chœurs » ; aux fervents de l'art dramatique, on offrira les classes de déclamation.

La Création, de Haydn, est donnée le 16 février 1812, sous la direction d'Habeneck, qui, depuis quelque temps, conduit tous les exercices. Pour la circonstance, la salle a été repeinte ; cette restauration, sept mois après l'ouverture, donne une idée rassurante des ressources de la rue Bergère.

Le dimanche suivant, séance dramatique. Fragments de *Phèdre* et de *l'Obstacle imprévu* ; pour la déclamation lyrique, le deuxième acte des *Danaïdes* et une scène du *Magnifique*.

Jusqu'à la fin de mai, les deux genres alternent avec des fortunes diverses. Passages d'*Athalie* ou scène de l'enfer d'*Orphée*, *Festin de Pierre* ou *Tableau parlant*, les opéras les

plus pompeux, les tragédies grecques et romaines se jouent sans décors, avec les costumes du jour. — Quelques donneurs de conseils proposent de confier à un simple lecteur les classes de déclamation, tout disciple s'obstinant à imiter son professeur jusque dans ses défauts ; mais on ne prête nulle attention à de semblables avis.

De l'uniformité des séances naît cependant un ennui qui va grandissant, et, à l'un des derniers exercices, la voix de Levasseur est arrivée fort à propos pour secouer l'engourdissement du public.

En septembre, le prix de composition est décerné à Herold ; c'est aussi le moment où Franconi entreprend une tournée à travers la France, et on songe au cerf Coco infiniment plus qu'au jeune musicien.

Citons au passage le décret de Moscou, qui porte à 36 le nombre des pensionnaires entre-

tenus au Conservatoire : dix-huit pour le chant, autant à destination du Théâtre-Français.

*
* *

La musique perd de ses droits en 1813 ; villages et cités se cotisent pour offrir à l'Empereur des chevaux équipés ; le clergé, la banque, les avocats, les campagnes et les préfectures l'aident à fortifier son armée. — Les exercices du Conservatoire reprennent quand même le 21 février, panachés de musique et de prose, de poésie et de concertos. Parmi les élèves de comédie, mademoiselle Thénard et Samson, absolument éclipsé par son camarade Perlet, un comique déjà plein de génie.

L'affluence est toujours énorme, et l'Ecole a soin de multiplier les symphonies, sachant combien le public aime son jeune orchestre

plein de feu et de talent, trouvant un bonheur d'artistes là où d'autres ne voient qu'un travail.

Aucun ministre à la distribution des prix, célébrée le 13 décembre seulement. Baptiste aîné pleure Grétry et les maîtres morts dans l'année, Sarrette distribue les lauriers, et un exercice entremêlé de musique et de déclamation termine la journée.

*
* *

Les alliés pénètrent en France, chaque jour les rapproche de Paris et les bals masqués continuent à l'Opéra. Nicolo fait applaudir *Jocondè*, la vogue des pantomimes équestres reste la même au Cirque ; seul, le Conservatoire demeure silencieux.

Le 1er avril 1814, dans un entr'acte du *Triomphe de Trajan*, on force Lays à chanter la gloire du roi de Prusse et de l'empereur

Alexandre sur l'air « Vive Henry IV » ; les théâtres font assaut de pièces de circonstance. Redevenue « royale, » l'École ouvre ses portes au public, qui témoigne peu d'empressement (10 avril).

Invité à prendre sa part des réjouissances organisées pour l'entrée de Louis XVIII, le Conservatoire se réunit autour de la statue du Béarnais ; tandis qu'il exécute « les morceaux les plus chers à la nation », de jeunes demoiselles vêtues de blanc présentent des fleurs et madame Blanchard s'élève vers l'azur.

L'empereur de Russie et le roi de Prusse sont reçus solennellement au quatrième exercice, dont le grand succès est pour Habeneck.

Dernière réunion le 13 juin. La rue Bergère n'est pas plus épargnée que tant d'autres créations de la République ou de l'Empire ; supprimée en décembre, elle ne reprend sa place au soleil que durant les Cent jours.

*
* *

Un décret impérial du 26 mars rend au Conservatoire ses anciens domaines ; Sarrette, les inspecteurs et les professeurs sont rétablis à leurs postes et la grande salle voit reparaître le buste de Napoléon.

Il faut regagner en hâte le temps perdu : les prix décernés en 1814 sont distribués ; on presse les répétitions des exercices, et le 30 avril, l'orchestre des élèves prouve qu'il a conservé sa même perfection.

Le 11 juin, troisième exercice dans lequel la musique et la déclamation fraternisent avec un inégal succès. — Quelques jours après, l'Empereur n'était plus que Bonaparte, et le Conservatoire allait une seconde fois expier sa fidélité.

CHAPITRE V

LA RESTAURATION

(1815-1830)

« Vous devez, monsieur, quitter sans délai l'appartement que vous occupez, et vous regarder dès ce moment comme n'ayant plus la direction du Conservatoire. » — Transmise à la rue Bergère, le 26 décembre 1814, cette révocation peu déguisée inaugurait les rapports officiels de Sarrette avec la Restauration.

Les Cent jours ne devaient pas apaiser l'hostilité de Louis XVIII, et, le 17 no-

vembre 1815, un nouveau décret arrachait le directeur à l'école qu'il avait gouvernée durant vingt-six ans.

Les mots « Conservatoire de Musique », gravés à l'entrée de la rue Bergère, font place à l'inscription « Intendance des Menus-Plaisirs du Roi. » Faubourg Poissonnière, des lettres d'or indiquent au passant la porte des « Magasins des Menus-Plaisirs. »

Pour rendre la transformation plus complète, on annonce que l'Ecole sera probablement transportée au petit hôtel Labriffe, rue de Bourbon, faubourg Saint-Germain.

* * *

Désormais les journaux ne s'occupent plus de la maison, jadis sujet de tant de copie. Une ligne pour citer quelque projet de réorganisation, pour discuter un budget. Et quand, le 1er avril, l'Ecole royale de chant et de décla-

mation ressuscite avec une allocation de 80,000 francs, bientôt réduite, la nouvelle cause peu d'émotion.

Perne, nommé administrateur et inspecteur général, n'était pas un inconnu pour les musiciens. Choriste, puis contrebassiste à l'Opéra, professeur adjoint au Conservatoire impérial, auteur d'une messe de Sainte-Cécile, il était renommé pour son savoir, une érudition telle qu'il avait eu cette étrange fantaisie de transcrire *Iphigénie en Tauride* avec la notation grecque.

Nommés aux classes de composition : Cherubini et Méhul ; fugue et contrepoint : Eler ; harmonie : Dourlen ; accompagnement pratique : Daussoigne. — Au chant : Garat, Blangini, Martin et Guichard ; Halévy, professeur adjoint de solfège.

Piano : Pradher, Louis Adam, Zimmermann et mademoiselle Michu. Violon : Kreut-

zer et Baillot, ayant pour survivanciers Kreutzer jeune et Habeneck. — Titulaires de la déclamation : Saint-Prix, Fleury, Baptiste aîné, Michelot.

L'Ecole, où le pensionnat est aboli, dépend de Papillon de la Ferté, intendant de l'argenterie, Menus Plaisirs et affaires de la chambre du Roi.

* * *

L'Hôtel de la rue Bergère, la grande salle des exercices serviront souvent à des exhibitions variées. — Le 3 juin, la famille royale y visite la corbeille de noces de la duchesse de Berry et passe deux heures « dans ce lieu enchanté! » — Au mois d'août, pour inaugurer le buste de Louis XVIII, grande solennité, pièce allégorique de Désaugiers, ornée de force couplets dont la prosodie sonne étrangement sous les lambris du Conserva-

toire. Témoin cette strophe, chantée sur l'air du « Parnasse des Dames » :

Sous quelque forme qu'il paraisse,
Dans tout pays on trouvera
Qu' l'esprit, la bonté, la sagesse
Sont la monnaie de ce Louis-là.

Ballet par les élèves de l'Académie, bouquets offerts aux dames et nombreux rafraîchissements.

Une simple mention pour l'orchestre des élèves dans la distribution des prix de l'Institut.

Même disette l'année suivante.

Appelé pour une fête de charité, Munito triomphe, rue Bergère. Le célèbre caniche joue aux dominos, distingue les couleurs, additionne et multiplie : son succès surpasse celui des artistes du Théâtre-italien.

Le 19 mai, un concours est ouvert pour les admissions à l'Ecole primaire de chant fondée

par Choron et regardée comme classe de l'École royale. « Dix élèves, de 7 à 15 ans, y seront élevés, éduqués, logés et nourris aux frais du Roi. Les parents, en présentant leurs enfants, souscriront un acte d'apprentissage. »

Exercices musicaux des jeunes aveugles. Société des Enfants d'Apollon, points d'orgue de madame Catalani et autres annonces de concerts emplissent les journaux ; mais nous ne retrouvons le Conservatoire qu'à l'Institut, où il exécute une symphonie du comte Lacépède, amateur, puis, le 21 octobre, à Saint-Vincent-de-Paul, où il est représenté aux obsèques de Méhul. — Extrait de l'oraison funèbre prononcée ce jour-là, par Bouilly, de l'Académie française, s'adressant aux jeunes compositeurs : « Quand il déposait sur vos fronts modestes les lauriers du premier triomphe, oh ! retracez-nous bien l'ivresse qui

se peignait sur tous ses traits, les pleurs délicieux qui s'échappaient de ses yeux pleins de flammes. »

* * *

Silence complet autour des élèves, durant les sept premiers mois de 1818. Vers la fin d'août seulement, au rétablissement de la statue d'Henri IV, ils paraissent sur le Pont-Neuf, et, dirigés par Berton, jouent des airs nationaux « et autres morceaux analogues à la fête. »

Le 8 septembre, exercice rue Bergère : son résultat est fort médiocre. Salle presque vide ; au programme, deux actes de *la Vestale*, fragments d'*Orphée*, de *Didon*, du *Rossignol*, choisis parmi les plus difficiles, faiblement interprétés par mademoiselle Kaiffer et Dupont. L'orchestre joue trop vite et on attribue cet allegro ininterrompu au feu de la jeu-

nesse. Le succès de la séance va à la harpe de M. Prumier.

Depuis trois ans, les concours étaient supprimés ; novembre voit leur résurrection ; mais les prix ne sont distribués que le 14 janvier 1819, sous la présidence de M. de Pradel, directeur général de la maison du Roi. Un discours retrace l'histoire de l'Ecole à sa création, glisse rapidement sur l'intérim de l'Empire et chante les nombreuses faveurs accordées à la musique par Louis XVIII.

Les variations composées et exécutées par le jeune Herz obtiennent tous les suffrages.

Les marques de la sympathie royale n'abondent pas durant l'année. Un exercice, le 4 avril, puis le calme le plus complet. — Annonce de la prochaine construction du Gymnase Dramatique, qui s'attachera les élèves de l'Ecole et deviendra une pépinière pour le Théâtre-Français et les scènes lyriques.

Le prix de Rome décerné à Halévy, *le Barbier* de Rossini alternant avec celui de Paisiello, la visite de Choron et de Plantade à l'Ecole de musique de Lille, dont le budget a été porté à 4,000 francs, tels sont les principaux événements de 1819, couronnés le 2 décembre par la distribution des prix. Toute fière du succès de Tilmant, qu'elle pensionnait à Paris, la ville de Valenciennes lui fait remettre une médaille.

* * *

1820. On désire vivement que le fils de Mozart, qui étonne l'Allemagne par ses compositions, vienne à Paris, où les concerts vont être nombreux. Mais l'assassinat du duc de Berry éteint tous les bruits de fête.

Relâche de neuf jours dans les théâtres. La Comédie-Française et Feydeau reçoivent 30,000 francs d'indemnité, l'Odéon, 20,000,

les autres scènes 15,000. Etant à la charge de la liste civile, l'Opéra et les Italiens n'ont pas part aux largesses.

*
* *

Egaré certain soir d'août dans les jardins de Tivoli, un journaliste y aperçoit Choron escorté de ses vingt élèves, et le désigne aux promeneurs. Entouré, supplié, le maître consent à organiser un concert dans lequel « ses intéressants virtuoses » font merveille.

*
* *

Des troubles éclatent en province : des explosions jettent la terreur dans les Tuileries ; au milieu du calme le plus profond, l'École poursuit sa monotone existence.

L'Hôtel de Ville fête, le 2 mai 1821, le baptême du duc de Bordeaux ; l'Opéra et l'Opéra-Comique font seuls les frais de l'inter-

mède musical. Si les exercices reprennent, nul ne songe à s'en inquiéter et, aux concours, force est d'avouer que jamais les études n'ont été plus faibles. On ne trouve à citer que le jeune Alkan, lauréat de solfège, à peine âgé de huit ans. Les classes de chant ont été désespérantes. Quant à la fugue, elle inspire cette réflexion à un critique : « Pourquoi former des compositeurs dans un pays où la composition ne mène à rien ? »

La note gaie de l'année nous est fournie par le *Journal des Deux-Sèvres*. En novembre, paraît une annonce dont se sont inspirés, par la suite, les dentistes en villégiature : « Choron va passer à Niort le 21. Ceux qui ont de la voix peuvent se faire inscrire à la mairie. Qualités requises : extérieur agréable, très belle voix, grandes dispositions, intelligence, goût, âme, sagesse, docilité, principes moraux et religieux. »

* * *

Musique partout, sauf au Conservatoire, en 1822. Chez les aveugles, dans les lycées, au cercle des Arts, les séances sont innombrables ; le Gymnase lui-même donne des concerts spirituels, « dans lesquels reparaîtra une artiste aimée, après une absence justifiée par le titre d'épouse ». Les comédiens anglais sont hués à l'Ambigu par une salle qui ne peut supporter ce langage barbare.

La retraite de Perne, remplacé par Cherubini, rappelle l'attention sur l'Ecole royale. Le nouveau directeur veut rétablir le pensionnat, en ayant soin que les élèves des deux sexes n'aient de communication qu'à l'heure des cours et ne voient les externes que dans les classes. Des inspections journalières rétabliront la discipline.

Le jeune Alkan, qui a commencé le piano

il y a dix mois seulement, est jugé digne d'un accessit.

Voyant que le Conservatoire suit une route nouvelle, les redresseurs d'abus s'attaquent aux théâtres. — « L'Académie royale de musique ne tombe plus; elle s'écroule... On ne devrait pas pousser l'imprudence jusqu'à admettre les étrangers aux représentations actuelles ; il est des choses qu'il faut faire en famille. » On propose de graver au fronton de l'Opéra : « C'est le paradis des yeux et l'enfer des oreilles. »

* * *

Pour les exercices de l'année 1823, la rue Bergère reprend le système inauguré par l'Empire : musique alternant avec la déclamation. Le nom d'Auber figure sur plusieurs programmes.

Lays quitte la scène après quarante-trois

ans de service; Garat meurt; mademoiselle Mézeray s'éteint; le jeune Massart, de Liège, qui compte dix printemps, donne un concert au Vaux-Hall.

Signalée vers la fin de l'année, l'invention de M. Sudre, une langue musicale, s'appliquant à tous les instruments. Plusieurs virtuoses soutiennent une longue conversation restée fort mystérieuse pour les invités.

*
* *

Faisant suite au défilé des petits prodiges, Liszt vient étonner Paris (mars 1824). La pianiste de l'impératrice de Russie riposte par un concert auquel l'orchestre de l'École prête son concours; c'est alors la Lyre harmonique qui convoque les amateurs à ses séances. Enfin, pour couronner cette orgie musicale, les concours de piano sont si brillants qu'il faut décerner six premiers prix : deux

à la classe d'Adam; quatre à celle de Zimmermann.

12 septembre. — Louis XVIII agonise; par ordre du ministre de l'intérieur, tous les théâtres du royaume font relâche. La Bourse, les musées demeurent fermés jusqu'au 24.

Tandis que Monsieur est salué du nom de Charles X, que Victor Hugo consacre une ode enthousiaste à la mémoire du feu roi, des messes solennelles s'organisent de toutes parts, dans lesquelles la musique n'est pas oubliée.

Orchestre et artistes de l'Odéon exécutent à Saint-Sulpice le *Requiem* de Vergne, élève de Reicha; la messe de Desvignes est chantée à Notre-Dame, et les frais sont payés par les loueurs de voitures de place. Les agents de change font célébrer un service aux Petits-Pères, musique de Plantade et de Lesueur. Le roi décore Sébastien Erard, Cherubini

compose la messe des funérailles, Spontini écrit plusieurs morceaux pour les prières dites à Berlin.

Entraînés par l'exemple, les élèves de l'Ecole royale, auxquels se joignent les artistes les plus connus, donnent à Saint-Sulpice, le 19 septembre, le *Requiem* de Mozart, mais seulement en mémoire des condisciples récemment décédés.

Huit jours plus tard, le secrétaire chargé du département des beaux-arts déclare en son discours que « ce bel établissement doit être de nouveau l'admiration des étrangers et l'orgueil de la France. » Barbereau reçoit le premier prix de composition ; le second est décerné à Le Couppey, élève de Pradher. Dans le concert qui clôt la cérémonie, on admire la magnifique voix de Serda, et Beauvallet est applaudi dans le rôle d'Hamlet.

Rossini est le dieu des Parisiens; inter-

prétés par Pasta, Mombelli, Cinti, par Zuchelli et Bordogni, ses ouvrages se succèdent à l'Opéra-Italien. A l'Ecole royale, Habeneck, nommé directeur honoraire, renonce à son titre devant les réclamations, les mauvaises volontés, les dissentiments auxquels il ouvrirait carrière.

*
* *

1825. L'année du sacre. — On est tout aux apprêts de la solennité : les ambassadeurs extraordinaires arrivent, les Franconi sont appelés à Reims; aux Menus-Plaisirs, exposition des ornements sacerdotaux; dernières répétitions par les musiciens du roi de la messe de Lesueur, de celle du sacre de Cherubini, du *Te deum* de Plantade.

Charles X rentre à Paris, et les spectacles de circonstance de pleuvoir : cantate de Soumet et Lesueur, à l'Hôtel de Ville ; *Pha-*

ramond, à l'Opéra, et, remarqué entre tous, *il Viaggo a Reims*, de Rossini, chanté par madame Pasta et toutes les gloires du Théâtre-Italien. L'École royale reste muette.

*
* *

La retraite de madame Branchu, qui paraît une dernière fois sur la scène de l'Opéra, entourée de Talma, de Lays, de mademoiselle Mars, de Vestris; le succès de fanatisme de *la Dame blanche;* l'incendie du Cirque Olympique, au bénéfice duquel tous les théâtres vont jouer; *Marguerite d'Anjou*, de Meyerbeer, à l'Odéon; des concerts « en faveur des malheureux Grecs », voilà le bilan de 1826.

Une élève de l'École, mademoiselle Bibre, admise à débuter à l'Opéra, n'ajoute rien à la gloire de la rue Bergère, puisqu' « elle n'est remarquable que par les avantages physiques ».

Pour la première fois cependant, depuis plusieurs années, les classes de chant sont jugées dignes de premiers et de seconds prix, mais cette décision semble dictée au jury par le désir de cacher au profane la décadence de l'École. Le nom de Chevillard, dans la classe de violoncelle, surnage seul parmi des flots de lauréats ignorés.

Aussi la faveur publique va à l'Institution royale de Musique religieuse, où les élèves de Choron font merveille, où les abonnements aux six exercices sont rapidement souscrits.

*
* *

Les examens de 1827 sont un désastre.

« La décadence du Conservatoire ne laisse aucun espoir pour l'avenir. Le dernier concours a fait connaître l'affreux déficit des classes de chant. »

Le vol des diamants de mademoiselle Mars arrive à point pour fournir aux journaux d'autres variations.

*
* *

Un coup d'État inaugure l'année 1828; le *Moniteur* l'annonce en ces termes :

« Depuis longtemps, on critiquait le mode d'enseignement de la déclamation. On l'a séparée de l'établissement pour la rattacher au Théâtre-Français et la placer sous la direction du Commissaire royal près ce théâtre. Par ce moyen, les élèves seront appelés aux représentations publiques, à proportion de leur intelligence et de leurs progrès, et la pratique deviendra la base du nouvel enseignement. »

Les classes de déclamation lyrique conservées Faubourg-Poissonnière, sont confiées à

Adolphe Nourrit et à Michelot : le piano, considéré comme « une source de misère plutôt qu'un bienfait », a ses cours réduits de moitié. Parmi les professeurs admis à la retraite : Saint-Prix, Plantade, Blangini, Berton fils, Pradher.

Le Corsaire, journal des théâtres, blâme fort le gouvernement d'avoir sacrifié le Conservatoire à une économie de 15,000 francs, « tandis qu'on paye 30,000 francs à M. Rossini le titre ridicule d'inspecteur du chant en France. » Mais la vogue du maestro est sans égale ; *le Siège de Corinthe*, *Othello*, *la Donna del Lago*, *Moïse*, *Sémiramide*, *le Barbier*, *Tancredi*, *la Gazza Ladra*, *Cenerentola*, *l'Italiana in Algeri*, alternent dans l'espace d'un mois sur les affiches de l'Opéra et du Théâtre-Italien. Dans un bal masqué, il arrive sous le costume d'Orphée et le déguisement semble tout naturel.

*
* *

Une date célèbre : le 9 mars, qui voit la première réunion de la Société des concerts. On a voulu rendre à l'École son ancienne splendeur, et grands et petits, maîtres ou élèves, ont rivalisé d'ardeur.

Le rédacteur des *Débats* ne peut maîtriser son enthousiasme au sortir de la séance consacrée à l'apothéose de Beethoven : « Après un trop long interrègne, Euterpe a ressaisi le sceptre de l'harmonie ; sa maison de plaisance est toujours dans la rue Bergère... »

Le cor à ventilles, admirablement joué par Meifred, un concerto de Rode interprété par Sauzay, et surtout la *Symphonie héroïque*, que conduisait Habeneck, ont été acclamés.

A la même époque, ouverture de la classe de déclamation dirigée, rue Chantereine, par Cartigny, sociétaire du Théâtre-Français ;

exercices publics, représentations fréquentes auxquelles la presse prend grand intérêt. Nous lisons que madame Jules a devant elle un avenir brillant ; qu'il faut beaucoup attendre de mademoiselle Amélie, de MM. Henry et Auguste ; c'est un défilé complet du calendrier.

L'année 1828 est aux innovations. Après les grandes séances qui ramènent la foule à l'hôtel des Menus-Plaisirs, voici les concerts d'émulation (19 juin) qui mettent en ligne tous les jeunes élèves. Chef d'orchestre, solistes, instrumentistes et choristes font partie de l'école ; au pupitre, conduisant deux ouvertures de Thys et de Prévost, Elwart, qui, avec La Couppey, a eu la première idée de ces concerts.

A la veille du quatrième, interdiction faite aux élèves-femmes de prendre part aux exercices ; leurs rôles seront confiés aux « ténors aigus ».

Cette méthode inattendue donne d'assez piètres résultats, et le concours de chant n'est pas moins lamentable que les années précédentes.

A la distribution des prix, le violon d'honneur est partagé entre Artot et Milault. On les a vigoureusement applaudis, mais, de l'avis de tous, ils sont loin d'égaler le jeune Sivori et le jeune Massart, dont les concerts ont fait fureur dans le courant de l'hiver.

La vogue croissante des séances de musique inspire à M. Paston, professeur d'harmonie, de guitare, de violon, etc..., l'idée d'une école destinée aux amateurs. Le Conservatoire de la lyre harmonique promet monts et merveilles dans son installation de la galerie Vivienne.

* * *

1829. — Le torrent musical est déchaîné. A

l'Opéra, à l'Opéra-Comique et au Théâtre-Italien, vient se joindre une troupe allemande qui donne *Fidelio*, *die Zauberflöte*, *Freischütz;* déjà on parle de la prochaine apparition de *Guillaume Tell*. Représentations à bénéfice, exercices de musique religieuse, Enfants d'Apollon, Gymnase musical battent leur plein; et, dans cet encombrement, il est place encore pour les concerts d'émulation. Les amateurs restent fidèles aux séances de la rue Bergère : ils se plaisent à encourager dans ces fêtes de famille le talent naissant de Barroilhet.

Les programmes y sont moins pompeux qu'à la société ; certain jour « Tolbecque a excité l'hilarité dans une chansonnette de Béranger, *l'Aveugle de Bagnolet*, en imitant la vielle sur son violon ».

Parmi les élèves de l'École, Berlioz choisira ses premiers interprètes, leur confiera le concert des Elfes (sextuor de *Faust*) exécuté

à son audition du premier novembre, entre l'ouverture des *Francs Juges* et le *Resurrexit*.

*
* *

La lutte romantique est vive quand s'ouvre 1830. *Hernani* au Théâtre-Français, à l'Odéon *Stockholm et Fontainebleau;* Victor Hugo et Alexandre Dumas se maintiennent sur l'affiche, malgré les attaques les plus violentes. Madame Schrœder-Devrient brille à l'Opéra allemand; miss Smithson est l'étoile du théâtre anglais.

La Societé des concerts retrouve le succès de l'année précédente. La duchesse de Berry est parmi les plus transportées, et tous les dilettanti partagent si bien son enthousiasme, qu'à la séance du 30 mai deux couronnes géantes sont offertes à Hanebeck : sur l'une, le nom de Beethoven; l'autre est un hommage au vaillant orchestre.

CHAPITRE VI

LOUIS-PHILIPPE ET LA II[e] RÉPUBLIQUE

Réduits au silence par le bruit de la fusillade, les archets ne tardent pas à prendre leur revanche et les théâtres, rouverts le 4 août, luttent entre eux à coups de nouveautés. Drames, comédies, opéras-comiques, vaudevilles, ne vont avoir qu'un héros dont les ovations sans fin salueront l'apothéose : l'Empereur, incarné par Virginie Déjazet, Gobert, Francisque, Frédérick et tant d'autres.

L'École royale, qui a repris son enseigne

d'autrefois, reste modestement à l'écart. Parmi les soixante lauréats récompensés le 28 novembre, relevons les noms de Delphin Alard et de Dérivis. Hector Berlioz, grand prix de Rome de l'année, offre aux mélomanes une audition de ses œuvres le 5 décembre au bénéfice des blessés de juillet.

* * *

Tout régime nouveau a soif de réformes; respectueux de la tradition, Louis-Philippe apportera plus d'une modification au Conservatoire en 1831.

Placée sous la dépendance du ministre du commerce et des travaux publics, dotée d'un conseil de surveillance que présidera le duc de Choiseul, l'École verra la suppression de la classe spéciale de déclamation fondée l'année précédente, mais en échange de cette perte, deux classes nouvelles seront instituées « pour

les personnes des deux sexes qui voudraient se consacrer à la profession de choristes. »
Permission est accordée aux élèves de paraître sur la scène de l'Opéra-Comique, en qualité de choryphées.

*
* *

La garde nationale est l'idole du jour, encensée dans les théâtres, adorée dans les rues. Le Conservatoire sacrifie, lui aussi, au nouveau culte, et tous les musiciens de l'orchestre ont revêtu l'uniforme vénéré le 30 janvier, pour la séance de réouverture, au bénéfice des blessés de juillet.

Paganini triomphe à l'Opéra en une série de concerts dont les recettes sont si brillantes, qu'au dire d'un calculateur, chaque mesure rapporte 12 francs au célèbre violoniste; le quart de soupir est coté 75 centimes.

Choron, auquel le nouveau régime a retiré

toute subvention, s'entend avec la direction de Tivoli pour organiser trois fois la semaine, durant l'été, de grands concerts de musique classique.

Les élèves du Conservatoire paraissent pour la première fois dans la cérémonie funèbre du 27 juillet, au Panthéon, mêlés aux 500 musiciens qui exécutent, en présence du roi et de l'empereur du Brésil, la *Marche* de Cherubini, l'*Hymne* écrit par Herold sur le poème de Victor Hugo, la prière de *Moïse* et le chœur de *Castor et Pollux.*

L'impression laissée par les concours de 1831 sera médiocre, au dire des feuilles spéciales qui colportent avec plaisir cette définition du Conservatoire : « Une cage où l'on élève des canards qu'on nous vend pour des rossignols. » Parmi les prétendus palmipèdes, figurent cependant Prosper Derivis, Revial, mademoiselle Cornélie Falcon. A citer aussi

Lecarpentier, Deldevez, Pasdeloup, Prudent Besozzi.

« C'était une véritable fête de famille, écrit *l'Entr'acte*, bien niaise, bien paternelle; c'était une comédie bien bourgeoise, et vous savez comme il est peu amusant d'assister à la comédie en plein jour... Les jurés, ces hommes qui sont tenus de ne pas se livrer à leurs émotions, d'après le règlement, prennent le parti de dormir, jusqu'au moment où il faut choisir le lauréat... »

On accuse Cherubini de ne pouvoir souffrir *la Marseillaise* et de mal dissimuler sa froideur pour *la Parisienne*.

Quelques fragments de dialogue nous donnent l'opinion du public dilettante :

— On parle de la réforme du Conservatoire?

— Elle se borne à réformer cinq professeurs. »

— Entre nous, dites-moi donc ce qu'il conserve?

— L'habitude d'aller mal, et rien de plus. »

Malgré les troubles constants, les craintes causées par l'approche du choléra, l'année théâtrale a fourni 272 ouvrages, dus à 172 auteurs : 2 tragédies, 27 drames, 19 comédies, 21 opéras, 30 mélodrames, 2 ballets, 171 vaudevilles.

*
* *

Dans la soirée du 28 mars 1832, tandis que mademoiselle Taglioni danse *la Sylphide*, le bruit se répand à l'Opéra que la présence du choléra-morbus est officiellement constatée. Un homme est mort dans la rue Mazarine; quelques heures plus tard, neuf malades sont reçus à l'Hôtel-Dieu.

Le fléau va se propager, frappant de droite et de gauche, affolant la population. Contre

cette terreur on voudrait réagir : pas un théâtre ne ferme, les nouveautés se multiplient mais rien ne peut contre l'effrayante éloquence des chiffres publiés chaque jour.

Il se trouve cependant encore des mélomanes intrépides pour remplir la salle des Menus-Plaisirs, où la société joue au bénéfice des anciens pensionnaires. Un concerto, composé et exécuté par Alkan, remporte un succès si brillant qu'il est désigné comme morceau de concours pour le mois d'août.

Cette année-là, le grand prix de Rome est décerné à M. Ambroise Thomas, élève de Lesueur et de Barbereau, déjà jugé digne d'une mention. Son concurrent Lagrave meurt de chagrin quelques jours après.

Puis voici, le choléra disparu, le triomphant début de mademoiselle Falcon dans *Robert le Diable*, les fêtes données pour le mariage du roi Léopold avec la princesse Louise, tout un

renouveau de théâtre, de musique, de mouvement. Dans l'Odéon réparé, la Comédie-Française avec mademoiselle Mars, jouera deux fois chaque semaine, et l'Opéra-Comique autant.

Les concours avaient mis en lumière Ravina, Leudet, Potier, Marmontel et surtout mademoiselle Doulx, à laquelle on promettait une éblouissante carrière. Les prix sont distribués le 5 décembre par le duc de Choiseul, qui rend un public hommage à madame Damoreau, « le charme et la gloire de la scène », nommée à une classe de chant en remplacement de Rigaud.

« Le Conservatoire, annonce le président, possède en ce moment 304 élèves : 196 hommes et 108 jeunes demoiselles : 102 ont été admis au concours, et 48 prix et 5 accessits ont été décernés. »

*
* *

Les années se suivent et se ressemblent : concerts sur concerts, le bénéfice de madame Dorval à l'Opéra succédant à celui de mademoiselle Déjazet à Tivoli, symphonies de Beethoven alternant avec des fragments de Cherubini, et nous arrivons au 28 juillet 1833, signalé par le festival monstre des Tuileries. Sous la conduite d'Habeneck, 500 musiciens, parmi lesquels de nombreux élèves du Conservatoire, attaquent l'ouverture de *la Gazza Ladra*, la prière de *la Muette*, le chœur de *Tarare* et la prière de Berlioz. Un roulement exécuté par 300 tambours a annoncé le commencement de la fête.

Succès tel que l'Opéra s'empare du programme et l'offre le 9 août, diminué du tonnerre de *ra* et de *fla*, entre deux actes de *Guillaume* et des fragments de *Mars et Vénus*.

Dans la liste des lauréats, mademoiselle

Nau, Prudent, Croisilles, Clapisson, Labro, Nargeot, Croharé.

Quelques jours avant la distribution des prix, on signale aux amateurs les *Études* de Frédéric Chopin, jeune compositeur polonais, remarquables par la progression habile dans les difficultés.

*
*

1834. — Un événement inattendu : l'École, rompant avec la routine, ouvre aux amateurs, le 27 mai, la salle des Menus-Plaisirs transformée en théâtre. Tout étonnés de pouvoir pratiquer en public les leçons qu'ils reçoivent dans les classes, les élèves jouent *la Fête du village voisin* et *les Maris garçons*, soutenus par un orchestre que dirige Habeneck.

Le 15 juillet, nouvelle expérience. Dans *le Tableau parlant*, les applaudissements vont droit à mademoiselle Fargueil. « Cette jeune

élève, écrit le *Ménestrel*, est remarquable par la pureté de son chant et l'expression de son dialogue; il y a un bel avenir musical chez cette enfant. »

Dans l'intervalle des deux exercices, l'Institut couronne la cantate d'Elwart, œuvre de circonstance s'il en fut jamais : *L'entrée en loge d'un jeune compositeur qui aspire au grand prix*. Alexis Dupont interprète à merveille les transes et l'espoir du candidat.

La salle des Menus-Plaisirs est encore livrée aux ouvriers quand arrive le moment des concours ; force est de se contenter du petit théâtre et de limiter à l'excès le nombre des spectateurs. Peu d'assistants sont appelés à entendre la harpe de Godefroid ou l'orgue de Lefébure, la vocalisation de mademoiselle Fargueil, mademoiselle Nau ou mademoiselle Calvé.

L'intimité de ces réunions a rendu le jury

moins implacable : à l'issue d'un concours, la pluie de récompenses est telle que l'huissier, un brave homme adorant les élèves, ouvre à deux battants la porte du petit foyer et crie d'une voix éperdue : « Venez tous ! venez tous ! »

Tandis que les couronnes s'entassaient rue Bergère, on célébrait aux Invalides le service solennel de Choron, ce grand ennemi du Conservatoire. Les cent jeunes élèves de son institution chantaient sans accompagnement le *Alla riva* de Palestrina.

Dans la même église, le 13 octobre, entrait le cercueil de Boieldieu, précédé de la musique de la garde nationale, suivi d'une foule innombrable. Les artistes de l'Opéra trouvaient aux Invalides seulement l'indépendance du programme et ce jour-là, réunis à l'Opéra-Comique et au Conservatoire, ils allaient rendre un éclatant hommage au maître tant

acclamé. Martin, Ponchard, Nourrit, Thénard, Dérivis, Habeneck, Baillot, étaient aux côtés de leurs jeunes camarades.

Les *Mémoires* de Berlioz, si débordants de rancune pour l'injustice de ses contemporains, s'accordent mal avec les feuilletons de l'époque. Les trois concerts donnés en novembre sont fort encouragés, encaissent d'honorables recettes, et le duc d'Orléans a voulu assister à une séance.

*
* *

« Qui croirait que cette enfant, qui est une grande tragédienne, n'a jamais vu jouer Talma ? » — C'est l'opinion toute franche d'un critique au sortir de la première représentation de *la Juive* (23 février 1835). La nouvelle victoire de mademoiselle Falcon, aux côtés de Nourrit, vient à point pour rehausser

le prestige de l'École, toujours attaquée, vilipendée, raillée.

On lui propose pour modèle le Conservatoire de Bagnères-de-Bigorre (?), qui sera en mesure d'envoyer cent jeunes chanteurs aux fêtes de Toulouse; d'autres déclarent trouver plus d'avenir aux musiciens du Jardin turc ou du bazar Saint-Honoré.

Il est à supposer cependant que la croche conserve de nombreux dévots dans Paris, puisque Bacquié de Peyréville, un ancien élève de la rue Bergère, peut composer un honorable orchestre pour l'établissement des Champs-Élysées, puisque Tilmant recrute pour le Gymnase musical du boulevard Bonne-Nouvelle une phalange remarquable.

Piqué de la même tarentule, *le Ménestrel* annonce à ses abonnés qu'il leur sera offert chaque année un concert; au premier programme : Liszt, Adam, Inchindi, Couderc.

Pour assurer au festival de Juillet une allure suffisamment artistique, le gouvernement avait confié à Meyerbeer et à Adolphe Adam le soin d'en composer le programme. L'attentat de Fieschi coupe court aux réjouissances; ouvertures et chœurs projetés cèdent le pas au *Requiem* de Cherubini, exécuté sans grand effet aux Invalides, au *Te Deum* de Lesueur, qui sonne magnifiquement sous les voûtes de Notre-Dame.

La venue des concours est un renouveau pour toutes les attaques. Liszt, dans la *Gazette musicale*, constate, sans trop protester, qu'on a baptisé le Conservatoire : « la salle d'asile des momies et l'apothéose des perruques ». Pourquoi les élèves qui veulent travailler en dehors de la classe sont-ils obligés de demander à leur même professeur des leçons supplémentaires ? Pourquoi multiplier les prix au point de transformer en

8

encouragements d'écoliers ce qui devrait être un brevet d'artiste ?

Au jour de la distribution, par un froid intense, les appareils de chauffage se livrent à d'étranges fantaisies, et c'est à travers la fumée qu'on entend les variations à huit mains sur *il Crociato*, jouées par mademoiselle Klotz, MM. Lefébure, Honoré et Goria, lauréats du piano, et les vocalises de mademoiselle Fléchеux, qui sera bientôt le page des *Huguenots*.

*
* *

Une longue plainte s'élève de Paris, murmure attristé des directeurs de concerts. Un décret prélève le huitième de la recette brute, et voici que ces institutions, si prospères jadis, jonchent le sol de leurs cadavres. Mort le Gymnase musical, fermée la salle Montesquieu, dispersé l'orchestre de l'hôtel Laffitte.

Rue Bergère, la Société hésite à reprendre ses séances, mais les recettes s'annoncent assez belles pour braver le nouvel impôt.

L'émeute est au Conservatoire : cette nouvelle se répand à travers la ville, un beau matin de juillet 1836. On court aux renseignements, on apprend que les mères des élèves assiègent le cabinet de Cherubini, mêlant les prières aux imprécations. On vient de leur interdire l'accès des classes, assourdies par leur bavardage ; elles crient, elles protestent, tant et si bien que le maëstro consent à parlementer. Le traité de paix est vite conclu : une mère, une seule, la première arrivée, sera admise dans le sanctuaire ; les autres attendront dans une salle voisine, où elles pourront tout à l'aise échanger leurs vues sur l'art et la politique. Entrée libre, les jours où les élèves des deux sexes sont réunis.

Le calme renaît, et on peut pousser les répé-

titions du *Requiem*, exécuté le 28 juillet, au service anniversaire, dans l'église des Invalides.

Cette année-là, les concours de chant et d'opéra-comique sont une véritable revue du répertoire contemporain; *le Barbier*, *le Chalet*, *Leicester*, *l'Éclair*, *la Fiancée*, *la Marquise*, défilent à tour de rôle devant les auditeurs, qui applaudissent Alizard et mademoiselle Castellan. M. Croisilles est parmi les lauréats du violon.

La mélancolique histoire des prix de Rome est le thème choisi par M. de Gasparin pour son discours de la distribution des prix. Les hésitations des directeurs à monter des œuvres de musiciens inconnus étant chose naturelle, « il faudrait un établissement où, après un examen destiné à écarter les incapacités ambitieuses, on exécuterait habituellement de la musique nouvelle; ce serait une chapelle, car la musique sacrée est un genre sérieux où il

faut faire preuve de science, mais qui n'exclut pas les développements de l'imagination. »

La confiance renaît aux prix de Rome.

*
* *

L'hiver 1837 débute par une bonne action : aidés de Ponchard et de madame Casimir, quelques élèves du Conservatoire organisent une séance musicale qui rachètera de la conscription un jeune flûtiste de l'Ecole.

C'est la série des concerts qui recommence, à peine troublée par l'influenza qui fait rage, le flot de symphonies, de chœurs et d'ouvertures qui envahit toutes les salles jusqu'à la fête inouïe donnée le 10 juin au palais de Versailles restauré. — Cherubini, Lesueur, Berton, Auber, Paër, Halévy et Meyerbeer représentent la musique au banquet et au spectacle. *Le Misanthrope*, avec mesdemoiselles Mars, Mante et Plessy; le trio de

Robert, chanté par Duprez, Levasseur et mademoiselle Falcon, un ballet où paraissent Thérèse et Fanny Elssler, mesdemoiselles Noblet et Fitz-James composent le programme. En entr'acte, la *Symphonie allégorique* d'Auber, contant les vicissitudes de la France de la Régence à 1830, faisant, après les chants révolutionnaires, éclater à l'orchestre *Veillons au salut de l'empire*, aboutissant à *la Parisienne*.

Deux concurrents acclamés aux séances publiques d'août : Roger, premier prix de chant, Francis Berton, vainqueur dans la comédie.

L'Institut est réuni pour distribuer solennellement les prix de Rome, le premier à M. Besozzi, le second à M. Gounod, quand arrive un attristant message : Lesueur est mort. Ce seul nom évoque une longue suite de souvenirs; on se redit les étapes de cette carrière toute d'honneur et de gloire, attachée

à l'histoire de l'École depuis 1795. C'était le musicien favori de l'Empereur, celui qui, le soir de la première représentation des *Bardes*, parut dans la loge impériale entre Napoléon et Joséphine.

A l'église Saint-Roch, le Conservatoire est réuni tout entier pour les funérailles. Auprès de la musique du mort, des compositions de ses élèves favoris, entre autres un *Agnus Dei* d'Ambroise Thomas, chanté par Duprez.

La distribution des prix est marquée chaque année par de belles promesses : M. de Montalivet ne saurait faillir à cette tradition, et les aspirants compositeurs reçoivent la formelle assurance de trouver un livret remarquable à leur retour d'Allemagne.

L'orateur déclare encore que le rétablissement du pensionnat pour les hommes est d'absolue nécessité ; il constate enfin que, très prochainement, « les élèves du Conservatoire

exécuteront des chants qui seront l'œuvre d'un élève du Conservatoire ». — Allusion au *Requiem* de Berlioz, donné aux Invalides pour les obsèques solennelles du général Damrémont.

* * *

1838. Les anciens élèves du Conservatoire se distinguent particulièrement cette année-là. C'est d'abord la messe d'Elwart, chantée à Saint-Eustache ; Dietsch conduit l'orchestre, l'orgue est tenu par Ambroise Thomas. Encouragé par ce succès, le jeune compositeur écrit un morceau que les élèves de Saint-Denis chanteront le jour où la reine les vient visiter. Cette incursion sur le domaine politique lui fait retirer le feuilleton de *l'Europe monarchique.*

Le 6 avril, à l'Opéra-Comique, *le Perruquier de la Régence.* Les espérances de *la*

Double Echelle se réalisent. « Il n'y a pas longtemps, déclare *le Constitutionnel*, M. Ambroise Thomas était tout simplement un lauréat de l'Académie des Beaux-Arts, ne sachant trop à quelle fortune son étoile le réservait... On a remarqué dans son nouvel ouvrage des morceaux qui pourraient bien lui frayer la route de l'Opéra-Comique à l'Académie royale de Musique ».

Accueilli le plus fraîchement du monde, le *Benvenuto Cellini* de Berlioz, le 15 septembre, à l'Opéra.

Les concerts ont déchaîné sur la France un tel envahissement de pianistes, qu'une violente réaction est inévitable. On affirme que M. de Salvandy a rendu un arrêt interdisant formellement le moindre morceau de piano aux distributions des prix. Ce décret s'étend à tout le royaume.

*
* *

Un recensement du Conservatoire en 1839 nous est fourni par le speech de M. de Kératry : 375 élèves (239 hommes et 136 femmes) reçoivent les leçons de l'Ecole. Sur ce total, 149 seront admis à concourir et 87 nominations, dont 37 premiers prix, seront accordées.

Parmi les élus, les théâtres font une moisson brillante : l'Opéra s'attache mademoiselle Dobrée ; Masset et Marié entrent à l'Opéra-Comique. La Comédie-Française enlève mademoiselle Doze, transfuge des cours de harpe, et mademoiselle Augustine Brohan.

Pour compléter la statistique, ajoutons que le matériel de l'Ecole, mobilier, instruments, bibliothèque, vient d'être évalué à 1,114,860 francs.

Par trois fois, le Conservatoire entonne le *Requiem* : aux obsèques de Paër, au service funèbre de Nourrit, auprès du cercueil de Plantade.

Rappelons enfin que *la Gipsy*, dansée par Fanny Essler, met le nom de M. Ambroise Thomas sur les affiches de l'Opéra, et que mademoiselle Pauline Garcia débute au Théâtre-Italien, dirigé par M. Viardot.

*
* *

Les deux premiers actes de *la Juive*, le quatrième des *Huguenots*, Duprez, Dérivis, Massol, Alexis Dupont, madame Dorus-Gras, les débuts de Lucile Grahn, tel est le programme qui suffirait à remplir la salle de l'Opéra, le 14 mars 1840 ; et à tant de séductions s'en joint une plus irrésistible encore : Cornélie Falcon va reparaître dans la soirée donnée à son bénéfice.

Qu'elle est morne et attristée, cette représentation qu'on se promettait triomphale ! A peine entrée en scène, mademoiselle Falcon, trahie par sa voix, éclate en sanglots, tombe

évanouie dans les bras de Duprez. On l'acclame pourtant; les fleurs et les couronnes s'amoncellent, Paris veut donner à son idole l'illusion d'une suprême victoire.

*
* *

Une certaine agitation règne parmi le public des concours. Avant l'ouverture de chaque séance, le secrétaire du Conservatoire a soin d'avertir les auditeurs, par une formule empruntée au répertoire des cours d'assises, que « tout signe d'improbation ou d'appro- » bation est formellement interdit ». On n'en applaudit pas moins la clarinette de M. Blançon avec une furia contre laquelle la sonnette et les cris de Cherubini restent impuissants; au chant, les ovations deviennent si bruyantes après un air de *Joseph*, que le président, hors de lui, menace de faire évacuer la salle et de terminer les concours à huis clos.

Peut-être, en réprimant le tapage, le maestro n'était-il pas guidé par le seul respect du règlement. La salle menace ruine ; quelques lézardes la sillonnent déjà, et le ministère est resté sourd aux plaintes réclamant de promptes réparations.

Sous ces lambris menaçants, on proclame les premiers prix de Leroux et de mademoiselle Augustine Brohan, exquise d'esprit, de vivacité. Au second rang, mademoiselle Denain, qui, ainsi que mademoiselle Begbeder, est à la fois élève de l'école et pensionnaire du Théâtre-Français. César Franck, élève de Le Borne, est le vainqueur de la fugue et du contre-point, suivi de près par M. Prumier ; mademoiselle Revilly remporte, avec mademoiselle Descot, la couronne du chant.

Pour la première fois, les prix sont distribués sur la scène le 22 novembre, sous la présidence du duc de Coigny. On signale

« l'excellente attitude des élèves, rangés dans l'ordre le plus parfait et le plus moral : les hommes occupant un côté et les jeunes demoiselles, l'autre ».

La fin de la séance est un peu gâtée par l'économie de l'administration, qui n'a pas mesuré le luminaire au programme : les bougies du lustre n'éclairent que de lueurs expirantes la scène de comédie qui termine la fête...

*
* *

Jamais Paris ne contemplera cérémonie funèbre plus grandiose que celle du 15 décembre. Dans un rayonnement d'apothéose, les cendres de l'Empereur sont portées aux Invalides ; Napoléon rentre en vainqueur parmi les étendards, les trophées, et la musique a sa part dans cette inoubliable journée. Auber, Halévy et Adam ont écrit les marches

qui sonneront sur le passage du char ; pour l'église, on a fait choix du *Requiem* de Mozart. Chaque voix sera quadruplée : Duprez, Rubini, Ponchard, Alexis Dupont chanteront la partie de ténor ; la basse est distribuée à Lablache, Levasseur, Barroilhet et Tamburini ; soprano : mesdames Damoreau, Dorus, Grisi, Persiani ; contralto : mesdames Stolz, Albertazzi, Eugénie et Pauline Garcia. Parmi les trois cents exécutants, de l'orchestre et des chœurs, le Conservatoire est largement représenté.

Dans l'église, revêtue de drap violet aux arabesques d'or, l'effet est inimaginable, et pourtant — les journaux sont unanimes à le reconnaître — « le cercueil faisait oublier Mozart » ; tous les regards étaient fascinés par le catafalque, haut de cinquante pieds, entouré des drapeaux d'Austerlitz.

Les premiers concerts de l'hiver 1841

mettent en vedette quelques artistes inconnus jusque-là ; le violoncelliste Jacques Offenbach, qui joue un menuet de Beethoven avec le jeune Rubinstein, âgé de dix ans, les sœurs Milanollo. Et Paris va partager ses bravos entre les étoiles qui se lèvent et celles qui s'éteignent, s'écraser à la représentation de retraite de mademoiselle Mars, applaudir une dernière fois madame Damoreau.

A la veille des concours, une modification, depuis longtemps réclamée, est apportée au règlement. Les prix ne seront plus partagés en dehors des classes de solfège et de chant ; les professeurs de déclamation lyrique sont priés de sacrifier au genre national plutôt que de verser dans le répertoire italien.

Trois concurrents paraissent qui ont souvent déjà affronté la rampe : Mademoiselle Olivier, depuis longtemps aux Variétés, mademoiselle Atala Beauchêne, connue des

amateurs de drame et de vaudeville, enfin mademoiselle Nathalie Fitz-James, qui abandonne le foyer de la danse pour la classe de la rue Bergère.

Très appréciés, Laget, qui obtient le second prix de chant, Ponchard, proclamé en tête des élèves de comédie, M. Maubant, dans le second acte d'*Horace*.

Un certain trouble s'est manifesté dans la salle quand, au cours d'une séance, on apprend que le plancher de la loge 27 a fléchi.

*
* *

Des recrues de l'année 1841, nulle ne devait, autant que M. Obin, connaître l'ivresse des bravos, les créations triomphales, et ce fut à grand' peine pourtant que les portes du Conservatoire s'ouvrirent devant lui.

En ces temps heureux où un prix de chant et d'opéra donnait au vainqueur le droit de

passer une année rue Le Peletier, la couronne remportée dans une succursale de province entraînait l'admission parmi les élèves de la rue Bergère. Même la recommandation du directeur d'une des écoles valait au porteur les bénéfices de l'externat.

Un matin, Cherubini, assis devant une tasse de chocolat fumant, voit entrer un grand garçon au geste timide, qui lui présente quatre pages écrites par un notaire du Nord, ami dévoué du maëstro, sollicitant bienveillance et appui pour son protégé, tout frais sorti du Conservatoire de Lille. — « Ah ! murmure sans autre préambule le compositeur d'*Ali-Baba,* un notaire qui recommande un musicien, c'est drôle ! » Puis, après un temps : « Si vous n'avez pas de lettre du directeur de Lille, c'est que vous ne valez rien ! »

Les rêves d'Obin battent de l'aile devant semblable accueil ; cependant il espère encore,

il pense attendrir le maître en lui chantant un air des *Deux familles.* « Vous êtes bien grand pour chanter, objecte Cherubini ; allez tout de même. » Mais après quelques mesures : « Arrêtez ! arrêtez ! retournez à Lille ; vous ne chanterez jamais ! »

Madame Cherubini intervient. Que pensera le notaire ami en voyant revenir son protégé, en entendant le récit de cette entrevue? — Ponchard arrive à la rescousse et en haussant les épaules, en écrasant Obin d'un regard de pitié, le terrible directeur consent à son entrée au Conservatoire.

*
* *

1842 — ou le commencement d'un règne. Cherubini abdique, après vingt années de pouvoir et un nombre à peu près égal de démissions toujours retirées.

Les prétendants sont nombreux ; on discute les chances d'Habeneck, d'Halévy, d'Auber, de Carafa, de Berton, de Spontini. La candidature du premier est fort soutenue et, s'il réunit les suffrages, la combinaison suivante est déjà prête : le pupitre de l'Opéra serait dévolu à Hector Berlioz, qui introduirait la vapeur à l'orchestre, et le feuilleton des *Débats* passerait aux mains de Jules Maurel.

La nomination d'Auber, connue le 7 février, anéantit toutes les espérances. Installé le 11, par le duc de Coigny, le directeur annonce tout un plan de réformes, la résurrection des exercices, une vie nouvelle donnée au Conservatoire.

Cherubini ne sera pas témoin de cette révolution. Le 19 mars, son cercueil est porté à Saint-Roch, déposé sous un dais de velours noir parsemé d'étoiles d'argent, avec pendants brodés d'hermine ; l'orchestre des élèves, réuni à la Société des concerts, exécute son

Requiem. En signe de deuil, l'Ecole reste fermée deux jours.

Un exercice en juin : l'*Épreuve* et des fragments d'*Horace*, par MM. Maubant, Ponchard, Got ; deux actes du *Barbier*, chantés par Gassier et mademoiselle Rouvroy ; symphonie de Haydn, sous la direction d'Alard. Force a été de donner l'exercice dans la petite salle, car les bâtiments du Conservatoire se tassent et la reconstruction s'impose si urgente que les concours sont renvoyés au mois de novembre.

Dans l'intervalle, le duc d'Orléans périt sur la route de Neuilly. Pour la cérémonie funèbre qui se prépare à Notre-Dame, Auber et Halévy écrivent des marches ; deux cent cinquante musiciens répètent le *Requiem* de Mozart, mais survient un contre-ordre : la messe sera en plain-chant et le Conservatoire n'aura pas à y paraître.

Le 2 novembre, quand s'ouvrent les concours, on peut contempler la façade nouvelle construite par Debret sur le faubourg Poissonnière ; la salle a été refaite par Fontaine, décorée par Cicéri.

« Le vénérable et patriarchal M. Adam » présente pour la dernière fois ses élèves au jury de piano. Après quarante-quatre années de services, il songe à la retraite, et sa classe dédoublée aura pour titulaires madame Farrenc et Herz. Tulou met en ligne un unique flûtiste : M. Altès, qui remporte le premier prix, « récompense due à son seul mérite, ajoute un feuilletoniste, car il n'est que son maître qui puisse lutter contre lui. »

Dans la liste des lauréats, relevons les noms d'Augustin Savard, élève de Le Borne, de Dancla et de Maurin, de Jacquart, de Verroust. M. Got remporte un prix de comédie ; la tragédie favorise Randoux.

Pour la séance de déclamation lyrique, la salle a des airs de fête, les lustres scintillent ; un orchestre complet, dirigé par Habeneck, accompagne les élèves. Chacun remarque l'émotion de mademoiselle Rachel, venue pour encourager sa sœur, mademoiselle Sarah Félix, jugée digne du prix après une scène de la *Favorite*.

Les récompenses sont distribuées le 4 décembre seulement. M. de Kératry salue de paroles sympathiques les nominations de Duprez et de Manuel Garcia aux classes de chant, déplore la perte de Baillot, couvre de fleurs mademoiselle Mars, élevée à la dignité d'inspectrice des études dramatiques. « Pour bien enseigner, dit l'orateur, il lui suffira de s'interroger, de se souvenir d'elle-même. »

L'eau bénite pour prix de Rome est encore du programme : devant les difficultés qu'éprouvent les jeunes compositeurs à se faire

jouer, la Commission demande au ministère d'autoriser chaque trimestre « une représentation lyrique dans laquelle les élèves présenteront au public les œuvres de pensionnaires de l'Académie. » La péroraison vaut aussi qu'on la cite : « Les jouissances de la famille et du toit domestique vous attendent, à la seule condition d'y arriver par des talents acquis et par une moralité dont personne n'a le droit de demander l'exemption. »

MM. Dancla, Alard, Roberetchs, Massart, Mazas, Haussmann, composent la liste des candidats proposés au ministre pour la succession de Baillot. La classe est partagée entre MM. Alard et Massart. Dissertations indignées : on n'a plus maintenant que des moitiés ou des quarts de professeurs ; le Conservatoire est une Babel et les traditions s'en vont.

Tandis que les plus exaltés vont jusqu'à demander la démission du directeur, Auber

continue en silence son œuvre de réforme. Les fonds manquant pour toutes les modifications qu'il rêve, il a recours à la cassette royale, et bientôt la salle est machinée ; un magasin de costumes est établi rue Bergère, et au premier exercice donné en 1843, *la Pie voleuse* est jouée par mesdemoiselles Vauchelet et Zévaco et M. Gassier.

« Tant que je serai directeur, aucune de mes partitions ne sera exécutée au Conservatoire », a déclaré Auber. Cette modestie, jugée un peu excessive, ne semble pas un motif suffisant pour vouer le programme à des traductions plus ou moins incolores.

Le second acte du *Dépit amoureux*, joué dans un élégant décor de place publique, met en lumière le jeune talent plein d'avenir de M. Got : en un palais de noble architecture, Randoux et Ponchard déclament des fragments de *Britannicus*.

« La tragédie n'est pas le côté brillant du Conservatoire, remarquent les *Débats*, mais si vous en exceptez Rachel, elle n'est pas non plus celui du Théâtre-Français. »

La Chambre des députés a refusé les fonds demandés par les succursales de province et retranché 6,000 francs à la subvention de la rue Bergère. Pourtant, le nombre des concurrents s'est accru ; deux cent dix-huit élèves (parmi eux, Renaud de Vilbac, Massé, Deffès, Prumier, Lebouc, Maurin) entrent en ligne pour se disputer les récompenses.

Pensant qu'au régime autoritaire de Cherubini, il est bon d'opposer un gouvernement libéral, Auber lève l'interdit qui pesait sur les applaudissements. Le public pourra manifester à son aise, faire un succès, même à mademoiselle Klotz, dont le piano tient la partie des instruments à vent dans le petit orchestre conduit par Habeneck.

Le premier prix de comédie est remporté par M. Got, fort remarqué dans une scène de Beaumarchais ; mademoiselle Duval et M. Gassier chantent à ravir un duo du *Barbier*.

Au jour solennel des récompenses, le concert commence et finit par deux ouvertures admirablement enlevées ; elles ont été écrites par messieurs Massé et Gautier, les prix de Rome. On les compare à une œuvre symphonique de M. Gounod, jouée le 7 octobre à l'Institut, déclarée incolore et qui ne laisse rien espérer de l'avenir du jeune musicien.

*
* *

Plus accessible que son prédécesseur, bannissant toute allure de tyran, Auber est souvent en butte aux réclamations des pensionnaires.

Il sait les petites misères de leur existence ; aux jours de froid il plaint les malheureux

ténors, les barytons infortunés qui dans leurs chambres mansardées, dans leurs réduits sans feu, s'enveloppent tant bien que mal devant le piano, ou se réfugient dans la salle d'étude, la seule pièce chauffée. Il n'a pu réprimer un sourire en les voyant sortir le jeudi et le dimanche, ces grands garçons étrangement accoutrés de cols immenses, de redingotes à boutons dorés, de pantalons laissant apercevoir un coin de bas bleu.

Ils iront, sans qu'il se fâche, protester auprès d'Auber parce que le gouvernement qui leur donne deux paires de chaussures par an se refuse à les fournir de cravates.

Sans plus de colère, il accueillera le speech indigné de Merly qui voue à l'anathème le cuisinier du pensionnat et dépose — pièce à conviction — une assiette remplie d'un ragoût bizarre sur le bureau du directeur.

*
* *

Pour terminer l'année, apparition des pensionnaires du Conservatoire aux obsèques de Casimir Delavigne, puis exercice le 24 décembre.

On a négligé de convoquer la presse, et pourtant jamais les élèves n'ont déployé pareil talent : ils ont, dans le premier acte de *Don Juan*, fait preuve d'un éclat et d'une puissance remarquables. Madame Beaussire, mesdemoiselles Mondutaigny et Duval, messieurs Gassier, Chaix, Mathieu, soulèvent des transports ; les chœurs sont entraînés par l'exemple.

Des fragments du *Chaperon rouge* et le premier acte de *Tartuffe* complètent le programme.

*
* *

Les promesses d'Auber n'étaient pas pa-

roles vaines : la rue Bergère a secoué l'engourdissement des dernières années; son ardeur se réveille. Comme au temps de l'Empire, on se dispute les places aux exercices, dans les concerts où paraissent les élèves.

Les voici à la séance donnée par Ponchard, chantant le finale du *Mont Saint-Bernard* ; à Saint-Roch, pour l'enterrement de Berton; chez eux, avec le deuxième acte des *Noces de Figaro*, une scène d'*Armide* et *les Héritiers;* d'Alexandre Duval.

Joie des prix de Rome, le 19 mai 1844 : on inaugure le système souvent réclamé ; le Conservatoire annonce *l'Hôtesse de Lyon*, une œuvre inédite de Georges Bousquet. Le résultat est si lamentable (malgré l'appoint de Laget, prêté par l'Opéra-Comique) qu'on ne songera guère à renouveler pareille tentative, dans laquelle peut sombrer à jamais l'avenir des jeunes compositeurs. Il faut le succès de

M. Obin au premier acte du *Comte Ory*, et les efforts déployés dans des scènes du *Mahomet* de Voltaire, pour dissiper la mauvaise impression du public.

Les concours mettent en évidence les immenses progrès des classes et, malgré le règlement, il faut partager plus d'un prix. La renommée de la rue Bergère se répand d'un tel essor à travers les départements que les candidats accourent aux examens d'admission en bataillons serrés ; ils seront quatre-vingts pour les six places vacantes du piano.

Les attaques ne cesseront pas pour si peu, mais, M. de Kératry le remarque fort judicieusement : « On ne discute que ce qui existe, et par conséquent résiste. » Cette pensée suffit à rassurer les soixante-dix professeurs et les cinq cents élèves : ils coûtent 155,500 francs à l'Etat ; leur existence ne semble pas un danger public.

Comme pour le protéger mieux encore contre les menées hostiles, Louis-Philippe appelle le Conservatoire à Saint-Cloud, le 25 novembre.

Les élèves, tout émus d'avance à l'idée des splendeurs d'une cour, sont un peu déconcertés par la simplicité d'une réunion de famille. Le prince de Joinville est venu s'asseoir auprès du trombone de Dieppo tandis que madame Adélaïde cause avec Habeneck ; la Reine se fait présenter les jeunes filles, leur parle avec cette bienveillance qui sut lui conquérir tant de dévouements. Seul, le duc de Nemours demeure grave, aux côtés du Roi qui, enveloppé d'un paravent, assis devant une petite table, parcourt des papiers, les annote, les signe. Qu'un motif célèbre, un écho du temps passé frappe son oreille, il s'arrête, chantonne, bat la mesure d'un geste machinal; puis ses yeux retombent sur l'amoncellement

des feuillets et la plume reprend sa course.

La représentation de *Raoul de Créqui* terminée, les élèves du Conservatoire reçoivent un cachet de dix francs et les voitures de la Cour qui les avaient amenés à Saint-Cloud, descendent vers Paris.

L'opéra-comique de Dalayrac avait si bien charmé le royal auditoire, que la semaine suivante il reparaissait sur le programme dn château.

Le dernier exercice (décembre) offre aux mélomanes parisiens quelques-uns des morceaux applaudis par la Cour, des scènes d'*Orphée* et le quatrième acte d'*Andromaque*, avec MM^lles Rimblot, Worms, MM. Chéry et Dupuis.

*
* *

Appelés aux concerts des Tuileries, occupés par les répétitions de la Société, les élèves du

Conservatoire, en 1845, n'ouvrent leur salle au public que le 25 mai, pour faire entendre le 1er acte du *Comte Ory*, le 4e acte d'*Horace* et *les Suites d'un bal masqué.* Le mois suivant, précédé de *Brueys et Palaprat*, *Fidelio*, répété des semaines entières, remporte un éclatant succès.

C'est le moment choisi par Habeneck pour soulever un conflit et menacer l'école de sa démission. Le jour venu de désigner le morceau de concours des violonistes, il réclame un concerto de Viotti, appuyant sa demande sur un usage consacré par vingt-cinq ans. C'est le motif qu'invoque M. Massart pour proposer un morceau de Kreutzer, estimant qu'il serait bon de varier le répertoire. Auber renvoie la question devant le comité et, après mûre délibération, on décide que chaque professeur choisira le morceau de sa classe.

Le directeur, très souffrant, est forcé de renoncer à la présidence des jurys. Halévy, Carafa, Habeneck, désignés pour le remplacer à tour de rôle, annoncent les récompenses de MM. Crévecœur, Bazille, Hignard, Verrimst, proclament les prix de mesdemoiselles Dameron, Courtot, Grimm, Pijon, de MM. Bussine, Jourdan, Darbot, Mathieu, Blaisot, l'accessit de M. Delaunay.

Voici que le violon est pour la seconde fois un instrument de discorde. A l'issue d'une journée houleuse, le public, qui, en son âme et conscience, décernait le deuxième prix à M. Dumas, élève d'Alard, éclate en protestations bruyantes quand il entend appeler M. Champenois, de la classe Massart. Carafa veut parler à l'émeute : « Messieurs, nous ne sommes pas ici au spectacle. » Sa voix se perd dans le tumulte.

En un instant la salle est vide, et tous les

mécontents, rangés au pied de l'escalier d'honneur, où ils ont voulu porter Dumas en triomphe, saluent la sortie du tribunal par une symphonie de sifflets.

Les haines sont apaisées au jour de la distribution des prix ; le public écoute avec recueillement un discours rayonnant de la plus pure morale, où il est déclaré que « la sagesse, chez la jeune fille destinée au théâtre, n'est pas seulement une vertu, mais une nécessité. » Un chœur du *Christ aux Oliviers*, une scène des *Voitures versées*, chantée par mademoiselle Dameron et M. Bussine, l'octuor, écrit par Prumier fils pour la harpe et les instruments à vent, sont parmi les morceaux les plus applaudis du concert.

*
* *

M. Guizot, recevant l'ambassadeur marocain en janvier 1846, ne trouve rien de mieux

à lui offrir dans les salons du ministère des affaires étrangères, qu'un choix de symphonies. Les sociétaires et les élèves du Conservatoire se distinguent dans cette soirée.

On a tant abusé du *Comte Ory* dans les exercices, qu'Auber redoute, pour la séance de mars, une nouvelle intervention du page Isolier. Sur son conseil, la fête sera réduite aux proportions d'un concert : quinze jours après, le théâtre prend sa revanche : des fragments de *Moïse* accompagnent *les Fausses Infidélités*, remarquablement rendues par Chéry, Taillade, Larochelle, mesdemoiselles Marchal et Lemerle.

Puisqu'ils ont su charmer l'envoyé du Maroc, les élèves du Conservatoire sont désignés d'avance pour enchanter les oreilles d'Ibrahim Pacha, et M. de Salvandy appelle le jeune orchestre à la fête du ministère.

Les succès remportés par l'école dans les

cérémonies officielles, ne font pas augmenter sa subvention. Plus d'une fois, durant l'hiver, le combustible a failli manquer, et pourtant la seule mise en scène de l'exercice de mai émerveille les spectateurs les plus difficiles. Changements à vue, charmants décors, costumes chatoyants, rien ne manque à la représentation de *Zémire et Azor*. Mademoiselle Lemercier, (engagée à l'Opéra-Comique,) y paraît pour la dernière fois auprès de ses camarades.

Un détail invraisemblable des concours de 1846 : jury et public ont été d'accord. Sans protestations, MM. Montaubry, Grignon, Barbot, Battaille, Gueymard, Maury, Rose, Cerclier, Nollet, mesdemoiselles Poinsot, Grimm, Courtot, Mercier, ont été récompensés et des acclamations unanimes ont salué le premier prix d'Henri Wieniawski, un violoniste de onze ans, élève de M. Massart.

Les journaux ne sont pas désarmés par ces résultats brillants. Pour les uns, nul artiste d'avenir n'est sorti du Conservatoire ; les autres déclarent que les sujets remarquables n'ont pas manqué, mais qu'ils se seraient tout aussi bien formés loin de l'école.

Troisième visiteur venu d'Orient, troisième convocation des élèves, qui vont chanter plusieurs chœurs à Saint-Cloud, en l'honneur du bey de Tunis.

Docile au mouvement qui multiplie les représentations au bénéfice des inondés de la Loire, Auber faisait répéter un superbe programme qui mettrait en relief les classes diverses du Conservatoire, quand soudain les études sont suspendues. On a craint les manifestations enthousiastes ou hostiles d'un public payant, qui inspireraient aux jeunes musiciens orgueil immodéré ou découragement profond. Et la rue Bergère ne donne

d'autre programme musical que celui de la distribution des prix, retardée d'un mois par ces alternatives.

Ernani et *i due Foscari* ont, dans le cours de l'année, affirmé la naissante renommée de Verdi.

*
* *

De la variété dans les programmes des exercices ! c'est le mot d'ordre pour 1847. Une representation complète de *Cendrillon* prépare le public à la séance mémorable du 6 juin.

Les larmes coulent ce jour-là au troisième acte des *Enfants d'Edouard :* mademoiselle Favart est un travesti idéal, madame Crosnier joue le rôle de la reine en actrice éprouvée, Gibeau et Beauvallet complètent brillamment la distribution. Au drame de Casimir Delavigne succèdent des fragments importants du

Siège de Corinthe. Mademoiselle Poinsot, MM. Evrard, Barbot, Balanqué et Gueymard (un simple pâtre, il y a deux ans encore) font assaut de verve et de flamme. Tous les élèves du chant, enrôlés dans les chœurs, enlèvent *la Bénédiction des Drapeaux* et la *Scène du conseil.* « Ces choristes par circonstance, écrit un journal, ont le bâton de maréchal dans leur giberne. » L'orchestre d'Habeneck n'est pas oublié dans le bulletin de victoire.

Les ensembles du Conservatoire se signalent de nouveau (juin) en exécutant les chants religieux et historiques couronnés au concours institué pour enrichir le répertoire des orphéons.

Mademoiselle Félix Miolan remporte à l'unanimité le premier prix de chant. Dans *la France musicale*, Escudier déplore que la faiblesse de ses moyens lui ferme à jamais le théâtre; mais elle sera une charmante can-

tatrice de salon. *Ex æquo* avec elle, mademoiselle Rouaux ; au second rang, mesdemoiselles Duez et Poinsot. — Dans les classes des hommes, Battaille et Barbot reçoivent la récompense suprême ; après eux, Gueymard et Reynard, Balanqué et Meillet. Mademoiselle Decroix est parmi les accessits d'opéra-comique, et il s'en faut d'un suffrage que M. Carvalho figure à ses côtés. — Comédie : 1er prix, Larochelle ; 2e, mademoiselle Favart ; accessits, MM. Passerat et Thiron. — Orgue : M. Bazille. Cor : M. Mohr.

MM. Deffes et Crèvecœur, prix de Rome de l'année, partagent la joie de leurs aînés quand l'Opéra National, dirigé par Adolphe Adam, ouvre ses portes en novembre. C'est la représentation assurée pour tous, et le succès de *Gastilbelza* est d'un heureux présage pour le théâtre.

A deux reprises, Paris a fêté mademoiselle

Alboni : à l'Opéra d'abord, où elle a paru dans quelques concerts, puis au Théâtre-Italien, où son début dans *Semiramide* a été l'événement musical de la saison. On ne lui reproche que les fines moustaches dont elle a agrémenté les lèvres d'Arsace.

Jérusalem est une nouvelle victoire pour Verdi; *Haydée* mettra un laurier de plus à la couronne d'Auber.

C'est une véritable oraison funèbre que prononce M. de Kératry en distribuant les prix : le basson se meurt, représenté par un seul concurrent; la tragédie agonise.

Emu par cette prophétie, le *Charivari* brode quelques variations sur le thème de *la Bonne Vieille :* « La tragédie n'est plus, mais on parlera de sa gloire sous le chaume bien longtemps; l'humble toit, dans cinquante ans, ne connaîtra plus d'autre histoire. Là, les villageois viendront dire à quelque bonne

vieille : « Vous l'avez connue, grand-mère? vous l'avez connue? »

*
* *

Le 24 février 1848, dans un pavillon de la rue de Lille, tandis que s'écroule le trône de Louis-Philippe, un petit garçon, indifférent au bruit de la fusillade, remercie avec des baisers, sa mère qui, pour la première fois, lui a ouvert un piano, a posé ses doigts sur le clavier. Le nom de cet apprenti-musicien : Massenet.

*
* *

... « Tout ce qu'a fait Louis-Philippe a été de supprimer la chapelle de Charles X. » C'est l'unique adieu jeté au roi par un journal de musique.

L'Opéra devient le théâtre de la Nation ; la Comédie-Française se place sous le vocable de la République et fait chanter *la Marseil-*

laise par Brindeau, en attendant que Rachel la déclame, enveloppée des plis du drapeau; les airs patriotiques servent d'entr'actes aux vaudevilles. — Une légère retouche à la façade du faubourg Poissonnière, et le Conservatoire, devenu national, sera jugé digne de toute la sollicitude du gouvernement provisoire.

En mars, Ledru-Rollin, ministre de l'Intérieur, convoque directeur et professeurs et les charge de nommer une commission qui étudiera diverses améliorations proposées. Halévy, Le Couppey, Panseron, Levasseur, Samson, Benoist, Girard, Bazin, Provost composent l'aréopage présidé par Auber, tandis qu'une autre assemblée bouleversera les règlements de l'école de Rome.

Les griefs sont nombreux contre la rue Bergère. D'abord, sa moralité est fort suspectée par des esprits sérieux qui réclament le

changement des professeurs, l'institution de nombreux surveillants ; pour obtenir un établissement où la mère puisse sans danger conduire sa fille, il serait à désirer que chaque élève travaillât dans une cellule.

A côté de ces puritains féroces, des âmes plus libérales demandent simplement qu'on ne continue pas à museler le génie, immortel par son essence même ; le Conservatoire a besoin de développements, il faut lui multiplier les subsides, mais diminuer certains traitements.

Pour bien établir la fraternité qui régnera désormais entre les artistes, le gouvernement provisoire décide que la grande salle sera donnée gratuitement à tout musicien qui en fera la demande.

Au premier rang des cérémonies étranges que voit défiler 1848, brille la fête donnée, le 2 avril, dans la cour de l'Opéra, M. l'abbé Morel, curé de Saint-Roch, arrive croix en

tête, au milieu de son clergé. Il est reçu par Ledru-Rollin, Caussidière, Duponchel, en garde national à cheval. — Le but de cette rencontre? Bénir l'arbre de la liberté planté par l'Académie du musique.

Aux paroles du prêtre, le ministre de l'intérieur répond en galants termes. La réunion est des plus cordiales, et on apprend avec joie que *le Prophète* sera donné l'année suivante.

Le soir, réprésentation gratuite ; *la Muette de Portici*, suivie de *la Marseillaise mise en action*. Une scène de pantomime soulignera chaque couplet : c'est la résurrection d'une tentative faite en 1791, l'exhumation d'une antique partition de Gossec, retrouvée sur les quais par Le Borne. Échec complet.

*
* *

Réformer partout et quand même! c'est le mot d'ordre de l'année, la marotte des jour-

naux grands ou petits ; on vogue en pleine utopie, nul ne peut parler simplement de choses simples. « Une vraie république, s'exclame *la France musicale*, déteste les minauderies dans le chant comme dans la société ; vous ressemblez, à l'heure actuelle, à Louis Philippe la veille de son départ ! » — Le Conservatoire a sa place dans les modifications rêvées par le journal, écho de plus d'un mécontent ; les 12,000 francs de traitement directorial seront rognés d'un sixième, les élèves de composition auront une loge attitrée dans les théâtres subventionnés, comme ils l'ont déjà au troisième Théâtre-Lyrique ; enfin les membres du jury seront priés, aux jours de concours, d'être présents dès le début de la séance.

Par décret du 30 avril, le Gouvernement provisoire, considérant que « le Conservatoire, par sa destination, se rattache étroite-

ment au théâtre, dont il est pour ainsi dire le seuil, arrête qu'il figurera désormais dans les attributions de la librairie et du théâtre. »

Jalouse d'imiter son aînée, la République veut frapper le monde par l'éclat de ses fêtes. Le Champ de Mars voit célébrer le triomphe de la Concorde; réunis sur une estrade, le Conservatoire et le Gymnase militaire essaient en vain de faire entendre des morceaux de circonstance.

Tous les musiciens français sont appelés au concours qui mettra en lumière les meilleurs chants nationnaux. Huit cents ouvrages sont présentés et le jury se réunit deux mois et demi durant. Déclarées hors ligne les compositions de MM. Ermel, Elwart et Crest-Fanlander; parmi les concurrents favorisés d'une médaille de bronze, on remarque Ambroise Thomas (*l'Harmonie des peuples*); madame Viardot (*la Jeune République*); Oscar Com-

mettant, (*la Marche des Travailleurs*); Victor Massé, (*l'Hymne à la Fraternité*); Duprato (*une Nuit républicaine*); Varney, (*le Chant de la blouse*); Isidore Huot et Victor Lefebvre, élèves du Conservatoire, obtiennent la même récompense.

La subvention de l'école est en péril, attaquée par les réformateurs auxquels on objecte en vain que le chiffre en a déjà diminué depuis l'Empire qui accordait 200,000 francs, la Restauration dont le subside montait à 175,000 francs, — aujourd'hui 150,000. Pour apaiser leurs adversaires, les élèves se surpassent aux concours. Lambert Thiboust remporte un premier prix de comédie : Wieniawski deuxième se signale dans la classe de Zimmermann; Portéhaut, Altès, Chéri, frère de l'exquise comédienne du Gymnase, et Garcin, son cousin, brillent parmi les violonistes. Le chant met en vedette mademoi-

selle Lefebvre, Ribes et Balanqué. Meillet, qui a renoncé au droit et suit depuis quinze mois seulement la carrière musicale, remporte les prix d'opéra et d'opéra-comique, auprès de mademoiselle Meyer ; un accessit récompense M. Carvalho.

Trois Conservatoriens, mademoiselle Grimm, MM. Bussine et Bataille, interprètent la cantate de Jules Duprato, dont une escapade a, un moment, compromis le prix de Rome.

C'était au lendemain des journées de juin; pénétrée de son importance, la garde nationale faisait les cent pas devant les monuments et sa vigilance s'étendait même à l'Institut où étaient enfermés les concurrents : Duprato, Hignard, Bazille, Mathias, Charlot et Renaud.

La nuit est tombée; aux ciselures du Louvre, aux façades du quai un clair de lune étincelant accroche ses rayons. — Un factionnaire, pâle de terreur, se précipite dans le

poste, d'un geste tragique désigne la coupole. Allant et venant dans la lueur du ciel, des ombres gigantesques s'enlèvent sur le mur de la bibliothèque ; elles se penchent, elles se relèvent, elles semblent se désigner divers points de Paris. Plus de doute ! Le Palais est aux mains de l'émeute.

On réveille M. Pingard, des battues s'organisent ; mais partout les grilles sont solidement fermées, les verrous à leur place, nulle trace d'effraction et les ombres ont disparu.

Un hasard révèle, le lendemain, les noms des fantastiques équilibristes : pour se délasser d'une longue journée de travail, les candidats à Rome avaient imaginé cette escalade. — La garde nationale respire, mais l'Institut suffoque d'indignation ; il va décider que nul prix ne sera accordé en 1848, quand Adam, en quelques mots pleins d'esprit et de sourires, obtient la grâce des écervelés.

*
* *

Un groupe de musiciens, parmi lesquels Massé, Membrée, Lalo, Delioux, signent un projet d'association nationale qui exécuterait et éditerait tout ouvrage reconnu digne de l'art par un jury élu. Pour mener l'œuvre à bonne fin, on réclamerait la part à laquelle on a droit sur les 200,000 francs votés par l'Assemblée à titre d'encouragement aux beaux-arts.

Le 24 septembre, grande fête dans les jardins de l'Elysée, « redevenu propriété de tous », au bénéfice de la Caisse de secours des Artistes musiciens. Entrée, 1 franc ; fête foraine, concert gigantesque : 300 instrumentistes, 900 choristes. Le Conservatoire, dirigé par Batiste, est à la tête de cette armée.

Quelques jours plus tard, dans la chapelle de Versailles, les lauréats de l'année chantent

la messe d'Adam ; l'orgue est tenu par M. Ambroise Thomas.

Ces manifestations variées n'empêchent pas l'Assemblée de discuter une forte diminution du budget des Beaux-Arts. Une protestation circule à travers Paris, se couvre de signatures : Léo Lespès, Adam, E. de Mirecourt, Francis Wey, Berlioz, Auguste Vitu, Prumier, Gonzalès, Bayard, Duprez, Ciceri, Léon Cogniet, etc. — Victor Hugo s'en fait le champion à la tribune, et les crédits restent intacts.

A la distribution des prix, M. Dufaure, ministre de l'intérieur, se fait représenter par M. Charles Blanc, qui, peu soucieux de l'actualité, a pris pour thème de son discours : « le rôle de la musique à Sparte. »

Dans les derniers jours de l'année, le Prince-Président fait louer à l'Opéra, à la Comédie-Française et à l'Opéra-Comique l'ancienne loge du duc d'Orléans.

*
*

Inauguré par le succès éclatant du *Caïd* (3 janvier), l'an 1849 est marqué, un mois plus tard, par la résurrection des exercices. *La Pie voleuse*, qui semble faire partie du matériel de l'école, a été montée en quatorze jours par Moreau-Sainti.

La séance suivante sera moins bien accueillie. Si Thiron et mademoiselle Fix ont été applaudis dans *les Folies amoureuses*, les fragments *d'Orphée* laissent une impression lamentable, que le troisième exercice fera heureusement oublier. *Le Dépit amoureux* (mademoiselle Coblentz), *le Calife de Bagdad* (mesdemoiselles Lefebvre et Lemaire, MM. Riquier et Ribes) encadrés dans de charmants décors, rehaussés de costumes joliment dessinés, réconcilient le Conservatoire avec son public ordinaire.

* * *

Les élèves ont souvent quitté le territoire de la rue Bergère durant l'hiver; on les a entendus chez le Prince-Président, aux obsèques d'Habeneck, même dans les ateliers Chaix, où ils ont organisé un concert devant la statue de Gutenberg.

Le Prophète à l'Opéra, à l'Opéra-Comique *le Toréador*, le succès croissant de Rose Chéri au Gymnase, les représentations de mademoiselle Aline Duval au théâtre Montansier, l'existence éphémère de l'opéra-bouffe français installé dans la salle Beaumarchais, les essais littéraires de mademoiselle Augustine Brohan avec un proverbe : *Compter sans son hôte*, joué au concert de M. Samary, ces événements petits et grands se succèdent jusqu'à l'ouverture des concours.

MM. Silas et Saint-Saëns se révèlent brillants organistes ; Bizet et Delibes remportent les prix de solfège ; Wieniawski et Thurner sont proclamés *ex æquo* après la séance de piano. Un accessit de chant récompense mademoiselle Wertheimber, MM. Bussine et Depassio.

Classe d'opéra : dans une scène du *Prophète*, mademoiselle Nantier est interrompue par les acclamations, puis la salle entière se tourne vers Meyerbeer, qu'elle associe à ce triomphe. Même manifestation à l'adresse d'Halévy, après la scène des cartes de *Charles VI*.

Le concours de comédie fait sortir du rang mesdemoiselles Fix, Bilhaut, Savary, Coblentz, MM. Morin et Lambert Thiboust.

La carrière dramatique du futur auteur de *la Corde sensible* fut courte mais non dénuée de fantaisie. Un soir qu'à l'Odéon il jouait

Sganarelle, les classiques de la salle faillirent s'évanouir à cette réplique inattendue : « mais depuis la République nous avons changé tout cela ! »

Pétitions, doléances, observations, avis sont recueillis par M. Dufaure dans la visite qu'il fait au Conservatoire le 2 septembre. De nouvelles réparations sont jugées nécessaires et retardent la rentrée des classes.

Cent soixante-treize prix et accessits sont proclamés le 2 décembre; M. Charles Blanc annonce un supplément de crédits, parle des réformes projetées, fait espérer le rétablissement du pensionnat pour les femmes.

Dans la salle de l'Opéra, les adieux de Duprez. Au deuxième acte de *la Juive*, mesdemoiselles Miolan et Castellan entourent leur maître ; madame Viardot lui donne la réplique dans des fragments d'*Othello*. La scène des tombeaux de *Lucie*, *un Tigre du Bengale*,

Geneviève et le ballet de *Gustave* complètent le programme.

*
* *

1850. — La discorde est au camp des musiciens; de la rue Bergère est partie l'étincelle qui allume la guerre.

La comtesse Rossi, qui fut mademoiselle Sontag, tant acclamée, tant fêtée, va reparaître devant le public parisien après un silence de vingt ans ; M. Lumley, son impresario, demande la grande salle du Conservatoire pour six représentations italiennes, dites concerts costumés, et M. Ferdinand Barrot l'accorde, au grand scandale de la Société des concerts.

Réuni d'urgence, le Comité signe une protestation au nom de tous les membres, professeurs ou élèves de l'École. On crie au sacrilège, à la violation des droits, au

renversement des traditions. Le ministre répond que la salle ne sera prise qu'aux jours vacants, qu'il s'agit d'une question d'art, que le « patronage du gouvernement ne saurait aller jusqu'à respecter, comme un monopole, ce qui était dans l'origine une concession gracieuse de souverains. »

Battus sur ce point, les partisans de la rue Bergère s'en prennent à madame Sontag. On a dit qu'elle chanterait en italien, en allemand, en anglais, en français? Le beau prodige! Ne se souvient-on plus déjà que la Malibran, certain jour, se fit entendre en sept langues différentes, joua de deux instruments, improvisa une romance, et couronna ces exercices variés par une promenade à cheval dans Hyde Park?

La séance du 19 mars voit l'opéra-comique écrasé par la comédie, Au sortir du Conservatoire, nul ne parle des deux actes *d'Othello;* un seul nom est sur toutes les lèvres : Made-

leine Brohan, la Sylvia du *Jeu de l'amour et du hasard.* « Elle a quatorze ou quinze ans à peine ; elle est jolie à dire d'experts, jolie sans contradiction comme la Suzanne de *Figaro*, riante, verdissante, pleine de gaîté, d'esprit. »

La musique a bientôt sa revanche avec *Joseph,* chanté par mademoiselle Tillemont, Riquier, Merly et Sujol.

Des noms, souvent relus depuis, sont au palmarès de 1850 : Lecocq, Planté, âgé de onze ans et trois mois, Jules Cohen. Le violon a, comme le piano, son petit prodige, Paul Julien, léger de dix printemps. Chant et comédie : Chapuis, Merly, mademoiselle Wertheimber, Metrême, mesdemoiselles Brohan, Périga, Jouassain, Théric.

*
* *

Redingote bleue, la lyre d'or brodée au collet, des lyres encore sur les boutons, vête-

ment coquet pour un collégien, mais sous lequel basses et tragédiens avaient étrange tournure, tel était, au Conservatoire, l'uniforme des pensionnaires.

Désireux de se présenter au public en plus galant appareil, deux concurrents réunissent leurs économies de l'année et font emplette d'un habit. Très applaudi, le premier rentre précipitamment dans la coulisse, et reprenant l'uniforme détesté, abandonne frac et le reste à son camarade. — Celui-là est moins heureux et, son air fini, désespéré de la froideur de la salle, s'élance hors du Conservatoire, laissant son compagnon effaré et anéanti devant la fuite du costume de gala. — C'est ainsi qu'on explique, dans les couloirs, comment un des lauréats du chant ne répondit pas, ce jour-là, à l'appel de son nom.

Tandis qu'on signale les nouvelles étoiles, des gloires du temps jadis disparaissent.

Mortes mesdames Gavaudan, Boulanger, Saint-Aubin ; enterrée, aux sons du *Salutaris* de Gossec, madame Branchu, une des premières élèves de Garat.

A la distribution des prix, présidée par M. Baroche, la liste des lauréats semble si longue qu'un nouveau règlement, édicté dès le 22 novembre, défend de doubler les récompenses. Seul, le premier prix pourra être partagé, si le jury est unanime à le décider ; en cas de partage des voix, il sera attribué au concurrent le plus âgé.

Décorés par décret du Prince-Président, Albert Grisar et Alard.

*
* *

Plus d'un apprenti comédien, en se rendant à la classe aux jours d'hiver de 1851, fait halte devant les affiches du Gymnase : Geoffroy, Lafontaine, Lesueur, Dupuis, Bressant, Numa

y sont réunis auprès de Rose Chéri et de Mélanie, de mademoiselle Luther et d'Anna Chéri ; la petite Céline Montaland attire Paris au théâtre Montansier (Palais-Royal). On annonce les débuts prochains de mademoiselle Alboni à l'Opéra, dans *Zerline*, qu'Auber termine pour elle ; mademoiselle Sophie Cruvelli va entrer aux Italiens. Ponchard, resté sur la brèche depuis 1812, prépare sa représentation de retraite : il sera une dernière fois le George Brown de *la Dame Blanche.*

Dans cette même année, M. Gounod donnera *Sapho* à l'Opéra et M. Ambroise Thomas, successeur de Spontini à l'Institut, enrichira l'Opéra-Comique avec *Raymond ou le secret de la Reine.*

La presse commence à murmurer contre le sempiternel répertoire de la rue Bergère et pourtant la salle semble insuffisante à conte-

nir les spectateurs accourus en foule à l'exercice de mars.

Deux actes de *Don Juan*, conduits par Girard, font valoir Bussine jeune et Merly, mesdemoiselles Chambard et Tillemond. Dans *l'Epreuve*, auprès de mesdemoiselles Valérie et Savary, première apparition de M. Gilles de Saint-Germain.

Un roman, l'entrée du jeune comédien au Conservatoire. — Dans la librairie où il était chargé des écritures, la vision du théâtre le hantait, ses héros les plus glorieux avaient noms Talma, Brunet, Potier. Aussi l'emploi des heures de loisir variait peu : il lisait les pièces anciennes ou modernes, à tort et à travers apprenait des rôles et ne voyait pas de plaisir plus délicieux qu'une soirée passée dans la claque du Théâtre-Français.

Lamentations, prières, supplications s'étaient, hélas ! heurtées à des refus énergiques

et nombreux ; désespérant d'attendrir ses parents, le jeune homme s'isolait dans une douleur muette qui finit par les toucher.

Un soir, à l'heure du dîner, le père lui apprend qu'il vient de le faire inscrire au Conservatoire, qu'il n'a que quelques jours pour préparer son audition. Effarement; lutte terrible entre la joie de toucher à la réalisation du rêve, la crainte de le voir s'évanouir à jamais. Tout en continuant ses écritures, Saint-Germain repasse les innombrables rôles dont fourmille sa mémoire, sans réussir à fixer son choix. Et l'heure de l'audition est arrivée, et ayant, sous je ne sais quel prétexte, obtenu une journée de congé, il pénètre pour la première fois dans le sanctuaire de la rue Bergère, tenant à la main son acte de naissance qu'il vient, en chemin, d'aller prendre à la mairie.

Le voilà, comme un somnambule, qui gra-

vit la petite scène; il voit devant lui mademoiselle Georges, entre Auber et M. Doucet; il s'anime, il joue; il est admis dans la classe de Provost, où ses progrès seront tels qu'au bout de la première année, une pension de 600 francs lui sera accordée.

*
* *

A l'exercice suivant, une partie des *Noces du Figaro* (mademoiselle Larcéna) et des fragments d'*Orphée*. Sous les traits de l'époux d'Eurydice, mademoiselle Wertheimber est jugée remarquable, rappelée, applaudie furieusement. Aussi reparaît-elle dans la séance de mai, ayant pour partenaire mademoiselle Boubert (l'Amour). *Le Tableau parlant* complète le programme, avec *le Dépit amoureux*.

Nous retrouvons tous ces jeunes artistes aux jours solennels des concours. En tête des classes d'opéra-comique, mademoiselle Tille-

mont et M. Bussine; 1er accessit : M. Faure; la séance d'opéra est un succès incontestable pour mademoiselle Wertheimber. Mademoiselle Périga et M. Charles Lemaître défendent le drapeau de la tragédie. Mesdemoiselles Savary et Valérie, MM. Lesage et Gilles de Saint-Germain reçoivent les suffrages du jury de comédie.

Pour permettre aux voix de se reposer, les concours de chant, d'opéra-comique et d'opéra ont été mêlés à ceux des instruments; auprès de MM. Colin, Boutmy, Ferrand, Llorenz, Garcin, de mademoiselle Jaurès, nous trouvons M. Bonnehée, mesdemoiselles Wertheimber, Loustauneau, Chambard, Boulard et Geismar. M. Saint-Saëns a le prix d'orgue, M. Lecocq remporte un accessit de contrepoint et M. Bizet arrive le second parmi les pianistes récompensés.

Prix de Rome de 1851 : M. Delehelle, dont

les interprètes ont été mademoiselle Miolan, Merly et Boulo.

*
* *

Les critiques l'emportent; Auber se résigne à varier le programme des exercices, tout en bannissant impitoyablement ses œuvres de la scène du Conservatoire.

Voici, en 1852, *les Folies amoureuses*, précédées d'une ouverture de M. Jonas, et *Jean de Paris* (MM. Sapin, Bonnehée, Faure; mesdemoiselles Larcena et Boulart).

L'orchestre des élèves, sous la direction de M. Massart, est en progrès constants; il fait merveille dans *l'Irato* (mademoiselle Girard); son entrain est plus remarqué encore à la séance du 18 juin. *Joconde* est un double succès pour M. Sapin, « né acteur, chanteur charmant »; M. Faure paraît dans un rôle sacrifié. Avec *les Précieuses ridicules*, la musique ne

perd pas complètement ses droits; des applaudissements prolongés prouvent à M. Gilles de Saint-Germain combien on apprécie son goût et son adresse dans la chanson impromptu : « *Oh! oh! je n'y prenais pas garde.* »

Peu d'inconnus d'aujourd'hui parmi les lauréats : nomination dans la classe de contrepoint, M. Jules Cohen. Prix de piano : Bizet et Savary ; accessit : Ketterer. Les meilleurs violonistes s'appellent Lancien et Viault ; M. Lamoureux figure aussi au palmarès. Chant : pas de 1er prix pour les femmes ; le second est accordé à mademoiselle Boulart, qui a, dans *Actéon*, partagé le succès de M. Faure (1er prix). A citer encore dans les classes d'opéra et d'opéra-comique MM Faure, déjà couronné, Beckers, Bonnehée, Sapin, mademoiselle Geismar.

La tragédie ne brille pas d'un vif éclat, et n'obtient qu'un second accessit, en la per-

sonne de M. Vonoven. En revanche, la comédie remporte quatre premiers prix : mesdemoiselles Valérie et Arrène, MM. Lesage et Gilles de Saint-Germain qui, outre sa scène de concours, a donné la réplique aux élèves de trois classes ; 2e prix : mademoiselle Émilie Dubois ; accessits : mesdemoiselles Feraudy et Rousselle.

Au jour de la distribution, l'Ecole est redevenue « Conservatoire Impérial de musique et de déclamation » ; M. Romieu, directeur des Beaux-Arts, attache le ruban rouge à la boutonnière de Le Borne, le maître d'Aimé Maillart, le musicien érudit dont les élèves s'appellent Duprato, Savard, Franck, Poisot.

CHAPITRE VII

NAPOLÉON III

Le 30 janvier 1853, Paris s'éveille au bruit du canon ; c'est le mariage de Napoléon III. De l'Élysée aux Tuileries, du château à la cathédrale, la foule se presse derrière la haie des troupes, avide d'admirer l'adorable beauté de la souveraine, jalouse d'acclamer l'héritier de « l'Empereur ».

Dans Notre-Dame, cinq cents musiciens sont réunis, et le Conservatoire figure en bon rang à l'orchestre ou sur les bancs des choristes. Le cortège entre aux sons de la *Marche*

de Schneitzhœffer ; puis viennent le *Credo* et l'*O Salutaris* de Spontini, le *Sanctus* d'Adam, le *Te Deum* de Lesueur et le *Domine salvum*, instrumenté par Auber.

Reconstituée par le directeur du Conservatoire, la chapelle impériale se fait entendre, pour la première fois, à la messe du 13 février; tous anciens premiers prix, ces artistes de race conduits par Girard. Voici Alard, Tilmant, Dancla, Sauzay, Maurin, Leudet, Battu, Franchomme, Samary, Chevillard, Labro, Dorus, Altès, Klosé, Verroust, Gallay ; Benoist est à l'orgue, Plantade et Le Borne mènent les chœurs.

Reprise des exercices le 24 avril. La musique n'y est représentée que par une ouverture de Victor Chéri, tandis que la comédie triomphe avec des fragments de *Tartuffe* et du *Barbier*. On y retrouve avec le plus vif intérêt MM. Gilles de Saint-Germain, Lesage,

Grenier, mademoiselle Grangé ; il n'est qu'une voix pour vanter la beauté de mademoiselle Arrène.

Le 6 mai, soirée qui marque dans les fastes de l'Ecole. En présence du prince Lucien Bonaparte, de M. Achille Fould, devant les ministres, les ambassadeurs, les maréchaux, applaudis par tous les Parisiens de marque, les élèves jouent un acte du *Barbier*, précédé d'un prologue de M. Camille Doucet, dit par mademoiselle Arrène. A Beaumarchais succède Rossini ; *le Comte Ory* a pour interprètes Bonnehée, Ferrand et mademoiselle Rey qui avait, quelques jours plus tôt, dans la chapelle du château, fait entendre des fragments du *Stabat*.

Après avoir brillé à l'église et sur la scène, le Conservatoire va se signaler en plein air ; ses meilleurs élèves sont parmi les trois cents exécutants qui, le 15 août, sous la conduite

d'Auber, donnent un concert splendide dans le jardin des Tuileries.

Deux accessits dans les concours à huis clos : Olivier Métra pour l'harmonie, Bizet dans la classe d'orgue. Bonnehée remporte, à l'unanimité, le prix de chant ; honorée d'une moindre récompense, mais plus applaudie encore, mademoiselle Girard. Les vainqueurs de l'archet s'appellent Fournier, Garcin et Lotto, un violoniste de douze ans, Lamoureux, Accursi ; MM. Sapin, Bonnehée et Achard sont à la tête des classes d'opéra-comique. Comédie : Grenier, Roger, mesdemoiselles Delaistre et Delaporte.

Un vétéran de l'Ecole prend sa retraite vers la fin de l'année : M. Vogt, entré rue Bergère en 1816, après avoir fait partie de la chapelle impériale, suivi Napoléon à Ulm et à Austerlitz, abandonne la classe de hautbois. M. Verroust lui succède.

Le 11 décembre, au lendemain de l'inauguration du boulevard de Strasbourg, M. Achille Fould préside la distribution des prix. En présence du Prince Napoléon, qu'accompagne M. Troplong, le ministre assure le Conservatoire de la haute protection de l'Empereur. Les cours supprimés par la Restauration seront rétablis ; la classe de littérature et d'histoire va renaître.

La cérémonie est égayée par le discours inattendu du jeune Lotto, qui, ne figurant pas au programme, demande au ministre l'autorisation de jouer *le Mouvement perpétuel* de Paganini. Permission aussitôt accordée et succès magnifique.

*
* *

Les promesses de M. Fould n'étaient pas paroles vaines ; le 4 février 1854, une sixième classe de piano est fondée et confiée à Félix

Le Couppey Presque en même temps, la commission qui doit reviser le règlement commence ses travaux : présidée par Alfred Blanche, elle réunit les noms d'Auber, Scribe, Halévy, Roqueplan, Emile Perrin, Samson, Camille Doucet et A. de Beauchesne.

Reprise des exercices. La composition du premier programme ne témoigne pas d'une grande recherche de nouveauté : *l'Épreuve* et le 2e acte du *Comte Ory*, avec une ouverture de M. Jules Cohen.

Trois mois sont nécessaires pour préparer la représentation de *Marie* (11 juin). Pasdeloup conduit l'orchestre. Les auditeurs s'accordent à reconnaître les plus belles dispositions à M. Nicolas, un jeune ténor qui, italianisé, figurera un jour parmi les favoris du succès.

Que de noms entendus pour la première fois à l'issue des concours, vantés, célébrés, par-

tout redits depuis lors! C'est l'accessit de piano de M. Massenet, camarade de classe de Ghys, de Fissot, de Duvernoy, premiers prix *ex æquo ;* un accessit à M. Danbé et un prix à M. Lamoureux. Olivier Métra, Léo Delibes, J. Cohen et Bizet sont cités à l'ordre du jour ; M. Achard l'emporte sur tous ses rivaux en opéra-comique. Tragédie et comédie sont d'une incroyable faiblesse; on n'y peut citer que mademoiselle Stella Colas ou mademoiselle Delaporte.

Le discours de la distribution des prix, déclamé par M. Blanche, secrétaire général du ministre d'Etat, est d'un médiocre intérêt. Relevons-y l'annonce, chaleureusement accueillie, suivant la tradition, du remplacement par Régnier de Samson, appelé à la classe d'histoire et de littérature.

*
* *

1855. La guerre de Crimée et l'Exposition, bruits de conquêtes ou manifestations pacifiques ne font pas négliger la musique. Concerts au château, chez les ministres, représentations de gala, spectacles gratuits. L'année passera en un tourbillon de fêtes.

Dans ses appartements du Louvre, le comte de Nieuwerkerke appellera à mainte reprise les élèves du Conservatoire ; les programmes fort artistiques de ces soirées sont composés par Pasdeloup.

L'Opéra fait applaudir *les Vêpres siciliennes*, et réunit dans *le Prophète* madame Alboni et Roger ; *Jaguarita* au Lyrique, *le Demi-Monde* au Gymnase, les fantaisies d'Hervé aux Folies-Nouvelles, encaissent des recettes mirifiques. Les abonnés du Théâtre-Italien applaudissent Mario, mesdames Penco,

Borghi-Mamo, Viardot; c'est aussi l'époque de la lutte ouverte entre Rachel et madame Ristori.

Le public ne réserve pas ses bravos à ces seules étoiles; pour faire entendre son *Décameron* dans le concert donné au mois d'avril, Jacques Offenbach appelle à lui les élèves du Conservatoire. Aux côtés de mademoiselle Poinsot, de Charles Ponchart, de mesdemoiselles Luther et Marie Damoreau, voici mesdemoiselles Desclée, Stella Colas, Fleury, Rey-Balla.

Elles sont de nouveau applaudies par le ministre d'Etat, sur la scène de l'Ecole. Entre mademoiselle Desclée (la comtesse) et M. Fournier (Almaviva), mademoiselle Delaporte incarne le plus gracieux Chérubin qui se puisse rêver. D'ailleurs, les encouragements officiels ne feront pas défaut cette année aux sujets d'Auber : pour entendre le troi-

sième acte d'*Armide*, chanté par mesdemoiselles Rey-Balla et La Pommeraye, messieurs Cœilte et Lamazou, le président du Sénat et le préfet de la Seine prennent place dans la loge d'honneur.

Réapparition des enfants prodiges au concours de piano : deux musiciens qui n'ont pas atteint la douzième année, Duvernoy et Fissot, se partagent les lauriers. Accessits : MM. Guiraud et Diémer. Il n'est pas une voix pour protester contre le premier prix donné au violoniste Romeo Accursi. MM. Canoby, Ben-Tayoux, Planté et Dubois brillent au solfège et à l'harmonie. Mademoiselle Dalmont chante à ravir une scène du *Caïd*, qui lui vaut un triomphal *exeat ;* mademoiselle Devoyod ranime un instant les auditeurs de la tragédie. Prix de comédie : M. Roger et mademoiselle Stella Colas.

Pour beaucoup d'élèves du Conservatoire,

les vacances n'ont été qu'un repos fort incomplet. Il faut être prêt à reparaître brillamment devant les mélomanes qui, depuis le mois de janvier, suivent régulièrement les concerts de la Société des jeunes artistes, dirigée par Pasdeloup. Une symphonie de M. Gounod, écrite spécialement pour elle, a été le morceau de résistance de la saison, redemandé, acclamé. — A la nouvelle de la prise de Sébastopol, décision mistérielle prolongeant les congés de huit jours.

C'est au tour des manifestations pacifiques. Le 15 novembre, dans le Palais de l'Industrie, distribution des médailles aux exposants. Berlioz a dressé un fantastique programme à double chœur et double orchestre ; sur des paroles du commandant Lafont il a écrit une cantate, *l'Impériale*, attaquée à l'entrée des souverains. Mais alors de tels hurrahs éclatent de toutes parts, les cris « Vive l'Empereur » se

déchaînent si assourdissants, que du balcon où planent les douze cents exécutants, aucun son distinct n'arrive jusqu'au public.

Le lendemain, on donnait à Hector Berlioz la consolation d'une seconde exécution. Auprès de *l'Impériale*, figurent la *Bénédiction des poignards*, la prière de *Moïse*, le *Te Deum*.

M. Ambroise Thomas est, en décembre, nommé inspecteur général des écoles de musique des départements, en remplacement de M. Batton ; venue de la même succession, la classe d'ensemble vocal pour laquelle Pasdeloup est désigné. Cette double nomination, annoncée au début de la distribution des prix, vaut une longue salve au compositeur et au chef d'orchestre.

*
* *

L'année 1856 est pour les musiciens, grands et petits, un temps béni entre tous. Le ruban

rouge fleurit à la boutonnière de MM. Gounod, Victor Massé, Dietsch. *Deux sous de charbon*, aux Folies-Nouvelles, apprend au public le nom de Léo Delibes ; dans la salle des Maréchaux, *Les Deux Aveugles*, de Jacques Offenbach, reçoivent une consécration officielle. *La Fanchonnette* est un égal triomphe pour madame Carvalho et pour Clapisson. Rue de la Victoire, la société des jeunes artistes a la primeur d'une symphonie de M. Saint-Saëns, d'œuvres de M. Gouvy, d'un nouvel arrangement du *prélude de Bach*.

L'écho des salves qui, le 16 mars, annoncent la naissance du Prince Impérial, résonne jusque devant Sébastopol, où les batteries françaises, anglaises et sardes grondent joyeusement, jusqu'à Constantinople où est chanté un *Te Deum* solennel.

Tandis que les pauvres de Paris assiègent le Mont-de-Piété qui leur rend linge, matelas

mis en gage, les spectacles gratuits ouvrent tous les théâtres dans l'après-midi du 17 mars. Poètes et compositeurs ont rivalisé de zèle : à l'Opéra, c'est, avec le *Corsaire*, une cantate d'Adam. *Mademoiselle de la Seiglière* est suivie d'une ode de Méry. Michel Carré, Jules Barbier et F. Halévy ont été choisis par l'Opéra-Comique ; Philoxène Boyer a écrit un à-propos pour l'Odéon. Au Théâtre-Lyrique M. Carvalho rime lui-même la cantate mise en musique par Clapisson, chantée par mesdames Miolan et Meillet. Rose Chéri déclame divinement des stances de Théophile Gautier; Montaubry, Nargeot et Fessy composent les chants d'allégresse pour le Vaudeville, les Variétés et le Cirque.

Au lendemain des *Pantins de Violette*, le premier succès d'Hortense Schneider, Adam meurt subitement. L'Opéra, l'Opéra-Comique, le Théâtre-Lyrique, la société des jeunes

élèves, le Conservatoire sont représentés parmi l'orchestre et les chœurs conduits par Tilmant dans l'église Notre-Dame de Lorette. Les solistes s'appellent Roger, Obin, Faure, Gueymard, Puget, Jourdan, Couderc, Barbot, Ponchard, etc...

Le soir des funérailles, le Lyrique et les Bouffes font relâche. Par ordre de l'Empereur, l'Opéra affiche le *Corsaire*, au bénéfice de la Veuve du Maître.

*
* *

Les exercices du Conservatoire donnent raison aux adversaires de l'Ecole.

A l'*Orphée* de Glück exécuté, en mai, de la façon la plus insuffisante, succèdent le premier acte de l'*Eclair* et une partie du *Comte Ory* chantés par MM. Nicolas, Cabel, mesdemoiselles Chabert et L'Héritier. Cette fois, le public est satisfait : il applaudit de bon cœur,

quand de malencontreux bouquets mal dirigés viennent s'abattre sur les violons, changent les bravos en éclats de rire, et les moralistes de repartir en campagne.

*
* *

Un immense orchestre est réuni le 14 juin dans Notre-Dame, où quatre-vingts évêques sont assemblés autour du Cardinal Légat, venu pour le baptême du Prince Impérial. Le motif écrit par Lesueur en l'honneur du Roi de Rome résonne une seconde fois sous les voûtes de la Cathédrale. Le soir, banquet à l'Hôtel de Ville ; l'avenue Victoria a été transformée en jardin à la Lenôtre, une cantate d'Auber, et le *Vive l'Empereur* de Charles Gounod sont au programme. Dans les théâtres, musique de circonstance de Bériot, d'Halévy, d'Offenbach ; d'innombrables poésies chantent les dragées du baptême.

Au nombre des prix, MM. Théodore Dubois, Diemer Paladilhe, Archainbaud, Nicolas ; Cöeilte, Donjon, Bourdeau; mesdemoiselles Devoyod, Lhéritier, Remaury. Parmi les accessits MM. Massenet (classe de piano de Laurent), Danbé, Mangin. Le lion des concours est M. White, un élève d'Alard, qui soulève des transports.

*
* *

Des noms nouveaux chez les maîtres de l'Ecole en 1857. M. Ambroise Thomas a succédé à Adam ; Bordogni et madame Damoreau sont remplacés par Fontana et Laget, enlevé au Conservatoire de Toulouse.

Une classe de violon est fondée dont M. Charles Dancla est le titulaire.

Sax et Arban sont nommés professeurs de saxophone et de saxhorn pour les élèves-militaires, en faveur desquels trois classes

spéciales de solfège sont encore établies.

Le baron Haussmann, ancien élève de la rue Bergère, appelle fréquemment à l'Hôtel de Ville le jeune orchestre dirigé par Pasdeloup. Le chœur des Nymphes de *Psyché*, chanté par le Conservatoire, est au programme de la fête donnée au grand-duc Constantin.

Le premier exercice de l'année fait la part modeste à la musique. Entre l'*Epreuve* et *Faute de s'entendre*, M. Troy chante un air de *Zaïre* et M. White enlève un concerto d'Alard. Au second, *Moïse* retrouve son succès d'antan. Durant les répétitions de l'opéra de Rossini, Troy, auquel le rôle de Pharaon était échu, demande un congé, et sur l'ordre d'Auber, le sceptre d'Egypte passe aux mains de M. Crosti.

*
* *

De nouveau le violon va être l'instrument de discorde.

Les étrangers sont nombreux cette année parmi les lauréats.

Un Belge remporte le prix de cor ; la harpiste récompensée est née à Salzbourg ; l'Irlande a vu naître mademoiselle Verling qui triomphe avec la valse de Venzano ; mais nulle part l'Europe n'est si bien représentée que dans les classes de MM. Massard, Girard et Alard.

1er prix : M. Sarasate, né à Pampelune.

2e prix : Mademoiselle Hummler, une Wurtembergeoise.

1er accessit : M. Tyselinski de Varsovie et M. Violet.

2e accessit : M. Colonne, Bordelais de naissance, et M. Otto Bernard, venu au monde à Berlin.

Le succès de Sarasate prend des allures d'apothéose. On ne se lasse pas d'acclamer cet artiste de treize ans. Mais quand Auber

appelle le nom de mademoiselle Hummler, des protestations s'élèvent dans la salle, gagnent le vestibule, s'étendent jusqu'à la rue Bergère où quelques siffleurs forcenés préparent une aubade, que les sergents de ville interrompent dès la première mesure.

Il est des journées moins tragiques, et le concours de basson a laissé un souvenir joyeux dans la mémoire des auditeurs de 1857. M. Dihau avait vaillamment attaqué son solo; déjà on se plaisait à reconnaître sa supériorité sur ses concurrents, quand soudain il s'arrête et d'une voix étranglée, en tournant vers le jury un regard suppliant : « Monsieur Auber, je n'ai plus de salive. » Un long éclat de rire secoue les deux étages de la salle : pitoyable envers les souffrances du jeune homme, le président lui fait apporter un verre d'eau ; et, ressuscité, M. Dihau achève son morceau avec une sûreté qui lui valut le 1er prix.

Un autre jour, c'est M. Barré qui, agrémentant d'un couac formidable le duo de *La Reine de Chypre*, ne peut retenir un juron énergique et, dans sa colère, transperce le décor d'un coup de poignard qui faillit éborgner Levasseur, suivant le concours de la coulisse.

Lauréats du piano : MM. Paladilhe et Riembielinski, Guiraud. Un second accessit à M. Théodore Dubois qui avait été proclamé en tête des classes de contre-point. Mademoiselle Cordier, MM. Crosti et Troy se signalaient à la journée du chant, tout comme au concours d'opéra-comique, où brillaient autour d'eux Wartel, Barré, mesdemoiselles Chabert, un des futurs soutiens de l'opérette, Auclair, Faivre, Tual. M. Worms et mademoiselle Royer se faisaient applaudir deux fois dans la tragédie et dans la comédie.

Les résultats de l'année ont paru si satisfaisants que, dans son discours de la distribu-

13.

tion des prix, M. Alfred Blanche déclare : « le Conservatoire tient sa place dans notre orgueil national. »

*
* *

Encore à l'actif de cette année 1857, un duel demeuré célèbre dans les fastes de l'Ecole.

Parmi les pensionnaires figurait M. Dumestre, ancien jardinier de M. Fould, très aimé de ses camarades, mais d'une naïveté qu'ils se plaisaient à mettre à l'épreuve.

Un jour M. Crosti va le trouver dans sa chambre, l'air sombre, la mine tragique : « Salmson m'a insulté ; un duel est inévitable. Charles Duvernoy est son témoin ; veux-tu être le mien ? » Le moyen de refuser un pareil service ?

Tandis qu'on règle les conditions du combat, les précautions à prendre pour qu'il demeure mystérieux, les pensionnaires pré-

parent, à grand renfort de mie de pain, des balles auxquelles une couche de mine de plomb donnera l'apparence meurtrière. On a dit à Dumestre qu'en cas de mort d'un des duellistes, le témoin doit relever son pistolet et continuer la lutte; aussi la nuit a été employée par le malheureux pensionnaire à tracer de longues lettres d'adieux à sa famille, à écrire à M. Fould un suprême merci.

Toute surveillance écartée, les adversaires se rencontrent dans la salle d'études : le sort favorise Salmson qui vise froidement, mais le pistolet rate par deux fois. Au tour de M. Crosti dont la balle va s'aplatir sur le piano... L'honneur est satisfait.

Jamais Dumestre ne soupçonna la plaisanterie dont il avait été victime et à qui lui parlait de ce duel, il répondait invariablement : « Pas de chance, ce pauvre Crosti, d'avoir manqué Salmson ! Çà faisait un baryton de moins ! »

*
* *

Parmi ceux qui applaudissaient à l'apothéose de l'Ecole, combien ignoraient que son fondateur vivait encore, assistant dans une profonde retraite au triomphe de son œuvre ? Le modeste héritage laissé par Catel suffisait à l'existence de Sarrette, existence de sage que ne tourmentèrent jamais ni regrets du passé, ni ambitions nouvelles.

Au début de 1858, un décret du Ministère d'Etat décidait que son buste serait placé au Conservatoire, mais Sarrette s'éteignait avant d'être témoin de ce tardif hommage, et peu de Parisiens surent pour quel mort l'orchestre de l'Opéra se réunissait à l'église de Bonne-Nouvelle.

*
* *

Quand vient le moment des exercices, la

comédie et la musique, se prétendant dupées toutes deux, font de nouveau séance à part. Il faut pourtant avoir recours à l'orchestre de l'Ecole et au violon de Sarasate pour remplir les entr'actes, séparer les fragments de *Britannicus*, de *Don Juan* de Molière et des *Héritiers*. Une semaine plus tard, les élèves lyriques se suffisent à eux-mêmes et mettent quelque coquetterie à repousser le concours de leurs camarades de la comédie : *Les noces de Jeannette* et le deuxième acte des *Noces de Figaro*.

Extraits de la liste des récompenses les noms de MM. Théodore Dubois, Deslandes, Fissot, Paladilhe à la classe d'orgue ; Colonne et Diaz pour l'harmonie. Au piano Guiraud, Colomer, Lavignac ; mesdemoiselles Leclerc, Rémaury. La réapparition imprévue de Roger sur la scène du Conservatoire est l'événement à sensation des concours : il vient

donner une réplique dans les *Huguenots*. Malgré l'accueil enthousiaste qui lui est fait, il restera encore des bravos pour M. Roudil, déjà vainqueur aux concours de chant et d'opéra-comique aux côtés de MM. Hayet, Peschard et Lafont. Dans les classes de comédie, soulignons les noms de mesdemoiselles Royer, Ponsin et Cellier, de MM. Provost, Leménil, Léautaud.

A l'actif de 1858 une réforme, depuis longtemps réclamée. Les prix, jusqu'à présent, se distribuaient à la rentrée des classes : beaucoup de lauréats, éparpillés aux quatre coins de Paris, avaient débuté avec des succès divers, sur des scènes plus ou moins subventionnées ; des autres le public avait déjà oublié les noms. Après force discussions et controverses, on se décide à traiter l'école de musique et de déclamation comme tous les collèges et lycées de l'Empire, et au mois d'août,

quelques jours après le dernier concours, a lieu la distribution solennelle, présidée par M. Pelletier.

La mort de Rachel est une rare fortune pour la tirade nécrologique de son discours, et l'orateur met les élèves en garde contre ce lieu commun qui veut que le comédien disparaisse tout entier. « Le souvenir laissé par lui s'embellit des émotions, des enthousiasmes, et peut-être aussi des illusions de son auditoire. Le temps lui-même profite à sa mémoire en lui donnant l'auréole des années regrettées. Quels artistes que ceux que l'on a vus à vingt ans ! »

* * *

D'un pavé noir les classiques marqueront 1858. Conspué à son premier jour, toléré ensuite puis encensé, triomphant enfin de toutes les coalitions, *Orphée aux enfers* est apparu. D'une exquise variété de tons, adorable en sa

mélancolie ou irrésistible de rythmes affolants, la musique d'Offenbach à conquis le monde. L'antiquité est à la mode, car voici au Français le grand succès d'*Œdipe Roi.*

Emma Livry débute dans la *Sylphide. Le Roman d'un jeune homme pauvre* est comme une suite du pacte conclu par le Gymnase avec le succès.

*
* *

Un seul exercice en 1859 : on y entend *Jeannot et Colin* et le premier acte du *Comte Ory*. Dans un rôle très effacé, mademoiselle Pfotzer qui allait être l'exquis Valentin de la *Chanson de Fortunio*, si vite acclamée, si tôt disparue. Appelés au château le soir de la Mi-Carême, les élèves du Conservatoire sont réclamés aussi par la Comédie-Française qui remonte *Athalie* avec la musique de M. Jules Cohen.

MM. Roudil, Peschard, mesdemoiselles Ferdinand, Gauthier, Cazot et Durand, exécutent les soli; leurs camarades moins illustres ont rang de simples choristes.

Le Pardon de Ploërmel, Herculanum; Marie Sass débutant dans *Les Noces de Figaro*, *César Girodot* à l'Odéon, *Les premières armes de Richelieu* à Déjazet sont parmi les événements dramatiques de 1859. *Un petit fils de Mascarille*, joué au Gymnase par Geoffroy, Dupuis et mademoiselle Marquet, fait bien augurer de l'avenir de M. Meilhac. Saint-Germain entre au Vaudeville.

*
* *

Il y aura cette année double ration de cantates : le retour triomphal de l'armée d'Italie, les ovations qui éclatent sur le passage de l'Empereur ont leur écho dans les théâtres. M. Reyer est désigné par l'Opéra, Maillard

est choisi par le Lyrique. Les scènes de drame sont dévolues à la dynastie des Artus qui, à l'Ambigu comme à la Porte-Saint-Martin, chantent Solférino.

Le 15 août venu, c'est à MM. Gevaërt et Duprato de figurer au programme de la rue Lepeletier et de la salle Favart.

Le casino Cadet, où l'orchestre d'Arban fait merveille, l'inauguration des concerts Musard aux Champs-Elysées complètent ce déluge musical.

Sur le palmarès nous trouvons Massenet — récemment rentré au Conservatoire qu'il avait quitté pour parfaire son éducation littéraire — et Lavignac, premier et deuxième prix de piano. Au chant et à l'opéra-comique, avec des récompenses variées, mesdemoiselles Litschner, Albrecht, Pfotzer, Tual, Cico, MM. Peschard et Roudil. — Mesdemoiselles Tordeus et Rousseil dans la tragédie, à la co-

médie mesdemoiselles Cellier, Smith, Ponsin et M. Léautaud.

M. Danbé obtient un premier accessit de violon. MM. Lalliet, Mayeur, Schubert, Garrigue sont aussi à l'ordre du jour.

Enfin les lauréats du concours de Rome s'appellent Ernest Guiraud et Théodore Dubois ; une mention est décernée à M. Paladilhe.

*
* *

Toulouse, aux derniers jours de 1859, dotait le Conservatoire d'un nouveau ténor. Venu à Paris pour entrer dans une banque où M. Warot était chef du contentieux, Victor Capoul, harcelé par le démon de la musique, se présentait un matin rue Saint-Georges. Il force la consigne et, admis en présence d'Auber, chante un air de *la Muette* de façon à surprendre le maître qui le recommande aussitôt à Revial et peu après, le fait admettre au pensionnat.

La discipline était lourde au jeune homme. Bien maussades ces trois soirées chaque semaine consacrées au solfège. Les autres jours, sous la conduite d'un surveillant, les pensionnaires allaient à l'Opéra, à la salle Favart, au Lyrique et parfois le guide, indulgent aux courtes escapades, fermait les yeux sur une absence un acte ou deux durant ; mais, le spectacle fini, il fallait en bon ordre regagner la maison.

Un beau soir, à la rentrée, l'escouade est incomplète : Victor Capoul manque à l'appel et ne reparaît faubourg Poissonnière qu'avec douze heures de retard. Résultat : un mois de consigne. — Il bondit jusqu'au cabinet d'Auber et, d'une voix étranglée : « Monsieur le directeur, je ne survivrais pas à trente jours d'emprisonnement ; je vous prie de vouloir bien accepter ma démission. »

Très gravement d'abord, puis d'un regard

moins sévère, Auber contemple Capoul — enfin un sourire allume ses yeux : « Eh bien ! je la lève votre consigne... mais donnez-moi des détails. »

* * *

Morts et démissions en 1860 parmi les professeurs de l'Ecole. M. Dancla remplace Guérin, Sauzay succède à Girard frappé au pupitre de l'Opéra; M. Faure abandonne sa classe confiée à M. Paulin, Mocker est désigné pour le cours de Moreau-Sainti.

Aux exercices, retour du traditionnel *Comte Ory* accompagné de l'*Irato;* représentation du *Barbier* avec M. Capoul et mademoiselle Balbi.

La liste des lauréats abonde en noms illustres, retrouvés bientôt sur les affiches parisiennes. Nombreux sont les élèves que se disputeront les théâtres subventionnés et

aussi M. Réty qui vient de succéder à M. Carvalho dans le gouvernement du Lyrique.

Au chant voici Petit, Morère, Gourdin, mesdemoiselles Balbi et Pfotzer, Barretti et Cico ; dans l'opéra-comique et l'opéra brillent Victor Capoul et Peschard. Mesdemoiselles Boulay, Castellan, MM. Colonne et Lelong sont parmi les prix et les accessits du violon ; Taffanel, Lalliet, Mayeur, Garrigue proclamés à la journée des instruments à vent. Mademoiselle Tordeus se révèle tragédienne de grand allure, mademoiselle Rousseil la suit de près.

Un jury galant donne aux comédiennes deux premiers prix, mesdemoiselles Régny et Ponsin ; mademoiselle Dambricourt vient ensuite, puis mesdemoiselles Rousseil, Petit et Manvoy. Aux hommes, des seconds prix seulement, remportés par MM. Coquelin et Laroche, déjà couronné des mêmes lauriers à la tragédie ; premier accessit, M. Malard.

*
* *

Aussi brillante sera la série de 1861 où les prix décernés à l'unanimité semblent monnaie courante. Mesdemoiselles Cico et Balbi, MM. Capoul, Morère et Laroche reçoivent ce glorieux exéat. Mademoiselle Lloyd, merveilleusement belle, est aussi parmi les récompensées.

Willaume, Jacobi et mademoiselle Castellan marchent ex-æquo en tête des violonistes; M. Cantié mène l'escouade des flûtistes.

Les bravos accueillant ces récompenses sont un faible murmure auprès de la tempête qui saluera le discours du comte Walewski. — L'Empereur a voulu donner une preuve éclatante de l'intérêt qu'il porte aux arts : Auber est nommé grand-officier de la Légion d'honneur.

Jamais musicien n'avait été l'objet d'une

semblable faveur et le Conservatoire entier bat des mains, acclame son directeur.

Le nom d'Eugène Scribe est en vedette sur la table nécrologique ; le soir de ses obsèques, l'Opéra-Comique, la Comédie-Française et le Gymnase ont fait relâche.

*
* *

D'autres funérailles à sensation : celles de *Tannhaüser* qui s'éteint à l'Opéra, après trois jours d'agonie. — Malgré la présence de Napoléon III et de l'Impératrice, la première représentation a été égayée et la presse se garde de blâmer le public.

« Cette mystification, dans laquelle les Parisiens ont joué le beau rôle en définitive, aura coûté à l'Opéra plus de cent mille écus. Grâce au succès qui attend le *Tannhaüser*, c'est cent mille francs par soirée, écrit Jouvin dans le *Figaro*. »

Après la tonitruante partition de Wagner, le public mélomane est tout heureux de retrouver Herold au Conservatoire : l'exercice de juin est une vraie manifestation, un hommage rendu à la musique française. Victor Capoul, mesdemoiselles Reboux et Cico sont les interprètes principaux de *Marie ;* on bisse d'acclamation la romance « *Une robe légère* » chantée par le jeune ténor.

*
* *

En cette année 1861, le concours de Rome faillit se dénouer pour M. Théodore Dubois d'une façon tragique. La chaleur était accablante et les jeunes musiciens, logés dans les combles de l'Institut, connaissaient toutes les angoisses qu'on peut endurer sous les plombs de Venise.

Pour se distraire ils composaient, à tour de rôle, des chœurs exécutés ensuite solennellement pendant la récréation dans la cour.

A M. Dubois venait d'être dévolue la vibrante poésie :

Mon capitaine est mort
Mais moi je vis-t-encore,

quand un matin, rejoignant ses camarades au réfectoire, il tombe évanoui. On l'entoure, on le ranime, on le transporte dans une chambre de l'Institut où pendant vingt jours les docteurs n'osent répondre de sa vie.

Il était un des élèves favoris de M. Ambroise Thomas, un des plus assidus à ce cours où le Maître, laissant grande liberté à ses disciples, se plaisait parfois à leur jouer par cœur, en virtuose merveilleux, Hummel, Mozart, à leur conter des anecdotes sur Mendelssohn ou Chopin qu'il avait connus. Les leçons de contrepoint étaient corrigées par Chauvet, moniteur de la classe, un admirable musicien, sorte de Bach français trop vite enlevé — un patriarche de vingt-cinq ans

auquel MM. Massenet, Lenepveu et tant d'autres ont gardé un pieux souvenir.

Un ennemi acharné de cette classe, adversaire déclaré des œuvres de M. Ambroise Thomas, Carafa, était du jury et sa haine s'étendait aux compositions des disciples. « En voilà encore un, avait-il coutume de dire, qui fait comme son maître : de la musique à faire danser les chiens. » Cependant il ne s'opposa pas à ce que les vingt jours pris par la maladie fussent rendus à Théodore Dubois. En pleine convalescence, il put terminer la cantate qui lui valut le grand prix.

*
* *

Escorté des musiques de la Gendarmerie Impériale et de la Garde de Paris, accompagné du comte Walewski, du maréchal Magnan, du général Mellinet, du comte de Morny, de M. Fould, d'Auber, le cercueil d'Halévy traverse Paris (mars 1862).

Au cimetière, deux cents choristes choisis parmi les élèves du Conservatoire ou venus des théâtres parisiens, chantent un psaume écrit par Charles Gounod, Bazin, Massé et Jules Cohen, tous quatre élèves du maître dont la classe de composition va passer aux mains de Reber, remplacé par Clapisson dans son cours d'harmonie. Autre changement parmi les professeurs de l'école : Sanson, successeur de Provost.

Les adversaires du Conservatoire goûtent une grande douceur aux concours de 1862. Jamais les classes de chant n'ont fourni si maigre appoint; MM. Lederac, Caron et Geraiser trouvent seuls grâce devant la critique durant les trois journées, dont une réplique donnée par Capoul dans le *Caïd* a été la seule éclaircie. Déjà l'audition des *Noces de Figaro*, à l'exercice de juillet, avait été une grosse déception pour les amis de la mai-

son qui pensaient, avec certains journaux, que « les élèves avaient chanté Mozart comme les fidèles les vêpres en latin, sans y rien comprendre », ou bien on déclarait que « le comte Almaviva semblait avoir avalé les marronniers sous lesquels il donne rendez-vous à Suzanne. »

Déjà favorisé d'une mention au concours de Rome (cantate chantée par madame Vandenheuvel-Duprez, Roger et Bonnehée), M. Massenet remporte le second prix de fugue. Pour l'harmonie, mademoiselle Remaury arrive en tête des élèves femmes.

Tandis que le public applaudit frénétiquement M. Danbé, les membres du jury se regardent surpris. Quel est ce morceau? De qui ces arabesques, ces fusées, ces traits vertigineux ou ces gruppetti ralentis? Ceci ne ressemble en rien au concerto imposé aux candidats. — Et l'absence de son nom dans

la distribution des récompenses montre à M. Danbé ce qu'il en coûte de toucher au texte de Viotti; respectueux de la note, MM. Lelong et Lévy, Colonne et Labatut remportent les couronnes.

M. Parfouru (Porel), dans les *Fourberies de Scapin*, a, d'emblée, conquis le second prix. L'allure hautaine de mademoiselle Lloyd a été fort remarquée; quoique plus heureuse dans la comédie qu'à la tragédie, mademoiselle Bernhardt passe presque inaperçue. — MM. Loys et Garigue, pour le violoncelle et le cor.

En ce même été, on pose la première pierre du nouvel Opéra et le Prince Napoléon est délégué par l'Empereur pour la réception des théâtres de la place du Châtelet. M. Caron chante un air du *Trouvère* dans la salle du Lyrique où sont engagés MM. Battaille, Montjauze, Sainte-Foy, Balanqué; Mesdames

Viardot, Cabel, Faure-Lefebvre, Miolan-Carvalho, Girard.

A l'Opéra-Comique, madame Gali-Marié a eu un remarquable début dans la *Servante Maîtresse*, et *Lalla-Rouckh* fait bien augurer dela direction de M. Perrin.

L'année a été heureuse pour M. Sardou, maître de l'affiche au Gymnase, aux Français, à Déjazet avec *les Ganaches*, *la Papillonne* et *les Prés-Saint-Gervais*. S'il pousse quelque soir sa promenade jusqu'au théâtre des Champs-Elysées, peut-être y remarquera-t-il, dans *l'Alphabet de l'amour*, une de ses futures interprètes, et non la moindre, mademoiselle Céline Chaumont.

*
* *

La décoration des comédiens! c'est la question à la mode en 1863. M. Legouvé mène la

campagne, réclame le ruban rouge pour Samson. On bataille de part et d'autre, mais la lutte restera indécise. Le légionnaire à succès de l'année est M. Victorien Sardou : des croix aussi pour Félix Le Couppey, Pasdeloup et Sauzay. Massé a obtenu du ministre une pension de 2,400 francs.

Léo Delibes, accompagnateur au Lyrique, monte en grade, passe à l'Opéra, où vient de débuter Villaret, découvert par Nogent-Saint-Laurent. Le succès du nouveau ténor est une précieuse aubaine pour la rue Le Peletier, car les concours de chant s'annoncent encore lamentables.

Sur soixante-et-un élèves qui se présentent, qui pouvons-nous citer ?

M. et madame Soustelle, inséparables devant le jury comme devant la loi; gratifiés tous deux d'un prix d'opéra. Et après ? l'accessit de mademoiselle Mauduit, celui de ma-

demoiselle Nivet, la réussite de M. Troy dans une scène d'opéra-comique.

Les violonistes ont été plus brillants : MM. Colonne et Desjardins, Montardon, mademoiselle Bastin, n'ont pas menti à la renommée de leurs classes. Un troisième accessit est allé au violoncelle de M. Delsart.

Ceux-là que préoccupe l'avenir ont écouté avec intérêt la cantate de M. Jules Massenet, le prix de Rome de 1863, resté fidèle à ses interprètes de l'année précédente.

Le succès du jeune compositeur n'a été une surprise ni pour ses maîtres, ni pour ses camarades. C'est à lui que Reber disait, la veille d'un concours d'harmonie : « Je ne sais pas ce que tu auras, mais tu peux t'en aller : tu sais ton affaire. » C'est lui encore qui émerveillait Augustin Savard, ce savant à la proverbiale bonté, par ses progrès fantastiques dans la science du contre-point. Chaque soir des va-

cances, pendant deux heures, il corrigeait le travail de Jules Massenet — sans lui avoir permis jamais d'entr'ouvrir sa bourse qu'il savait légère — enthousiastes l'un de l'autre : le maître conquis par la volonté de l'élève, l'élève par le cœur exquis du maître.

Après deux mois, le cours entier était appris, la fugue à huit parties elle-même n'avait plus de mystères.

⁂

Au jour de la distribution, le maréchal Vaillant, sans viser aux grands effets oratoires, ramène la confiance un peu ébranlée par les foudres de la critique :

« J'aime à vous parler de l'avenir quand, plus qu'un autre peut-être, je pourrais faire l'apologie du passé. J'ai applaudi de grands artistes qui appartiennent aujourd'hui à l'histoire et qui semblaient ne pouvoir jamais être

égalés ; n'ai-je pas vu des élèves inconnus succéder en tremblant à des artistes célèbres qu'ils devaient éclipser plus tard ? Chacun, tour à tour, reçoit en héritage les admirations de son père et en lègue d'autres à ses enfants...

» C'est toujours le bon temps, mes amis ! S'il y a toujours des vieillards qui finissent et qui regrettent, il y a toujours des jeunes gens qui commencent et qui espèrent.

» Heureux d'être auprès des artistes l'interprète d'une auguste bienveillance, je ne saurais trop leur dire que l'Empereur les aime et que son intérêt s'attache aux travaux des maîtres comme aux progrès des élèves. »

Le discours achevé, le Maréchal visite le musée Clapisson et revient dans la loge d'honneur pour entendre des fragments de *Marie Stuart* joués par mademoiselle Marie Colombier, Beauvallet et Verdellet ; une scène du *Mariage forcé*, dite à la perfection par le jeune

Seveste qui va quitter l'École à dix-sept ans, muni de son premier prix. Mademoiselle Rey chante l'air de la *Somnambule ;* un duo d'*Othello* ramène le ménage Soustelle et M. Colonne retrouve son succès du concours.

*
* *

L'année suivante, le speech du maréchal est interrompu par les acclamations : l'Empereur a signé le décret qui met le ruban rouge à la boutonnière de Samson. Décorés aussi MM. Massart et Klosé. Un mois plus tard, la rosette est donnée à Berlioz, et Rossini reçoit la plaque de grand-officier ; la nouvelle aussitôt connue, cinq admiratrices du maëstro lui envoient à sa villa de Passy une lyre gigantesque en sucre, chef-d'œuvre de Siraudin.

Tout à la musique ! le plan de Paris s'enrichit des noms de maints compositeurs : Hérold devient le parrain d'une rue, Beethoven a la sienne ; semblable faveur pour Doni-

zetti, Cimarosa, Bellini, Lesueur, Lassus, etc.

La Muse n'est pas une ingrate et n'est-ce pas faire à ses adorateurs un présent exquis que leur révéler en un même jour et Rosine Bloch et Marie Roze ? La première paraît dans une scène d'*Orphée*, l'autre est si ravissante en Marguerite qu'un critique a déclaré : « C'était la poésie de Gœthe qui prenait une âme et un corps. »

Dans la tragédie comme dans la comédie, les suffrages du jury se sont arrêtés sur mademoiselle Angelo, dont la beauté fait sensation, sur MM. de Rhéville, Guérin, Prud'hon. Mieux inspirés par Molière que par Corneille, M. Michel et mademoiselle Brach ne sont récompensés qu'en comédie.

Le Château, l'Hôtel-de-Ville ont donné, comme par le passé, des concerts merveilleux ; les principaux artistes de Paris sont appelés chez la Princesse Mathilde. On est demeuré

fidèle aux séries du Cirque Napoléon et de cent autres lieux, on a prêté grande attention aux séances de quatuor organisées par M. Lamoureux, et pourtant, comme si tant de foyers hospitaliers ne suffisaient pas à la musique, voici qu'elle envahit jusqu'à la gare du Nord. Le 8 mai, orchestre, chœurs, auxquels la rue Bergère a fourni un respectable contingent, saluent de fragments du *Prophète* et du *Pardon* le cercueil de Meyerbeer qu'un train va rendre à l'Allemagne. Le comte Bacciochi représente l'Empereur.

*
* *

Le 1er janvier 1865, à la messe célébrée en présence de Leurs Majestés dans la chapelle des Tuileries, mademoiselle Marie Roze chante le *Veni Creator* et le *Kyrie* d'Auber, et madame Marie Sasse ne dédaigne pas de se faire entendre auprès de l'élève du Conservatoire.

Du Château aux faubourgs, il semble que théâtre et musique croissent encore en faveur devant Paris. Les recettes des spectacles, durant les deux premiers mois de l'année, ont atteint quatre millions deux cent mille francs. Le *Capitaine Henriot*, de MM. Sardou et Gavoert, fait salle comble à l'Opéra-Comique; le Lyrique manque de places pour tous ceux qui veulent applaudir mademoiselle Nilsson dans la *Flûte enchantée*, où sa voix se joue de prodigieuses escalades. A l'Opéra, il n'est bruit que de la prochaine représentation de l'*Africaine*.

La mort du duc de Morny éteint quelques jours durant tous les bruits de fêtes. Nombre d'artistes se pressent aux funérailles de celui qui les avait soutenus, protégés de toute son ardeur, qui était des leurs aussi par son esprit, par cette plume alerte qui, sous le masque de Saint-Rémy, signait maint badinage charmant.

Concert chez Rossini, le 31 mars ; les œuvres du maëstro sont seules admises au programme. Le Conservatoire peut être fier d'y lire les noms de mesdemoiselles Roze, Mauduit, Larcena, Raune, chantant le *Départ de Provins*, tyrolienne sentimentale.

*
* *

Avril : Première représentation de l'*Africaine*. Une inoubliable soirée, une apothéose.

Quelques instants après la chute du rideau, la prodigieuse ritournelle que l'on avait redemandée déjà, se fait entendre de nouveau ; la toile se lève, et, au milieu des acclamations, mesdames Marie Sasse, Battu, MM. Faure et Naudin couronnent le buste de Meyerbeer.

Un des rares survivants parmi les premiers élèves de l'École, Tulou, s'éteint le 23 juillet, au moment où commencent les concours. En-

tré au Conservatoire le 8 novembre 1796, il ne l'avait quitté que depuis cinq années, laissant derrière lui plusieurs générations de disciples, devenus des maîtres à leur tour. On raconte de lui que, prié, certain soir, de se faire entendre chez madame Catalani, il se préparait à jouer quand il s'aperçut qu'une pièce de sa flûte était fendue d'un bout à l'autre. Réclamer quelques instants de patience, s'armer de ficelle et de cire, panser tant bien que mal les blessures de l'instrument, et il éblouit son auditoire.

Depuis cinq ans, la classe de composition de M. Ambroise Thomas a le privilège du prix de Rome. M. Lenepveu continue cette heureuse tradition.

Les ennemis de la rue Bergère n'ont pas triomphé en haut lieu, puisque le maréchal Vaillant, dans son discours de la distribution des récompenses, peut annoncer une augmen-

tation de crédit de 20,900 francs qui permettront de faire moins dérisoires les traitements des professeurs.

M. Taffanel (contre-point), mademoiselle Cantin, MM. Lack et Pradeau (piano), mademoiselle Bastin (violon), MM. Masset Jourdan, Charpentier, Michel, mesdemoiselles Angelo, Hassenhut, Hadamard (tragédie et comédie), mesdemoiselles Bloch, Mauduit, Marie Roze, de Reaunay, Seveste, Hisson, Oxtoby. MM. Barbot, Laurent, Bosquin, Ponsard, Colin, Melchissédec, sont des plus applaudis dans le défilé.

La Légion d'honneur, que l'Impératrice a voulu porter elle-même à madame Rosa-Bonheur, est attachée, le 15 août, sur la poitrine de Mermet, de Lockroy, de Montigny, de MM. Laurent de Rillé, Duprez, Jules Barbier. En même temps, l'Empereur Maximilien nomme Auber grand officier de l'ordre de

Notre-Dame de Guadeloupe, Rossini grand'-croix et M. Gounod commandeur.

*
* *

Les lauréats du chant et de l'Opéra-Comique n'ont pas attendu longtemps l'occasion d'affronter la rampe.

Le jour de la fête de l'Empereur, alors que l'Opéra donne, avec *Roland à Roncevaux*, *Alger*, de Leo Delibes, la salle Favart, une cantate d'Adrien Boiëldieu, que le Vaudeville confie à M. Vizentini la musique d'un chœur de circonstance, la Comédie-Française affiche *Athalie*, agrémentée de la partition de M. Cohen. Les élèves récompensés sont à la tête des soixante choristes empruntés aux classes de la rue Bergère.

Les journaux de septembre annoncent que M. Sardou lira prochainement aux artistes du

Vaudeville une comédie nouvelle : *La Famille Benoîton.*

Pour terminer l'année, la musique du 34e régiment d'infanterie prussienne vient donner une série de concerts au Cirque de l'Impératrice.

*
* *

Le 4 janvier 1866, le Conservatoire prend des airs de fête. C'est l'inauguration de la grande salle. L'orchestre de l'Opéra, dirigé par Hainl, exécute une ouverture de M. Théodore Dubois ; mademoiselle Dunoyer, MM. Boucher et Coquelin IIe jouent *les Rivaux d'eux-mêmes ;* enfin mademoiselle Marie Roze, MM. Capoul et Petit font applaudir la cantate de M. Lenepveu. Le programme appartient tout entier aux enfants de la maison.

Au moment où un décret impérial élève au

maximum le traitement des professeurs, leur doyen disparaît : Le Borne qui, né à Bruxelles en 1797, répétiteur à la rue Bergère dès 1816, avait fait de Paris sa patrie d'élection, y avait formé des élèves tels que Duprato, Maillard, Barthe, Augustin Savart, de Lajarte, qui avait été un des plus fermes soutiens de l'Ecole en sa marche grandissante.

Clapisson l'a précédé de peu de jours. Il faut nommer un gardien à la collection qu'il chérissait d'un amour sans égal ; Hector Berlioz réunit les fonctions de bibliothécaire et de conservateur du Musée.

Augustin Savard hérite de la classe d'harmonie du musicien de la *Fanchonnette*, Victor Massé du cours de composition de Le Borne, en même temps que Jules Duprato devient professeur agrégé d'harmonie.

De nouveaux concerts s'établissent au Cirque du Prince Impérial sous la direction

d'Eugène Prévost et dans la maison pompéïenne de l'avenue Montaigne.

Les succès de l'année au théâtre : *Le Lion amoureux*, *la Vie parisienne*, *Nos Bons Villageois*, *Mignon* qui place en grande vedette le nom de madame Galli-Marié, *Maison Neuve* que M. Sardou a voulu retirer avant la première, certains journaux en ayant d'avance divulgué la donnée.

* * *

Le prix de piano, brillamment enlevé par M. Pugno, rouvre le règne des petits prodiges. — Succès de curiosité pour la séance de violoncelle : Le morceau choisi est un concerto écrit, il y a soixante ans, par Auber. M. Delsart s'y montre de tous points remarquable.

Mesdemoiselles Peyret, Brunet-Lafleur et

Moisset; MM. Ponsard, Devoyod et Lepers se signalent au chant; parmi les jeunes violonistes, la première place appartient à M. Taudou; mademoiselle Tayau obtient un 3e accessit. Dans les scènes d'opéra et d'opéra-comique, un simple piano accompagne mesdemoiselles Seveste et Godefroy, MM. Devoyod, Colin et Arsandaux; on a renoncé à l'orchestre des élèves, à « la jeune et intrépide phalange » dont la fougue était telle que les chanteurs n'en pouvaient suivre le bel élan; on s'est décidé à employer plus utilement pour les instrumentistes le temps jadis consacré à d'innombrables répétitions.

Au programme de la distribution des prix, des fragments du *Misanthrope* réunissent les principaux lauréats : Mesdemoiselles Hassenhut et Hadamard, MM. Masset et Boucher, déjà récompensés dans la tragédie. Ce genre sévère a valu un accessit à mademoiselle

Fayolle. Sur la liste des comédiens d'avenir, MM. Notzag et Coquelin, mesdemoiselles Barataud, Carlin, Calas et Fayolle déjà nommées.

Le 21 novembre : Ouverture de l'Athénée, rue Scribe. « Tout pour l'art », c'est la devise des fondateurs : d'avance ils renoncent au moindre bénéfice, s'engagent à verser le trop-plein de la caisse à diverses bonnes œuvres. Aux amateurs de conférences on offrira les mardi, jeudi, samedi les plus brillants causeurs ; les autres jours seront consacrés à la musique. Le moyen de ne pas être satisfait de la première soirée : conférence par M. Legouvé, *Schiller-Marsch*, sous la direction de Pasdeloup ; des chœurs excellents dans le *Départ* de Mendelssohn. Les soli d'un fragment de *Moïse* sont chantés par M. Gailhard, élève du Conservatoire. Le violon de Joachim, l'orgue de M. Saint-Saëns, un air de l'*Enfant*

Prodigue, par Mlle Vandenheuvel, complètent le programme.

Le premier prix de Rome, cette même année, appartient à M. Émile Pessard.

*
* *

1867, l'année prestigieuse, l'année féerique : des quatre points cardinaux les peuples vont accourir, en d'immenses caravanes conduites par les souverains eux-mêmes. Rois et Princes héritiers vont se grouper autour de Napoléon III, et jamais ville ne contempla cortèges aussi éblouissants que ceux qui traversent Paris durant six mois.

Pour désigner l'*Hymne à la paix* et la *Cantate de l'Exposition*, mis au concours, pour organiser les concerts, les fanfares, les séances historiques, des jurys ont été formés, où figurent Rossini, Auber, Berlioz, Carafa,

Félicien David, Kastner, Ambroise Thomas, le général Mellinet, Mermet, le prince Poniatowsky, Gounod, Reber, Verdi, Victor Massé, G. Hainl, Laurent de Rillé, Boiëldieu, Oscar Commettant, Gevaërt, Reyer, Wekerlin, Gastinel, etc...

En attendant que le Palais de l'Industrie se transforme en une gigantesque salle pouvant contenir plus de cent mille auditeurs, les Tuileries et l'Hôtel de Ville reprennent leurs séries musicales, M. Georges Pfeiffer fonde des concerts-conférences où la causerie sera faite par M. Gasparini.

L'Opéra monte *Don Carlos;* chez Rossini les frères Lionnet chantent un *Noël* de M. Charles Lecocq, dédié à l'Impératrice; on recherche les invitations aux Vendredis du Louvre chez le comte de Nieuwerkerke : c'est là qu'on applaudira pour la première fois le nom de M. Paul Ferrier dont Coquelin et

Mademoiselle Ponsin jouent la *Gageure de Junon* (plus tard *la Revanche d'Iris)*.

*
* *

Après l'ouverture de l'Exposition le mouvement artistique semble grandir encore : M. Massenet apparaît au théâtre de l'Opéra-Comique avec la *Grand'Tante*, jouée par Victor Capoul, Marie Heilbron et mademoiselle Girard. « Un débutant à une débutante », écrit le jeune compositeur sur la partition de celle qui, dix-sept ans plus tard, devait incarner *Manon*. L'orchestre de Johann Strauss fait tourbillonner Paris.

« Ce qui est excessif, sa grâce l'adoucit; ce qui est grossier, son sourire l'aiguise. » Jugement d'un critique, au sortir des Variétés, que l'univers va assiéger pour acclamer Hortense Schneider sous la couronne ducale de Gerolstein. — Le Lyrique donne

Roméo et Juliette. Quant à l'Opéra, il n'a jamais déployé de splendeurs comparables à celles du 1er juin : aux sons du chant russe, l'Impératrice, le Tzar, l'Empereur suivis d'un état-major de grands-ducs et de princes héritiers, sont acclamés par une salle digne des contes des fées.

*
* *

Le jury, chargé de couronner l'*hymne à la Paix*, a examiné 823 manuscrits, sans trouver dans ce déluge de poésie une œuvre digne de son choix. Pour la cantate, l'empressement a été moindre : 102 concurrents seulement se sont présentés et M. Romain Cornut est l'heureux élu. Ses *Noces de Prométhée*, mises en musique par M. Saint-Saëns, seront exécutées en septembre ; remarqués aussi, les ouvrages de MM. Massenet, Wekerlin et Guirand.

*
* *

Douze cents exécutants, dirigés par Georges Hainl, saluent dans le Palais de l'Industrie l'entrée de LL. MM., du Sultan, du Prince Impérial, venus pour la distribution des récompenses (1er juillet). L'ouverture d'*Iphigénie*, *les Chants du Soir* de Félicien David, un chœur de *Judas Macchabée* encadrent le morceau de résistance, *l'hymne à Napoléon III et à son vaillant peuple*, écrit par Rossini pour la solennité. Malgré les masses orchestrales et chorales mêlées au grondement du canon et aux sonneries des cloches, cette œuvre excite plus de curiosité et d'étonnement que d'enthousiasme.

La caricature s'empare de ce nouveau mode d'instrumentation. — Un mari rentre à l'improviste. « Ciel ! un artilleur chez moi ! » — « Ne te tourmente pas, mon ami, répond sa

femme ; c'est pour le concert que nous donnons ce soir ! »

Plus loin, Wagner se pend de désespoir de n'avoir pas inventé le canon Rossini.

Les orphéons accourent à Paris, puis, succédant au défilé des bannières chargées de médailles, voici les musiques militaires promenant à travers les rues le bariolement des uniformes. L'Autriche a envoyé soixante-seize instrumentistes, la Russie ses chevaliers-gardes ; représentées aussi par leurs phalanges les plus appréciées, la Belgique, la Prusse, l'Espagne, Bade, la Hollande. Les Guides et la Garde de Paris sont les champions français.

Le 21 juillet, pour entendre ces délégués de tous les cuivres de l'Europe, on envahit le Palais de l'Industrie : 60,000 francs de recette ; l'estrade du trône est prise d'assaut.

Au Conservatoire aussi la foule est grande quand viennent les concours. Bien des noms

de débutants proclamés en cette mémorable année 1867 sont célèbres aujourd'hui. M. Salvayre obtient un accessit de fugue, M. Planquette une médaille de solfège. A l'harmonie, voici MM. Pugno, Wormser, Thomé. Le premier prix de chant réunit MM. Maurel et Gailhard, mesdemoiselles Brunet-Lafleur et Derasse ; des nominations à mademoiselle Moisset, à MM. Nicot, Lepers et Bacquié ; mademoiselle Tayau triomphe parmi les violonistes.

Comédie : 1 M. Coquelin Cadet, 2 M. Jourdan ; accessits : MM. Chodzko, Dugaril et Joumard. Aucune comédienne n'est jugée digne du premier prix ; le second appartient à mesdemoiselles Reichemberg, Dewinke et Delmary.

Pendant que les recrues se distinguent de la sorte, les vétérans du théâtre sont tous sur la brêche. Les visiteurs de l'Exposition au-

ront pu applaudir Déjazet dans *Garat* et *Bonaparte à Brienne*, Bouffé reparaissant dans *Pauvre Jacques*, Lafont superbe dans *les Beaux messieurs de Bois-Doré*; ils verront aussi Laferrière, Arnal, Frederick-Lemaître. Durant les sept mois d'exposition, les théâtres parisiens auront encaissé six millions neuf cent mille francs.

En distribuant les récompenses, le maréchal Vaillant annonce qu'un triple concours ouvrant aux musiciens et aux librettistes le chemin de la terre promise, va être institué à l'Opéra, à l'Opéra-Comique et au Lyrique. Ainsi apparaîtront *la Coupe du Roi de Thulé*, *le Florentin* et *le Magnifique*, après des années d'espérances sans cesse déçues, toujours renaissantes.

* * *

Scandale au faubourg Poissonnière en no-

vembre. Une élève se plaint que son professeur ne s'occupe plus d'elle depuis le jour où elle a interrompu les leçons particulières chèrement rétribuées. La presse donne asile à ses revendications, les bavardages vont grand train, si bien qu'on s'émeut au Ministère et que le maréchal ordonne une enquête. Les ennemis du Conservatoire demandaient que l'instruction en fût confiée à un magistrat ; c'est Auber qu'on choisit, Auber dont, à la même époque, M. Vizentini traçait ce portrait dans *Paris-Magazine* :

« Présentement, c'est le vieillard le plus jeune qui se puisse voir. Il est plutôt né pour orner un salon de son inépuisable causerie, pour enrichir l'Opéra-Comique de ses partitions de *Jouvence*, que pour diriger le Conservatoire. Néanmoins il lui sera beaucoup pardonné... peut-être parce qu'il a beaucoup aimé. »

Le maître reconnut-il qu'il se heurtait à un mal nécessaire ; que, réprimés aujourd'hui, les abus se renouvelleraient et demain et dans la suite des temps ? En tous cas, de la plainte et de la poursuite il ne fut guère question davantage.

*
* *

Janvier 1868. Le 87e anniversaire de la naissance du directeur. Dans la cour du Conservatoire, la musique de la Garde nationale lui donne une sérénade : une marche semble l'étonner ; ce motif lui arrive comme un écho d'années si lointaines, évoque tout d'un coup tant de choses disparues !... Où l'a-t-il entendu ? — C'est un thème pris dans une sonate qu'il écrivit en 1798 ; le général Mellinet en a découvert le manuscrit, Émile Jonas l'a arrangé pour orchestre militaire.

Tandis qu'Auber en pleine apothéose, à la

veille du *Premier jour de bonheur*, goûte cette volupté un peu mélancolique de revivre un demi-siècle de gloire, un jeune musicien va, dès sa première heure, avoir à douter de l'avenir.

*
* *

Les recettes mirifiques de l'Exposition ont donné aux théâtres un élan merveilleux ; enrichies, célèbres aux quatre points cardinaux, les scènes parisiennes affichent les plus affriolants programmes.

Un regard sur ceux du 2 février. — C'est la Saint-Charlemagne, le Prince Impérial a présidé le banquet au lycée Bonaparte ; aussi le classique aura large part dans les spectacles.

A la Comédie-Française, pour interpréter Racine et Molière, voici mesdemoiselles Dubois, Jouassain, Guyon, Madeleine Brohan,

Riquer, Bonval; MM. Talbot, Provost, Maubant, Lafontaine, Coquelin, Boucher, Barré, Garraud et Prudhon. *Le Pré-aux-Clercs* est chanté par Victor Capoul, mesdemoiselles Bélia et Heilbron; *Il Templario*, à Ventadour, par mademoiselle Krauss et Nicolini. Madame Carvalho et Monjauze ont repris leurs rôles dans *la Fanchonnette*, à la place du Châtelet; *Gulliver* attire les collégiens chez le voisin d'en face.

Les amateurs d'alexandrins passent les ponts, gagnent l'Odéon où, dans *Athalie*, entre Beauvallet et Taillade, Sarah Bernhardt joue Zacharie; ceux-là qui préfèrent des émotions plus douces, trouvent à grand'peine un coin aux Variétés où Hortense Schneider reparaît avec Dupuis dans *Barbe-Bleue*. — Préférez-vous la comédie? Vous hésitez entre le Vaudeville, le Palais-Royal et le Gymnase; ici *Nos Intimes*, le jeu merveilleux de made-

moiselle Fargueil, de Félix et de Delannoy; là, les éclats de rire de *la Cagnotte* ou, dans *Miss Suzanne* de M. Legouvé, cette réunion de jolies femmes qui s'appellent Blanche Pierson, Angelo, Barataud, Fromentin et aussi mesdames Pasca et Chaumont.

A la Porte Saint-Martin, *1867* aligne en une même affiche la grande diction de Thérésa, la fantaisie de madame Thierret, les yeux d'Honorine, les formes sculpturales de mademoiselle Delval. Aux fanatiques du drame, *Jean la Poste* (Dumaine) et *les Chevaliers du brouillard* (madame Marie Laurent), aux fidèles de l'opérette, les refrains exquis chantés par Zulma Bouffar dans *Geneviève de Brabant* aux Menus-Plaisirs, les folies de *l'Œil crevé* débitées par mademoiselle Lasseny aux Folies-Dramatiques. Pour finir, les revues des Nouveautés et des Folies-Marigny.

Ce même jour, au Cirque Napoléon, Pas-

deloup offrait à ses auditeurs, entre l'ouverture de la *Flûte enchantée* et celle de *la Belle Mélusine*, une *Suite d'orchestre* de Jules Massenet comprenant Pastorale, thème hongrois, adagio et marche. — La salle est soulevée, divisée comme aux séances de *Lohengrin*, décidée à manifester pour et contre le débutant. Aux bravos des sifflets répondent, puis les protestataires l'emportent et la suite d'orchestre s'achève dans un formidable tapage.

Deux jours plus tard, Albert Wolff, dans *le Figaro*, s'en prend et à Pasdeloup qui a eu l'audace de jouer un musicien jeune et peu connu, et à Massenet qu'il exécute avec la plus aimable désinvolture :

« Nous avons encore un incident à enregistrer.

» La partition d'un tout jeune musicien s'étant aventurée hier aux Concerts populaires entre deux ouvertures de Mozart et de Men-

delssohn, a été victime de sa témérité. Le public a accueilli la petite malheureuse avec une froideur telle qu'au bout de dix minutes elle avait le nez gelé. On a transporté cette partition chez le pharmacien voisin qui lui a prodigué les premiers soins, si bien qu'à quatre heures un quart, le jeune compositeur, M. Massenet, a pu reconduire la pauvre blessée à son domicile.

» ... L'omnibus qui a transporté le jeune Massenet avec sa partition au Cirque Napoléon lui a rendu un piètre service. »

Le grand maître de la chronique avait parlé ; le musicien n'avait qu'à s'incliner, à chercher une carrière plus clémente, à se livrer à la peinture, à s'improviser critique au besoin. Il trouve un défenseur en M. Théodore Dubois, maître de chapelle à Sainte-Clotilde, après un court séjour à l'orgue des Invalides, qui, sans crainte des représailles,

adresse à Albert Wolff une longue lettre, plaidoyer véritable en faveur des débutants.

« J'admets de la façon la plus large l'appréciation par la presse des œuvres livrées au public, mais alors faites de la vraie critique, franche, loyale, artistique et raisonnée ; analysez les morceaux et dites pourquoi ils vous déplaisent... Vous jetez, de gaîté de cœur, le découragement dans l'esprit d'un jeune compositeur qui peut avoir du talent et de l'avenir... »

Riposte du chroniqueur qui affirme à M. Théodore Dubois qu'il fera, à la première occasion fournie par son correspondant, cette critique raisonnée qu'il réclame. Deux mois plus tard, *les Sept paroles du Christ* étaient une surprise pour tous les musiciens réunis à Sainte-Clotilde ; malgré l'appel du compositeur, Albert Wolff demeura et invisible et muet.

*
* *

Le premier jour de bonheur était un triomphe éclatant pour la musique française ; dès le lendemain de son apparition, MM. Ritt et de Leuven, devant l'affluence du public, devaient improviser un second bureau de location construit en planches. Quant à Capoul, souvent contesté jusque-là, il passait au rang d'étoile, applaudi, adulé, encensé, donnant raison à Auber qui l'avait réclamé impérieusement alors que les directeurs souhaitaient confier le rôle à Montaubry ou à Achard. De quinze mille francs qu'il touchait en qualité de second ténor, son engagement était soudain porté à cinquante mille, tant on craignait de le voir partir.

Au succès de la salle Favart, l'Opéra riposte par *Hamlet*. « M. Ambroise Thomas me fait l'effet d'un homme arrivé au sommet de

l'échelle, même de la *Double Echelle*, écrit Paul Bernard. » — Mademoiselle Nilsson est acclamée auprès de M. Faure, on parle d'elle avec enthousiasme. L'Impératrice a fait remettre son bouquet de violettes à Ophélie; au nom de l'Empereur, le vicomte de Laferrière lui porte une parure de perles et d'émeraudes. Le duo *Doute de la lumière* est demandé aux Tuileries puis à l'Hôtel de Ville.

*
* *

La chapelle du Château flamboie au matin du 7 mai. Tandis que Mgr Darboy donne la première communion au Prince Impérial, la musique, sous la direction d'Auber, joue le *Vivat in æternum* écrit par l'abbé Roze pour le sacre de Napoléon Ier. Solistes : Mesdemoiselles Mauduit et Bloch; MM. Faure et Grisy.

*
* *

La cravate rouge attachée au cou de

M. Ambroise Thomas par le maréchal Vaillant, après le discours de la distribution des prix, est comme une consécration officielle du succès d'*Hamlet*.

Parmi les lauréats qui défilent à l'appel des récompenses, la Comédie-Française fera une riche moisson. Voici mademoiselle Reichemberg, suivie des seconds prix, mesdemoiselles Tholer, Colas et Thomas ; pour les accessits, mesdemoiselles Croizette et Legrand, mademoiselle Chapuy. Aux hommes, le jury a refusé la plus haute récompense ; MM. Mounet et Vois, le futur marquis des *Cloches de Corneville*, ont un second prix ; après eux MM. Dugaril et Mazoudier, Fraisier et Joumard, Laroche.

Dans la tragédie, M. Mounet a été moins heureux encore : un simple accessit a reconnu ses efforts.

Pêle-mêle dans les classes d'orgue, d'har-

monie, de piano, de violon : Salvayre, Pugno, Cavaillé, Wormser, Thomé, Rougnon, Auzende, Bourgeois, Heymann, Luigini, Samary.

A la séance du chant, après avoir laissé tomber ces paroles fatales : « Pas de premier prix », Auber, vite redevenu galant, proclame cinq seconds prix ; parmi eux, mademoiselle Gabrielle Moisset, qui a paru l'hiver précédent à l'Odéon dans l'*Athalie* de Mendelssohn. Accessits à mesdemoiselles Polliart et Mineur, une des premières élèves de M. Saint-Yves Bax. Chez les hommes, Aubéry, Solon, Nicot et Idrac.

L'Opéra trouvera peu à glaner dans les rangs des Fidès et des Marguerite. Pas de prix; des récompenses variées à mesdemoiselles Laville, Pitteri et de Gray.

Durant les vacances, madame Pasca s'incarne en *Fanny Lear*, Roger tente avec *Cadio*

une malheureuse incursion dans le drame; la *Périchole* unit une fois de plus sous le drapeau de la victoire Jacques Offenbach et Hortense Schneider.

*
* *

Tous les élèves du chant et des instruments sont à la Trinité le 21 novembre, mêlés à l'orchestre et aux chœurs. On fait à Rossini les obsèques les plus imposantes : jamais pareils accents n'ont accompagné dépouille humaine. Mesdames Alboni, Nilsson, Patti, Carvalho, Krauss, Grossi, Bloch; MM. Duprez, Capoul, Gardoni, Faure, Obin, Bonnehée, Tamburini, Nicolini, Belval chantent des fragments du *Stabat*, des morceaux pris dans l'œuvre du maëstro. Le Nonce est présent aux funérailles où le vicomte de Laferrière représente l'Empereur. Au cimetière, Elwart parle au nom du Conservatoire.

*
* *

L'apparition de madame Judic aux Variétés, dans une représentation au bénéfice de José Dupuis, l'aimable réussite de l'*Ecossais de Chatou* de Léo Delibes, l'éclatant triomphe de *Patrie*, la vogue du *Petit Faust* signalent les premiers mois de l'année théâtrale 1869.

Le Vaudeville de la place de la Bourse a fermé le 11 avril par une représentation de la *Dame aux Camélias* ; la salle de la Chaussée-d'Antin est inaugurée peu d'heures après. M. Saint-Germain dit un prologue de Supersac; il paraît encore dans *les Oublieuses* de Gondinet, auprès de mesdames Lovely, Hébert, Bianca, Davril. *Le Contrat*, de M. Meilhac, a madame Doche pour interprète.

Un soir d'avril aussi, les spectateurs débarquant devant l'Odéon trouvent portes closes. Mademoiselle Sarah Bernhardt, qui a par er-

reur absorbé un flacon de laudanum, est à la mort. Les journaux du lendemain rassurent les Parisiens : Zanetto vivra, grâce à la présence d'esprit de mademoiselle Baretta qui, au Théâtre-Français, joue un petit rôle dans *Hernani*. — Le sauveur survenu si fort à propos était la sœur de madame Worms, l'exquise sociétaire d'aujourd'hui.

Peu après, en présence des souverains, mademoiselle Sarah Bernhardt pouvait jouer *e Passant* chez la Princesse Mathilde.

* * *

Au Conservatoire, nous notons la visite faite, le 28 février, par Djemmil-Pacha, ambassadeur de Turquie, et Daoud-Pacha, ministre des Travaux publics du Sultan. Le vicomte de Laferrière les guide à travers les classes : dans la salle des examens, les élèves du chant offrent la surprise d'un concert que

couronne *Foli-Fo*, le joli chœur d'Auber. C'est encore ce fragment du *Cheval de bronze* qui sera chanté dans les petits appartements de l'Impératrice, lors de la réception de l'archiduc Victor.

L'année 1869 restera mémorable entre toutes dans l'histoire des pianistes. Aux trente-cinq concurrents, vingt-deux récompenses sont accordées. Parmi les cinq premiers prix, mademoiselle Thibault, que nous retrouverons au chant, mademoiselle de la Hautière; même nombre de seconds prix dont mademoiselle Van Lier, une des plus jeunes élèves du Conservatoire. Autant de premiers accessits, quatre seconds, trois troisièmes.

Les hommes n'ont pas été moins choyés : sur les seize qui ont comparu devant le jury, six seulement se retirent complètement déçus. Dans les rangs des heureux, en chefs de file,

MM. Auzende et Cavaillé, de la classe Mathias, puis MM. Thomé, Bourgeois et Cahen, disciples de Marmontel. MM. Wormser et de la Nux reçoivent des accessits.

Si le violoncelle ne compte que neuf représentants, il en est vingt-quatre pour le violon, dont M. Marsick.

Vingt-trois cantatrices; les plus applaudies sont mesdemoiselles Mineur et Thibault, déjà nommée. On fait grand cas de la diction charmante de M. Bouhy, tout en s'inquiétant de la fragilité de sa voix; et pourtant il arrive bon premier encore aux séances d'opéra et d'opéra-comique, suivi par M. Valdejo.

On fondait les plus grandes espérances sur mademoiselle Polliart; mais, sous le nom de Priola, elle a paru cet hiver au Lyrique et l'inflexible règlement lui interdit de prendre part au concours où se distinguent mesdemoiselles Remi, Perret et de Lausnay.

Comédiens et tragédiens ont été faibles, à l'exception de M. Joumard. Le jury n'a découvert nulle Andromaque, aucune Junie digne de ses suffrages, mais quelle revanche quand paraît mademoiselle Croizette ! Succès de beauté, succès d'artiste dans la scène du *Verre d'eau* qui lui apporte le premier prix. Le second est pour mademoiselle Chapuy.

Journée des instruments à vent : M. Mellet l'emporte dans la classe de cornet à piston qui vient d'être crée et confiée à Arban. Hautbois et cor : MM. Gillet et Brémond.

Le clou de la distribution des prix est la décoration de Levasseur : un complément de pension touché sur les fonds des Beaux-Arts, le titre de professeur honoraire, accompagnent dans sa retraite l'illustre chanteur dont la succession est donnée à M. Obin.

Avec lui la routine court grands risques de perdre de son importance ; que d'anecdotes

lui viennent aux lèvres qui vous disent, mieux qu'un volume, la vanité d'une mise en scène qu'on voudrait immuable! — A tel moment, dans tel opéra, la créatrice remontait et toutes celles-là remontèrent ou remonteront qui reprirent ou reprendront son rôle, sans qu'on en ait cherché le pourquoi. Or, la créatrice du rôle, en se livrant à ce jeu de scène, avait un but unique : s'assurer que son amant, dont elle soupçonnait la nature papillonne, n'avait pas quitté le portant derrière lequel elle lui ordonnait de rester. Et voilà un mouvement passé à l'état de dogme.

*
* *

Aux Français, débuts d'un jeune poète, M. Paul Déroulède, dont le *Juan Strenner* a pour interprètes madame Madeleine Brohan, Delaunay, Maubant, Lafontaine et Coquelin. Durant de longues soirées, cet acte accom-

pagne *Julie* où brillent mesdames Favart, Reichemberg et Tholer.

M. Taudou, prix de Rome de l'année, a eu pour concurrents M. Serpette, dont mademoiselle Van Ghel, Gailhard et Achard chantaient la cantate. Madame Sass, MM. Maurel et Grisy présentaient l'œuvre de M. Flégier, madame Brunet-Lafleur avait été choisie par M. Salvayre.

*
* *

Le 15 août est célébré avec plus de solennité encore que de coutume ; c'est à la fois le Centenaire de Napoléon Ier et la fête de l'Empereur ; on annonce le prochain voyage en Corse de l'Impératrice et du Prince Impérial.

A l'*Officiel* du 14 paraît le décret qui met au cou de Viollet-le-Duc, un familier du château, la cravate de commandeur, donne la rosette d'officier à M. Sardou, à Baudry et à Fro-

mentin. MM. Boulanger, Meilhac, Gondinet, Luminais, Caïn, Rubé, Vervoitte sont nommés chevaliers.

Si les Légionnaires ont maint envieux, il est aussi un homme qui fera plus d'un jaloux, M. Duc, auquel est décerné, pour ses admirables travaux du Palais de Justice, le grand prix de cent mille francs fondé par l'Empereur.

Trois jeunes compositeurs encore, garderont de 1869 un heureux souvenir : M. Victorin Joncières dont la Lyrique a donné, le 21 septembre, *le Dernier Jour de Pompéï*, MM. Diaz et Lenepveu, proclamés lauréats du concours de l'Opéra et de l'Opéra-Comique où vont être représentés *la Coupe du Roi de Thulé* et *le Florentin*. Le jury de la rue Le Peletier a examiné quarante-deux opéras, celui de la salle Favart a eu soixante partitions entre les mains. Mention spéciale

est faite dans les rapports des ouvrages de MM. Massenet, Guiraud, Théodore Dubois et Barthe.

Pointons dans les derniers mois de l'année les succès tels que *Froufrou, la Princesse de Trébizonde, les Brigands* et aussi des échecs dont celui des concerts fondés à l'Opéra par Litolff. Cent quatre-vingt-dix exécutants, M. Gounod dirigeant le chœur des Sabéennes, des fragments de *la Damnation de Faust*, la symphonie avec chœurs, voilà les attractions promises par le programme du 7 novembre.

Quinze jours plus tard, second concert... et le dernier aussi, avec quelques pages du *Selam* chantées par mademoiselle Reboux, une suite d'orchestre de M. Saint-Saëns.

* * *

Mis en goût par leurs recettes de janvier (2.193.303 fr.), les directeurs comptent ré-

colter en 1870 une nouvelle moisson d'or. Et pourtant voici encore que le Lyrique succombe ! Dans la lutte qu'il soutient avec plus de courage que de chance, Pasdeloup s'avoue vaincu.

Mais déjà on parle d'un autre théâtre, d'une troupe inédite : les *Pupazzi* de M. Lemercier de Neuville rencontrent si brillant accueil qu'ils sont mandés aux Tuileries. L'impresario-auteur veut excuser les côtés aristophanesques de son spectacle et s'en acquitte en un spirituel prologue ainsi terminé :

« Et si Napoléon s'amuse,
Que l'Empereur n'en sache rien ! »

La sollicitude des Beaux-Arts pour le Conservatoire semble grandir encore : Les classes reçoivent la visite de M. Maurice Richard qui assiste au cours de M. Obin, fait une longue halte parmi les élèves de M. Massart, et, en quittant le faubourg Poissonnière, remet à

Auber le grand cordon de l'Osmanieh, conféré au maître par le sultan.

*
* *

Les aspirants au prix de Rome apprennent avec joie que la limite d'âge est reculée de cinq ans, qu'ils pourront désormais, jusqu'à la trentaine, rêver de la villa Médicis. Le premier coup de pioche donné aux antiques règlements, on osera porter une main sacrilège jusque sur la formule consacrée de la cantate : fini le temps des trois personnages, prescrite la loi qui imposait un air, suivi d'un duo que couronnait le trio final. Les poètes donneront libre cours à leur inspiration.

Saisi d'une fièvre de réorganisation, le Ministère nomme une commission qui révisera les règlements du Conservatoire, améliorera, corrigera. Et trois fois la semaine, pour

obtenir ce retour à l'âge d'or, se réunissent, sous la présidence d'Auber, MM. Ambroise Thomas, Gounod, Gevaërt, Guy de Charnacé, Félicien David, Perrin, Azevedo, About, Commettant, Camille Doucet, Reber, Th. Gautier, Reyer, le prince Poniatowski, Albéric Second, Jouvin, etc.

Les discussions seront nombreuses, car la commission entend faire œuvre durable. La voici qui, après de longs plaidoyers pour et contre, décide la création d'une classe d'ensemble choral, puis sur l'observation que cet exercice est dangereux pour les voix, le vote est annulé et on décrète que des quatuors seront chose suffisante.

Un autre jour, Edmond About demandera que le Conservatoire cesse d'être une école de l'Etat, proposition repoussée à une imposante majorité. Du même encore le vœu que des cours de grammaire, de géographie et

d'arithmétique soient obligatoires pour les élèves.

Au faubourg Poissonnière on lit avec terreur les décisions de cet aréopage qui rogne impitoyablement les heures de liberté des sopranos et des ténors, condamne à une prison perpétuelle comédiennes et pianistes. C'est M. Azevedo maintenant qui réclame de fréquentes séances consacrées à l'histoire de la musique : on y exécuterait « avec chœurs et grand orchestre » les œuvres ayant fait le sujet de la leçon.

Emportés par un vertige de réformes, les commissaires appellent à leur barre un médecin de province qui guérit sans douleur les vices de prononciation.

*
* *

La direction de l'Ecole, la présidence de la Commission ne suffisent pas à l'activité

d'Auber. Depuis 1808, depuis le soir où, chez le prince de Chimay, il conduisit son *Séjour militaire*, le maître n'avait pas dirigé un orchestre : après soixante-deux ans écoulés il ressaisit le bâton et le jeudi-saint, dans la chapelle des Tuileries, le voici qui mène musiciens et choristes auxquels se joignent mesdames Nilsson et Gueymard, Bouhy et Colin.

Peu de jours après l'éclatante première de *Coppelia*, une députation est reçue au château : les ouvriers de la maison Herz viennent remercier l'Empereur qui a décoré leur doyen, Knust, fidèle au poste depuis un demi-siècle. « On saura désormais en France, écrit le *Monde illustré*, que chaque ouvrier porte dans sa boîte à outils son bâton de maréchal. »

Pendant que la partition de Léo Delibes et le charme attirant de mademoiselle Bozzachi appellent Paris à l'Opéra, on répète *l'Ombre* à la salle Favart; c'est fête pour les choristes,

bannis de l'ouvrage de Flotow qu'on annonce pour le commencement de juillet. Les théâtres bravent la chaleur des soirs d'été : Juin a versé 750.000 francs dans leurs caisses.

*
* *

La guerre éclate. Deux jours avant le départ pour l'armée de l'Empereur et du Prince Impérial, l'Opéra-Comique dont la saison avait débuté par *la Cruche Cassée* de M. Émile Pessard, donne *le Kobold* (26 juillet) de Guiraud. Le spectacle a commencé par *la Fille du Régiment,* s'est terminé par *le Rhin allemand.* Madame Galli-Marié a fait acclamer *la Marseillaise* qui va résonner à travers Paris, chantée par Capoul ou mademoiselle Sasse, par mademoiselle Marie Roze et par M. Faure, dite par Agar, jetée à la foule par Thérésa.

En dehors du Conservatoire, qui songe à applaudir à l'apothéose de la famille Thibault? Berthe, Blanche et Gabrielle, filles de l'ancien chef de musique des cuirassiers de la Garde, ont eu leurs noms proclamés aux concours de chant, d'opéra, d'opéra-comique.

Violoncellistes remarqués : MM. Loëb, Fock et Frémaux ; harmonistes et pianistes : MM. Wormser, Véronge de la Nux, Thomé, Dolmetsch ; tragédie et comédie : MM. Joumard, Baillet, Guillemot, Strintz, mesdemoiselles Abline, Martin et Barretta.

Le 15 août, par décret de l'Impératrice Régente, la rosette de la Légion d'honneur était donnée à Reber, Labiche, de Leuven ; les derniers chevaliers nommés par l'Empire s'appelaient Alphonse Daudet, Nuitter, Heugel, Baillot, Semet, Narrey, Villemot, Chouquet, dont le souvenir aimable est resté si vivant rue Bergère.

Dix jours plus tôt, M. Maurice Richard distribuait les récompenses aux élèves du Conservatoire. Des fragments d'*Œdipe*, de *Faust*, des *Châteaux en Espagne* étaient au programme, mais l'écho lointain des batailles planait sur Paris, dominait tout, étouffait le bruit des bravos ; bien des pensées étaient là-bas et plus d'une larme coula et furtive, et un peu honteuse à ces paroles du ministre : « Il ne nous resterait qu'à remettre aux lauréats les récompenses, si je ne savais qu'il y a des vides dans vos rangs : quelques-uns de vos camarades sont à la frontière. »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY